

Soucoupes violentes / G. Morris

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Morris, G. (1924-2016). Auteur du texte. Soucoupes violentes / G. Morris. 1980.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ANTICIPATION

G. MORRIS

SOUCOUPES VIOLENTES



fleuve noir

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

4 26
juin 81

SOUCOUPES VIOLENTES

EL 8°Y
99
(1033)

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Facteur vie
... ou que la vie renaisse !
Techniques de survie
Un tel, sa vie, son œuvre
Les malvivants
La vie en doses
Les vivants, les morts et les autres
Vecteur Dieu

83
6

G. MORRIS

SOUCOUPES VIOLENTES

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière - PARIS VIe

DL-01-12-1980-34363



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'Article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1980, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN : 2-265-01464-8

PRÉLUDE

L'objet volant gravitait sur son orbite équatoriale, à trente-six mille kilomètres de la planète.

A sa partie supérieure, quatre panneaux déployés collectaient l'énergie solaire, conjointement aux batteries de cellules photovoltaïques qui le tapissaient extérieurement.

Plantée dans son flanc, la grande antenne parabolique était prête à relayer, en un temps record, toute information fraîchement recueillie.

En giration « conique » sur son axe excentré, à raison d'une demi-douzaine de tours par minute, le télescope grand angle guettait radiations visibles et radiations infrarouges que l'ordinateur enclos dans le corps cylindrique de l'engin percevrait, programmerait, codifierait, traduirait en données utilisables et finalement transmettrait à la station terrestre de traitement des infos.

Car cet O.V.P.I. — objet volant parfaitement identifié — s'inscrivait, dans le cadre du *Defense Support Program* des Etats-Unis d'Amérique, à l'intérieur du système qu'un pieux euphémisme

désignait sous le nom générique de *National Technical Means of Verification* (1). En un mot comme en cent, c'était un des satellites du sous-système d'*early warning* ou alerte immédiate « Block 647 » dont trois unités au moins tournaient en permanence autour de la Terre. Deux d'entre elles, placées sur orbite géostationnaire au-dessus des Océans Atlantique et Pacifique, assumaient le monitoring des lancements éventuels de missiles balistiques sous-marins en provenance de l'hémisphère occidental. La troisième, stationnée au-dessus de l'Océan Indien, remplissait les mêmes fonctions vis-à-vis des missiles sol-air en provenance de Chine ou d'U.R.S.S.

Depuis la mise en place du premier satellite d'alerte immédiate, en 1971, « Block 647 » avait détecté plus de mille lancements expérimentaux de missiles balistiques intercontinentaux, à partir du territoire soviétique. Et pas de danger qu'une seule interprétation fausse vînt brouiller les statistiques ! « Block 647 » était équipé d'éléments qui lui permettaient de faire la différence entre les flammes d'échappement des fusées-vecteurs et toute autre source d'infrarouges telles que hauts fourneaux, incendies de forêts ou explosions accidentelles de pipe-lines. Les engins de « Block 647 » savaient reconnaître un lancement de missile quand ils en voyaient un ! Et renseignaient aussitôt la Terre, agrémentant leur message d'indications sur la vitesse et la trajectoire probable du

(1) Moyens Techniques Nationaux de Vérification.

missile repéré. Tout ça pour moins d'une tonne par engin de quincaillerie satellisée, il fallait le faire, et les gars « d'en bas » étaient légitimement fiers des performances enregistrées.

D'où l'émotion qui s'empara de tout le personnel du *Defense Support Program* quand se répandit la nouvelle que le Block 647 de l'Océan Indien, dont la station réceptrice se trouvait en Australie, venait de disparaître.

Disparaître.

Purement et simplement.

D'une fraction de seconde à l'autre. Sans avoir transmis le moindre signal, la moindre donnée prémonitoire. Il avait été là, solide au poste. L'instant d'après, il n'y était plus. Point final.

On pensa, tout de suite, à la première manifestation de quelque « satellite tueur de satellites » soviétique. Les Russes avaient été les premiers à expérimenter dans ce domaine, dès le début des années 70. Mais quelle que fût la méthode employée, criblage de la cible à partir d'un *killer* ou d'une navette ou coup de laser en vache, la destruction des neuf cents kilos de Block 647 aurait laissé des traces !

Et ce n'était pas le cas !

Rien.

Rien que ce passage inconcevable, d'une soudaineté fulgurante, de l'existence au néant et de la présence à l'absence ! C'était tout bonnement impossible...

Il était évident, d'autre part, que malgré les efforts déployés, la nouvelle ne resterait pas

longtemps secrète. Trop de personnes avaient été mises au courant, dans l'émotion du premier choc.

Il était non moins évident que les U.S. allaient devoir remplacer, d'urgence, le satellite volatilisé dont la disparition laissait une brèche non négligeable dans son programme de prévention et de défense...



Contrairement aux Américains, les Soviétiques ne pouvaient se contenter de placer leurs satellites d'alerte immédiate sur orbite équatoriale géostationnaire. En raison de la courbure de l'écorce terrestre, tout système d'*early warning* ainsi disposé n'eût pas couvert la totalité du territoire des Etats-Unis, laissant certains sites de missiles U.S. hors du champ de sa surveillance.

Leurs « Cosmos » d'alerte immédiate tournaient donc sur des orbites asynchrones et hautement elliptiques, avec un périgée d'environ quatre cents kilomètres et un apogée de trente-six mille... au-dessus des Etats-Unis. Au moins deux de ces Cosmos étaient toujours en opération, qui relayaient leurs données à la station de traitement implantée chez Fidel Castro.

Contrairement à leurs homologues U.S., les centres de contrôle des satellites d'alerte immédiate soviétiques n'étaient pas automatisés, et réclamaient la présence constante d'un personnel aussi nombreux que spécialisé. La nouvelle de

l'escamotage inexplicable d'un Cosmos, au moment de son apogée, toucha donc encore plus de monde et se répandit encore plus vite que ne l'avait fait celle du Block 647. Elle parvint, presque tout de suite, aux oreilles des correspondants U.S. à La Havane...

A ce stade, les Soviétiques, de leur côté, connaissaient déjà l'histoire du précédent passez-muscade spatial et peu d'heures après la disparition brutale du Cosmos, le téléphone rouge sonna, à la Maison-Blanche. L'un et l'autre des deux partenaires possédaient la quasi-certitude qu'ils n'étaient pour rien dans l'escamotage réciproque de leurs petites affaires...

Mais ce n'était que le commencement !

Une unité U.S. du *Défense Satellite Communications System*, phase deux, cessa d'exister, à son tour, d'une fraction de seconde à l'autre, sur son orbite géostationnaire, à trente-six mille kilomètres de la planète.

Puis ce fut un engin asynchrone de l'*U.S. Air Force Satellite Data System*, happé comme le Cosmos soviétique, au moment de son apogée, à quarante mille kilomètres.

Suivi — alors que l'on commençait à se demander, dans les cercles occidentaux, si la destruction du Cosmos n'avait pas été, après tout, qu'une sorte d'alibi — d'un Molniya récemment lancé, sensiblement à la même altitude.

Un satellite de navigation U.S. Navstar s'inscrivit ensuite sur la liste, « cueilli » sur son orbite à vingt mille kilomètres de la Terre.

Enfin, comme si cette réduction de la distance avait marqué une espèce de transition, dans « l'audace » de l'ennemi invisible, un Big Bird américain, un Salyut soviétique et divers satellites de reconnaissance et de surveillance océanique, la plupart du type *ferret,* (furet), disparurent à des altitudes variant entre neuf cent soixante-dix kilomètres, pour le White Cloud de l'U.S. Navy, et deux cent vingt kilomètres pour le Salyut russe à son périgée.

Et le Salyut avait transporté un équipage...

PREMIERE PARTIE

LA « BESTIOLE »

CHAPITRE PREMIER

En bas, ils ne m'appelaient plus autrement que le dingue ou le fada ou le connard de là-haut ou Simplet ou n'importe quoi d'autre, selon leur degré de vacherie. Ils ne comprenaient pas comment je pouvais vivre ici, tout seul, dans cette baraque isolée que j'avais achetée, sur un coup de tête, l'unique fois où s'étaient trouvées réunies, à portée de ma main, les conditions de ce que l'on nomme pompeusement « l'accession à la propriété » : en gros la découverte de ce coin de montagne dont la sauvagerie m'avait sauté au cœur, et la somme qu'il fallait pour en devenir propriétaire.

J'étais monté par hasard et, tombant sur cet écriteau délavé, presque illisible, qui disait « A VENDRE », j'étais entré. Sur le terrain, d'abord — mais faute de clôture, j'étais déjà dessus depuis un bout de temps — et dans la maison sans avoir à forcer une porte pour la bonne raison qu'il n'y avait plus de porte. J'avais visité de part en part, aussi bien ce qui restait de la bicoque que le

terrain borné à la diable, et lorsque j'étais redescendu, avec la pancarte sous le bras, j'avais des ailes. Le coup de foudre, ça existe. Encore plus pour les lieux, peut-être, que pour les personnes. Je voulais cette baraque et dans l'état où elle était, j'estimais impossible qu'ils pussent en demander bien cher. Ils, pour moi, c'était le reste du monde, les gens, les autres, tous ceux qu'on aimerait éviter et qu'on ne peut s'empêcher de coudoyer, où qu'on aille... et j'arrivais tout droit de Paris ! Un Paris qui ne s'était pas montré tendre avec le talent d'écrivain que je pensais avoir et que j'avais, sans doute, mais aucun éditeur n'était allé jusqu'à me donner ma chance...

Or, ma chance, je venais de la rencontrer ! Dans cette retraite perdue, éloignée de tout, que je nommais déjà « mon nid d'aigle », je trouverais ma propre maturité, je me trouverais moi-même. J'y affirmerais, j'y confirmerais ma personnalité naissante et le jour où je regagnerais la capitale avec mes manuscrits retravaillés sous le bras, Paris n'aurait qu'à bien se tenir... Pour l'instant, je n'avais qu'une pancarte, sous le bras, mais je savais ce que je voulais et je ferais tout pour réaliser mon rêve !

A l'agence immobilière du pays, premier choc. *Ma* maison trônait en vitrine, parmi quelques autres : une photo qui ressemblait à celles que les actrices vieillissantes — ou les femmes de lettres — font envoyer aux journaux par leurs agents de presse. Posées sous le meilleur angle... pas mal d'années auparavant ! Une façon comme une autre

de voyager dans le passé ! J'appris, simultanément, qu'il s'agissait là d'une « charmante fermette ancienne à rénover, avec nombreuses dépendances susceptibles d'aménagements ultérieurs », et qu'ils en réclamaient plus de millions que mes minables travaux de rewriting et de traduction, mes activités de « nègre » ne m'avaient permis d'en mettre à gauche !

Je poussai tout de même la porte vitrée de l'officine récemment refaite à neuf. Le type assis derrière le bureau avait le genre successeur-de-son-père et devait chercher, lui aussi, sa maturité, car il parlait d'une voix plus basse que nature qui, de loin en loin, s'embarquait fâcheusement dans l'aigu. Et vous enfonçait, jusqu'à la virole, son personnage à la fois courtois et cassant. L'acheteur potentiel, c'est l'acheteur potentiel, d'accord, mais je ne suis pas là pour discuter les prix ! A l'écouter chanter, vanter ce qu'il avait à vendre, vous auriez juré que cette « charmante fermette » était un chef-d'œuvre (pas tellement) en péril : cet environnement grandiose... cette exposition exceptionnelle... ces merveilleux murs de pierres sèches, dites, puisque vous êtes monté, vous avez remarqué l'épaisseur des murs de l'ancienne bergerie ?

Bien sûr, que je l'avais remarquée. Ainsi que tout le reste. Et j'avais également pris la mesure de mon interlocuteur. Et moi qui n'ai jamais su marchander, pas même un vieux bouquin aux Puces de Clignancourt, je m'entendais palabrer comme si je n'avais fait que ça toute ma vie ! Je

voulais cette bicoque, mais je connaissais mes limites financières, et ma résolution, mon assurance tranquille étaient celles du gars qui, se sachant incapable de payer ce qu'on exige, n'a d'autre solution, pour triompher en fin de compte, que de discuter à mort !

Le successeur-de-son-père avait sorti d'un tiroir une autre épreuve de sa photo de vitrine et la plaquait devant lui, au milieu de son sous-main.

— Certes, elle remonte à quelque temps... Mais je puis vous assurer que cette affaire n'est à vendre que depuis peu de mois et qu'il y a déjà plusieurs options en attente ! D'ailleurs, voici bientôt les vacances, et dès que les citadins en mal de nature vont rabattre dans la région...

J'avais déposé la pancarte à mes pieds, sans qu'il y eût prêté la moindre attention, lors de mon entrée. Je la ramassai lentement. La jetai, toute crasseuse, sur son beau sous-main de cuir fauve. Où elle atterrit en balançant tous azimuts des petites esquilles de bois alternativement détrempé et séché, desséché par maintes saisons d'intempéries.

— Cher monsieur... vous voulez vraiment me faire croire que cet écriteau n'était en place que depuis peu de mois ?

Il avait deux solutions. Le prendre de haut et me montrer la porte. Ou donner dans l'humour. Il eut le bon esprit de choisir la deuxième :

— Cher monsieur... je puis vous assurer que si j'avais su que cette vieille pancarte était toujours

en place... je serais monté l'arracher de mes propres mains !

Un quart d'heure plus tard, on signait. A mon prix. Je n'en revenais pas moi-même. Lionel encore moins. (Lionel, successeur-de-son-père). Quelques mois plus tard, lorsque nous fûmes devenus des amis, je devais lui avouer que ce jour-là, si j'avais disposé du double, je l'aurais sorti sans discuter ! Il admit, en contrepartie, qu'il avait fait le maximum dans l'intérêt de ceux qu'il représentait, les héritiers du vieux Givaudan, mais que ce « rossignol » était pratiquement invendable et qu'il aurait fini par le brader, de toute manière... Heureusement que j'étais arrivé à temps ! Je ne me lassais pas de l'entendre chanter, moi, mon rossignol !

Soupant avec lui au restaurant de la place, le soir de la vente, je lui dis que j'étais écrivain — ma façon à moi de voyager dans l'avenir — et rendu loquace par la bonne bouteille que nous venions de boire ensemble, il releva :

— Romancier, hein ?

J'approuvai, légèrement éméché, moi aussi, sans essayer de lui expliquer la différence. Il enchaîna :

— Ben, vous serez au calme, là-haut ! Et si c'est vrai, ce qui se colporte dans le pays, vous aurez de quoi raconter...

— Qu'est-ce qui se colporte, dans le pays ? Battant professionnellement en retraite, bien qu'il eût déjà mon chèque en poche :

— Oh, des sottises, vous savez...

— Non précisément, je ne sais pas !

Et comme il haussait les épaules, regrettant visiblement d'avoir trop ouvert la bouche :

— Dans le genre « maison hantée » ?

— Pas exactement...

— Mais encore ?

— Des histoires de lueurs... de lumières aperçues d'en bas, certaines nuits...

— Le côté O.V.N.I. de la chose ?

— Si vous voulez...

Dans un second haussement d'épaules :

— Par ici, on est plutôt porté vers des trucs plus traditionnels... surtout les vieux...

— Tels que fantômes, spectres, ectoplasmes ?

— Voilà !

Un bon vieux cognac fine champagne plus tard :

— C'est comme l'histoire de la panique des moutons...

Un petit frisson que je connais bien s'enroulait autour de ma colonne vertébrale.

— La panique des moutons ?

— Oui, oh...

Je commandai deux autres Gaston de Lagrange, dans des verres à dégustation. Je n'avais plus, moi-même, les yeux bien en face des trous, et l'élocution de mon vis-à-vis se faisait difficile.

— Alors ?

— Vous avez vu la bergerie... Elle était pleine, à l'époque... mais une nuit, les moutons se sont affolés... Le bélier du troupeau a cassé la porte... une porte solide, pourtant, comme les murs... et

les bêtes se sont répandues dans la montagne... Pas mal se sont flanquées dans des crevasses, d'autres sont allées se percher dans des endroits d'où il a fallu la croix et la bannière pour aller les déloger, d'autres même seraient descendues jusqu'ici... de là-haut, vous vous rendez compte? C'est à ce moment-là que le vieux Givaudan se serait découragé... Qu'il serait parti de la ferme et qu'il l'aurait laissée pourrir...

— Mon cher Lionel, je commence à croire que je vous l'ai payée encore beaucoup trop cher, cette « charmante fermette ancienne »...

Il était, de nouveau, dans ses petits souliers.

— On dit ça comme ça, mais rien que la terre... vous verrez quand la route sera faite et qu'il y aura la « viabilité », ce n'est qu'une question de temps et alors...

Je levai mon verre et le remis sur les rails :

— Elles avaient été effrayées par quoi, ces bêtes?

Il partit d'un gros rire agricole.

— Par une bête!

Puis, s'efforçant de reconquérir sa dignité compromise :

— C'est le père Givaudan qui l'aurait dit aux rares vieux de son âge à qui il parlait... mais vous savez quelle foi on peut accorder à ces racontars! Il... aurait aperçu, en courant après ses moutons, une drôle de bête... avec une drôle de dégaine et une drôle de couleur... Le dahu, quoi!

— Ou la bête du... Givaudan!

Lionel accusa le coup.

— Savez que vous pourriez avoir raison ? Que cette histoire de bête étrange pourrait être née d'une analogie... d'une assonance !

— L'habitude de manier les mots...

Avec un air entendu, un petit geste grand seigneur. Je m'y voyais déjà, dans le haut de l'affiche ! En tête de la liste des futurs best-sellers ! Combien de chefs-d'œuvre n'allais-je pas écrire, dans mon « nid d'aigle » ! Combien de chefs-d'œuvre n'avais-je pas *déjà* écrits... en rêve ?

Quand on quitta le restaurant, bras dessus, bras dessous, on se tutoyait, Lionel et moi. On se chamailla, même, sur la place, pour savoir dans quelle direction exacte était la fermette. Ma fermette ! Puis, après être tombés trois fois, dont une d'accord, en traversant la place, on resta longuement plantés à contempler les hauteurs, dans sa direction supposée et probablement approximative. Prêts à croire, l'un et l'autre, tant au dahu, cette bête mythique dont les pattes amont sont plus courtes et qui se classe dans la même catégorie que la clef du champ de tir, qu'à celle du Gi ou du Gévaudan, de sinistre mémoire ! Pas de lumières sur les sommets, à part ces étoiles extraordinairement brillantes et dansantes. Doubles, pour la plupart ! Finalement, Lionel rentra chez lui et je regagnai mon auberge.

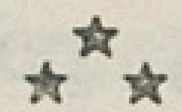
Déçu !

Je garde, de ce premier soir, une certitude :

Si les lueurs mystérieuses aperçues dans le ciel — les O.V.N.I., comme ils disent — ne représentaient rien de plus qu'un phénomène psychologi-

que, fonction des circonstances et d'une certaine disposition d'esprit, nous en aurions vu, tous les deux, cette nuit-là.

Par douzaines !



Solidement et définitivement accrochée, aujourd'hui, ma réputation de cinglé datait de ce premier jour. Il fallait être « complètement jobastre », a priori, pour avoir acheté ces ruines ! Tout juste si je ne les entendais pas rigoler, de là-haut, les vieux du secteur ! Et je dois dire que j'en ai bavé. Le retour à la terre, la réhabilitation des vieux cailloux, la résurrection des villages abandonnés, le triomphe de l'artisanat et tous ces beaux projets écologico-romantiques, c'est superbe.

Vu de la ville !

Et ça peut même être fort agréable... le temps d'un week-end entre amis.

Mais quand on se retrouve sur le tas et qu'on a brûlé ses vaisseaux, coupé les ponts comme je l'avais fait en échangeant le produit de mes labeurs absurdes contre un bout de planète encore plus ingrat, si possible, il n'y a plus d'autre ressource que de se flinguer.

Ou de s'y mettre. D'y aller sec, au charbon ! Tant pour rendre habitable un premier morceau du « nid d'aigle » que pour grimper d'en bas les matériaux nécessaires. Parlant « d'accession à la propriété », ça n'était pas commode d'y accéder, à

ma propriété ! Et pas question de me faire aider. D'abord parce que je devais économiser, thésauriser le peu de fric qui me restait. Ensuite parce qu'ils n'étaient pas dingues... eux ! Ils n'avaient aucune envie de perdre leur temps à venir bosser dans ce coin perdu, pour quelqu'un qui les paierait avec un lance-pierres !

Des pierres, j'en avais. A profusion. Et pas grand-chose d'autre. Même plus l'énergie de les lancer, parfois, quand je m'écroulais dans mon sac à viande, au terme d'une journée harassante... Durant des semaines, il me fallut trimer comme un forçat et pourtant, d'une certaine façon, je n'étais pas malheureux. Je me découvrais. Je faisais ma connaissance. Je m'apercevais que j'étais capable d'aller au-delà, bien au-delà de moi-même et de tout ce que j'avais cru savoir de moi-même, dans la voie de l'endurance. De la résistance physique et mentale aux travaux forcés !

Même s'ils ne m'étaient imposés par personne d'autre que moi et par mon orgueil incommensurable ! Je leur montrerais à ces cons qui me prenaient pour un des leurs ! Je leur montrerais ce qu'un type seul et mal préparé pouvait faire, rien qu'avec ses mains et la sueur de son front ! A condition d'en avoir où il faut, et solidement accrochées ! Je leur prouverais qu'on pouvait en faire quelque chose, de ma « Jouvenette » ! C'est comme ça qu'elle s'appelait et je trouvais que le nom lui allait bien...

Je manquerais de la plus élémentaire gratitude

si j'omettais de mentionner l'aide bénévole que m'apportèrent deux groupes de personnes.

Les copains de Paris, d'abord. Qui se chargèrent de déménager mes possessions terrestres, composées de bouquins à plus de cinquante pour cent, et me les amenèrent de la capitale dans un camion loué pas cher à un autre copain d'école devenu transporteur routier.

Ils vinrent à dix, garçons et filles, qui avaient voulu faire de cette « expédition chez les ploucs » une sortie « marrante ». Certes, la navette entre le bas et le haut, en poussant et tirant une charrette à bras empruntée, cessa rapidement de les amuser. Les filles ne tardèrent pas à s'étaler, plus ou moins à poil, autour de la maison, dans l'herbe et le soleil des cimes. Les garçons résistèrent plus longtemps, par émulation et fierté de mâles luttant à qui s'effondrerait le dernier, bras en croix. Je retrouvai, l'espace d'une soirée, les conversations « bien parisiennes » et les potins de ces cocktails littéraires où tout le monde doit obligatoirement démolir tout le monde sous peine, en cas d'abstention, de paraître terne et sans esprit. Je constatai, à cette occasion, combien j'en avais eu ras le bol de ces petits clans et de ces coteries qui se prenaient pour le nombril de l'univers ! Cette forme de pollution-là, entre autres, ne me faisait absolument pas défaut !

La nuit qui suivit tourna carrément à la bacchanale, avec feu de joie sur le terre-plein et toute la lyre. Je trouvai le moyen, malgré ma fatigue, de sauter deux des filles, une chose qui ne m'était pas

arrivée depuis un certain temps. Naturellement, ils avaient eu l'intention de rester jusqu'au lundi. Naturellement, ils reprirent la route dès le lendemain... après une fin de nuit passée à se battre avec les araignées, les souris, les couleuvres, sur fond sonore de grillons et de cigales. Insectes et autres bestioles, je précise, n'effrayaient pas seulement les filles... Quand ils repartirent, toutefois, ils avaient quand même fait du bon boulot.

Deuxième groupe de personnes serviables : mon agent immobilier et quelques-uns de ses copains du club de tir aux pigeons d'argile. Lionel éprouvait quelque remords à me rencontrer, en bas, de plus en plus cuit, de plus en plus sec, de plus en plus émacié, de plus en plus épuisé... semblait-il car jamais je ne m'étais senti aussi vivant, aussi costaud, aussi bien installé dans ma peau de bonhomme ! Là encore, ils abattirent pas mal de boulot, les deux ou trois fois où ça se produisit, dans une ambiance de grosse rigolade. Là encore, je les vis repartir avec soulagement. Tôt ou tard, je me lasserais peut-être de ma solitude, mais j'avais le sentiment très net que ce ne serait pas demain la veille !

A noter que j'avais sur quiconque se fût trouvé à ma place l'avantage de vivre mon expérience sur deux plans. Un, je la vivais et m'efforçais de la vivre pleinement. « Honnêtement ». Deux, je me regardais la vivre et j'en tenais le journal de bord, jour après jour. Je la vivais physiquement et intellectuellement, en quelque sorte. J'étais à la fois mon propre acteur et mon unique spectateur

et je savais que cette dualité euphorique ne durerait pas éternellement, mais pour l'instant, elle me comblait d'aise. Jamais de ma vie je ne m'étais senti vivre avec cette intensité dramatique...

L'organisation, en outre, venait au fil des semaines. J'acquérais peu à peu une puissance de travail, une « vitesse de croisière » qui me permettait, *aussi*, de me consacrer à mes jobs alimentaires que j'exécutais la nuit, sur ma vieille Underwood ferraillante. Bien loin de me desservir, l'éloignement, le temps durant lequel je n'avais donné de mes nouvelles à personne m'avaient apporté une sorte de plus-value ! J'étais bon traducteur, c'est un fait. Bon « rewriteur » et bon « nègre ». Mais je n'avais jamais su, ni me faire mousser, ni partir en claquant la porte lorsque les conditions offertes ne répondaient pas à mes espoirs. Je m'étais toujours dit qu'il y en avait d'autres et qu'on n'attendait pas après moi. J'avais toujours baissé pavillon devant ces employeurs potentiels qui ne pouvaient pas... je devais bien comprendre... c'est fou tout ce que ne peuvent pas ces gens qui peuvent tout, y compris se permettre de vous tenir la dragée haute !

Là, par correspondance, j'avais toutes les audaces et le plus extraordinaire, c'est que j'obtenais ce que je voulais ! J'avais eu raison d'éprouver le coup de foudre pour la « Jouvenette ». Elle m'aurait tout apporté, à commencer par un plus grand respect pour moi-même et pour mes possibilités

inemployées... J'avais du cal aux mains, de la joie au cœur et du cœur au ventre. *Je les aurais !*

De temps à autre, je pensais, avec attendrissement, aux lueurs mystérieuses et aux moutons en folie et à la « bête » du père Givaudan. Quant aux bruits du monde extérieur, ils ne m'atteignaient que de loin en loin, quand je prenais les infos sur mon transistor. Ricains et Rouskis étaient en train de se tirer la bourre, une fois de plus, au sujet des satellites qui disparaissaient sans laisser de traces ou quelque chose dans ce goût-là. J'entendais ça aussi, du coin de l'oreille, quand j'allais emprunter la charrette à bras au patron du bistrot, un brave type qui ne me considérait pas trop comme un illuminé. C'était le sujet du jour, cette histoire de satellites à éclipse ! Ils finiraient bien par nous foutre une bonne guerre sur le râble, ces cons-là...

Inutile de dire que tout ça possédait infiniment moins d'importance, à mes yeux, que la rédaction de mon chef-d'œuvre ! Je ne savais pas encore si je l'appellerais « La soif d'absolu » ou « L'expérience de la solitude » ou si je chercherais un titre plus commercial. Plus « putain ». De toute façon, il serait publié tel quel ou pas du tout, je n'autoriserais personne à y changer une seule virgule...

J'éclatai de rire, tout à trac, en m'apercevant qu'une fois de plus, j'étais en train de me raconter de jolies histoires, et de toutes les chimères que je poursuis éveillé, celle-là est ma favorite !

Je n'avais plus envie de travailler, cette nuit, et j'étais trop excité pour trouver le sommeil. J'étei-

gnis ma lampe et marchai vers la porte... cette porte que j'avais dû ramener et poser moi-même, scellements de gonds et tout, avant de pouvoir me sentir chez moi !

Le ciel était clair, avec des étoiles incroyables... le concert des insectes, assourdissant... Une de ces nuits grandioses comme l'intérieur d'une cathédrale où il paraît impossible qu'au-delà du temps et de l'espace, il n'existe pas, quelque part, quelque chose de plus vaste et de plus durable que l'homme.

J'allais me rentrer, apaisé, dans un gonflement de tout mon être, lorsque, sans transition, se déclenchèrent ces manifestations insolites...

CHAPITRE II

Il y eut, d'abord, ce sourd grondement qui montait vers moi du fond de la vallée...

Presque imperceptible au début... venant de partout et de nulle part... il s'enfla progressivement jusqu'à remplir la nuit de ses vibrations maléfiques... Vibrations dont le crescendo plantait peu à peu, autour de moi, des ombres, des présences inquiétantes... Mais cette pulsation rythmique, régulière, qui ponctuait le bruit de fond comme un battement de grosse caisse ne provenait-elle pas, en fait, du galop de mon propre cœur ?

Je m'en avisai soudain, et poussai un profond soupir. C'était bien mon cœur qui cognait ainsi jusque dans mes oreilles. Se pouvait-il que le grondement, lui aussi, fût purement interne ? Fruit d'une hypertension née de toutes ces semaines de surmenage durant lesquelles je n'avais pas hésité, plus d'une fois, à me « remonter » au gros rouge ou au William Lawson... Mais dans cette

éventualité, pourquoi ce déclenchement brutal, effroyablement subit, d'une seconde à l'autre ?

Je clignai des yeux dans le clair-obscur... Je voyais... je croyais voir bouger, voleter des choses... mais les « papillons noirs » n'étaient-ils pas, justement, un des symptômes caractéristiques de l'hypertension ?

Je m'entendis grincer des dents... Je ne m'étais pas aperçu que je les serrais si fort... A mes hallucinations visuelles... s'il s'agissait bien d'hallucinations... se joignait, par degrés, l'impression d'un vaste grouillement reptilien... d'un fourmillement innommable... innombrable...

J'avais fermé les yeux.

Je les rouvris.

Je ne pouvais également fermer les oreilles et ne voulais pas m'abaisser jusqu'à y porter les mains, en une futile tentative de bannir ces bruits, ces sensations affolantes... tentative d'autant plus vaine que l'origine du vacarme était probablement interne...

Je raisonnais... je résistais à l'invasion de la panique... et malgré moi, cependant, malgré ces appels à la raison, mon esprit ne pouvait repousser la conviction croissante d'un danger immédiat, d'une menace... Le plateau regorgeait de couleuvres, de mulots et de milliers, de millions d'insectes... et je devais me défendre contre la certitude irraisonnée que toutes ces bestioles convergeaient dans ma direction... individuellement inoffensives... redoutables par leur nombre... J'imaginai, follement, des hordes de taupes occupées à miner

les fondements de la « Jouvenette »... « Les oiseaux » du père Hitchcock, transposés dans le domaine des espèces rampantes et galopantes...

Ce souvenir cinématographique me sauva. Provisoirement. Moi aussi, j'étais en train de me faire du cinéma ! Je m'obligeai à réintégrer la maison, posément. A cueillir ma grosse torche électrique, sur son étagère. A ressortir en sifflotant pour braquer mon projo en tous sens, sur le terre-plein... S'il se trouvait quelqu'un, à cette heure tardive, pour voir ça d'en bas, une nouvelle histoire d'O.V.N.I. circulerait dès le lendemain matin... *Le vieux Givaudan avait-il possédé une telle torche électrique ?*

Naturellement, il n'y avait rien d'anormal autour de la maison... Epinglé par le faisceau lumineux, un lièvre me regarda fixement, bien en face, juché sur son cul, le temps d'une éternelle seconde. Puis il retomba sur ses quatre pattes et détala, mais... comment dire ? Sans se hâter outre mesure ! Les chasseurs ne remontaient jamais jusqu'ici. Et moi-même, je n'avais pas d'arme...

Je haussai les épaules... Mon cœur s'était calmé... Les chocs lourds, les chocs sourds qui ébranlaient à présent mes tympans ne provenaient donc pas, ne provenaient donc plus d'une cause *interne !*

Je pivotai, lentement, dans la direction du bruit...

L'ancienne bergerie !

Les chocs continuaient, de plus en plus rapprochés... En même temps que s'enflait un remue-

ménage... une rumeur de bêlements et de gémissements et de vagissements grêles d'agneaux nouveau-nés... Il me fallut tout mon courage, toute ma volonté pour marcher, torche braquée, au-devant de ce phénomène incompréhensible... Les coups du bélier — au sens littéral — croissaient en fréquence et en puissance... La porte craquait, sous ses attaques renouvelées... Les lamentations des brebis, les pleurs des agneaux, la rage mugissante du vieux mâle me fracassaient la tête... Puis, la porte céda, dans un tumulte de catastrophe, et les bêtes chargèrent avec tant de réalisme que je bondis comme un fou, avec ma torche au poing, pour ne pas être piétiné !

Alors qu'il n'y avait pas un seul mouton dans la bergerie.

Pas de bélier pour porter ces coups de boutoir.

Pas de porte pour craquer et finalement s'abattre !

J'écoutai leur galopade, leurs clameurs déchirantes se perdre dans la nuit... et je crois que les détails qui m'achevèrent, qui parachevèrent ma déroute, furent, au sein du silence restitué, le grincement, sur ses gonds disparus, de cette porte inexistante, le claquement, un peu plus tard, de battants intangibles contre le mur de la bergerie, au gré de la bise nocturne...

Brusquement, mon système nerveux lâcha prise. Je ralliai la maison en un temps record et poussai, verrouillai la porte derrière moi, la solide et massive porte de chêne retaillée à mes mesures que j'avais eu tant de mal à remonter du pays. Et

je restai là, longtemps, à trembler et contempler le ballet d'ombres engendré, sur les murs de l'ancienne « salle commune », par les tressauts de la torche, dans ma main agitée ! Finalement, je recouvrai juste assez de sang-froid pour songer à l'éteindre. Plutôt l'obscurité que ces trémoussements d'ectoplasmes dans la lueur de ma lampe...

Le hic, c'est que dans cette obscurité, je distinguais mes fenêtres, nettement découpées sur le fond plus clair de la nuit. Avec, au-delà des vitres, le quadrillage des vieilles grilles de fer forgé. J'avais reposé, depuis mon arrivée, de robustes volets pleins. Hermétiques. Mais il m'aurait fallu ressortir afin de les boucler et pour le moment, je ne disposais pas du « cran » nécessaire !

J'en disposais d'autant moins qu'une silhouette s'était matérialisée, comme surgie du néant, derrière la fenêtre de gauche. Je ne pouvais en discerner les détails, mais sa découpe n'était pas humaine. Pas terrestre, veux-je dire ! Ne ressemblait à celle d'aucun animal connu. D'aucun animal *terrestre*. Trop de membres trop flexibles. Trop de contours subtilement, foncièrement *étrangers*, malgré l'infinie variété des formes zoologiques, sur la planète Terre !

La bête qui avait terrorisé, dispersé, *assassiné* les moutons de mon prédécesseur en les poussant à la fuite ?

La bête de Givaudan !

Tapie, ramassée, semblait-il, sur l'appui extérieur de la fenêtre, elle avait la taille d'un chien et

ne bougeait plus d'un poil... façon de parler, bien sûr, je ne voyais pas si elle était couverte de poils, de plumes ou d'écailles ! Je me souvins, tout à coup, de cette torche électrique, dans ma main... et de la décarrade du lièvre ! Qui pouvait savoir si la lumière ne ferait pas fuir également cette... chose ? En admettant qu'elle existât ! Qu'elle ne fût pas, au même titre que tout le reste, une aberration, une création de ma cervelle en folie...

Braqué, allumé avec une soudaineté fulgurante, le puissant faisceau révéla, dans son médaillon de lumière concentrée, un être bizarre. Monstrueux. Avec un corps informe ou difforme, toujours selon les critères terrestres. Une surabondance de pattes et de tentacules et d'antennes et de protubérances. Un être sans queue ni tête... au plein sens du terme, et d'une couleur indéfinissable, entre le vert et le noir.

Dont les yeux — s'il s'agissait bien d'yeux — flamboyèrent de toutes leurs facettes avant de s'escamoter, en une fraction de seconde. L'instant d'après, il n'y avait plus rien derrière la vitre, mais il me fallut plusieurs minutes pour réunir l'énergie de traverser la pièce et de me propulser jusque-là, sur des jambes flageolantes.

A force de ne plus rien voir, ni sur la fenêtre, ni sur le terre-plein au-delà de la grille, je finis par ouvrir les battants vitrés.

Rien. Aucune trace.

Avais-je réellement vu ce que j'avais vu, à travers les carreaux ?

J'en doutais. J'en doutais de plus en plus. Le

reflet de la torche, dans les vitres, avait dû me brouiller, me déformer la vision des choses. D'ailleurs... comment un animal, une... une entité possédant ce volume aurait-elle pu se presser, comme elle l'avait fait ou comme j'avais imaginé la voir faire, *contre* les vitres ?

Alors que chacun des carrés de la grille extérieure ne mesurait guère plus de quinze centimètres.

Et comment eût-elle pu ressortir de la cage, à cette vitesse ahurissante ? En faisant repasser sa masse non négligeable à travers un de ces carrés ?

C'était impossible. Impossible, voilà ! Une hallucination de plus, à la suite des autres. Nées de l'épuisement physique et de ces histoires imbéciles qui se racontaient, en bas, au sujet du vieux Givaudan. Et peut-être d'un whisky de trop ? M'étais-je ou ne m'étais-je pas offert un *night cap ?* Même ça, je n'arrivais pas à m'en souvenir...

J'allais ouvrir la porte pour sortir boucler mes volets quand les cailloux se mirent à pleuvoir, contre la façade de la « Jouvenette ». A pleuvoir dru, serré. On eût dit une averse de grêle...

Non, c'était pas vrai ! Le coup du *poltergeist*, maintenant ! Nouvelle hallucination auditive succédant à une hallucination visuelle succédant elle-même... Je devais avoir le système nerveux dans un état lamentable !

Fort de cette conclusion, j'ouvris la porte... et reçus en pleine face une poignée de cailloux.

La poignée suivante s'écrasa contre le battant refermé.

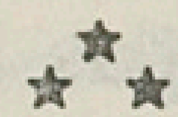
Un peu vite !

Je regarnis mes poumons, lentement, allai me regarder dans le plus proche miroir.

Si ce *poltergeist* était une hallucination, d'où venaient ces deux ou trois coupures et le sang frais qui coulait de mon front et de ma pommette droite ?

J'ai toujours eu de l'imagination.

Mais pas au point de m'automarquer des stigmates du Christ ou de me blesser *mentalement* au visage !



Contre mon attente, je dormis comme une souche... Mais fis de nombreux cauchemars dont je fus incapable, au réveil, de me remémorer une broque ! Tout ce que je pouvais dire, c'est qu'ils n'avaient sûrement pas été bien marrants, car je me relevai plus fatigué que je ne m'étais couché la veille. J'avais une migraine du tonnerre de Dieu, mais quand je palpai mon front et ma joue, je ne ressentis aucune douleur particulière. Pourtant, je devais avoir un splendide coquart sous l'œil droit et le front décoré d'une belle ecchymose ! Ils diraient encore, dans le bled, que j'avais pris une bûche après boire. C'est ainsi que se forgent les réputations...

Je me traînai jusqu'à mon miroir et devinez un peu... Plus rien ! Rien à signaler sur l'ensemble du front, et même jeu en ce qui concernait ma pommette. Rien, vous dis-je ! A croire que j'avais

vraiment, la nuit précédente, forcé sur la bouteille ! Et je restais pourtant bien persuadé du contraire...

Je ne fis qu'un saut jusqu'à la porte et l'ouvris toute grande. Je me risquai dans l'air frais du matin, les yeux en rase-mottes, et ça continuait ! Pas plus de cailloux en vue que de marques sur ma figure ! J'entends par là : pas de cailloux *superflus*, ni sur l'aire bétonnée, devant la maison, ni dans la terre des massifs plantés au pied de la façade.

Pendant que j'y étais : aucune trace, non plus, à l'aplomb de la fenêtre, dans cette même terre fraîchement bêchée, pas une empreinte, rien.

Mais rien ! Je m'étais glissé dans mon sac à viande avec la double preuve tangible des cailloux lancés et des menus dégâts que j'avais subis. Aujourd'hui, même ça, ça n'existait plus, à moins que ça n'ait jamais existé, va savoir ! A force de me traiter de cinglé et de jobard et de jobastre, les salauds d'en bas étaient en train de me porter la poisse : je n'étais peut-être pas encore tout ce qu'ils disaient, mais j'allais prochainement le devenir. Sans doute même était-ce déjà fait ?

A poil, je cavalai jusqu'au puits et, comme chaque matin, m'aspergeai largement d'eau glacée. Si je n'étais pas réveillé, après ça...

Je revins lentement, posant mes sandales avec précautions dans la caillasse et les touffes d'herbe, laissant au soleil le soin de me sécher la peau. Il tapait déjà dur, le mahomet, et le vent du matin me faisait la bise. Rien de moins sinistre, sous cet éclairage et dans la clameur des oiseaux, que ma

garce de « Jouvenette », en dépit de ses farces nocturnes. Indépendantes de sa volonté, j'en étais sûr. Et je ne pus m'empêcher de sourire en réalisant, une fois de plus, que je pensais à elle comme à un être vivant. Une personne. Et je ne me sentais pas ridicule pour autant. Cette maison, dans bien des domaines, était plus vivante que la plupart des gens que je connaissais. Que j'avais laissés en arrière, dans la capitale...

Ce midi-là, je déjeunai à Digne en compagnie de Lionel, mon agent immobilier, et d'un nommé Pierre Lombard, président de leur fameux club de tir aux pigeons d'argile. Peut-être à cause de ma mauvaise nuit, je pris très mal leur décision de convertir prochainement leur truc en club de tir aux pigeons réels.

— Vous voulez dire qu'au lieu de canarder ces espèces d'assiettes en terre cuite lancées par un bidule à ressort...

— Exactement ! La trajectoire du pigeon d'argile, une fois amorcée, est mathématiquement prévisible ! Il s'installe donc, chez les tireurs expérimentés, une espèce d'habitude, un instinct qui fausse les résultats et diminue l'attrait du sport au point de...

Lombard appuya :

— Alors que l'envol du pigeon réel, son essor une fois sorti de sa boîte est *totalement* imprévisible !

Et je protestai :

— Vous allez, en quelque sorte, reconstituer ces anciennes chasses présidentielles de Ram-

bouillet, où l'on lâchait par douzaines des bêtes d'élevage, faisans, cailles, perdreaux, que les invités de marque n'avaient plus qu'à massacrer...

— Permettez, mon vieux ! Le principe est tout de même très différent !

— Ces messieurs tiraient dans le tas, alors que nous...

Lionel changea de conversation au moment où je menaçais Lombard, en vrac, de la S.P.A., de Brigitte Bardot, des Amis de la Terre, des Ennemis de la Vivisection (et autres atrocités commises à l'égard des animaux), de l'Eglise Catholique Romaine et de toutes les sociétés écologiques réunies. Et si ça ne suffisait pas, de mes propres foudres encore plus redoutables, peut-être ! Parce que moi, j'étais sur place et n'hésiterais pas, le cas échéant, à donner dans l'action directe ! A bon entendeur...

Je surpris, dans la glace du restaurant, le geste de Lionel tapotant son front du bout de son index. Là-dessus, ils abandonnèrent le sujet, affirmant que ce n'était pas fait et que ça ne se ferait jamais, sans doute, mais j'étais édifié. Et je veillerais au grain. Ils ne m'auraient pas aussi facilement, ces massacreurs minables, ces piètres guerriers du dimanche, ces vainqueurs sans péril et sans gloire...

Quoi qu'il dût en être à plus ou moins longue échéance, le ton de la rencontre était fixé. Quand, sous l'influence du petit vin de pays, je leur parlai de mes problèmes nocturnes, ils me tombèrent

tous les deux sur le poil, sans ménager leurs sarcasmes :

— C'est l'inconvénient de ces vieilles maisons imprégnées d'événements révolus...

— Dont le passé suinte à travers les pierres...

— Un de ces quatre, tu vas te trouver nez à nez avec le fantôme du père Givaudan, mon vieux Georges !

— Qui tiendra en laisse ta bestiole à pattes et à tentacules...

— Pour revenir à nos moutons...

— Elle est chouette, celle-là, faudra que je la resserve ! Revenons à nos moutons...

Lombard s'étranglait de rigolade tandis que Lionel, malgré sa demi-cuite, restait sérieux comme un pape occupé à faire des bulles.

— Y a pas trente-six solutions ! Ou tu les as rêvés tout éveillé...

— Au bout d'une perche !

— Ou tu les as *réellement* entendus, ces moutons !

— Comme je t'entends... mais plus fort !

— Tu crois qu'on aurait été là, nous aussi, on les aurait entendus ?

— Faudrait être sourdingue...

— Alors, y a qu'une chose à faire...

Une heure plus tard, chez lui, verres-ballons en main :

— Tu vas m'emporter ce magnétophone et la nuit prochaine, si ça remet ça... tu enregistres !

— Ça me donnera quoi ?

— Un enregistrement !

Lionel, à ce stade, oscillait sur place et s'exprimait avec la gravité empesée des ivrognes.

— Un enregistrement... ou pas d'enregistrement, c'est selon !

J'essayai de faire claquer mes doigts et ratai mon coup. Il fallait que j'en tienne une bonne, moi aussi, pour n'y avoir pas songé plus tôt !

— S'il s'agit uniquement d'halliçu... d'halluna... d'illusions auditives... pas d'enregistrement !

— Voilà !

Lombard intervint :

— Et kif-kif pour ta bestiole ! T'as une caméra ?

— Juste un appareil de photo...

— On va passer chez moi et je vais t'en prêter une... Si c'est une hallina...

— Illusion visuelle !

— C'est ça ! Dans ce cas-là... rien sur la pellu... sur le film !

J'approuvai :

— Banco, les mecs ! Mais j'ai une meilleure idée... Vous êtes célibataires, l'un comme l'autre... Vous allez grimper chez moi, ce soir... chacun avec votre petit matériel...

— Formidable !

— Ça, c'est une idée !

Ils en bavaient d'allégresse. Trop beurrés, à ce moment-là, pour ressentir la moindre appréhension. D'ailleurs, se seraient-ils dégonflés, même s'ils avaient pu prévoir ? Le courage, voire l'hé-

roïsme, ne sont-ils pas, très souvent, fonction de « la galerie » ?

Pierre Lombard, de surcroît, décida qu'on emmènerait les filles. Il voulait dire trois de celles qui, dans le secteur, sans être classées monuments publics, vivaient allégrement comme des garçons, en dépit de l'opprobre périphérique... On monta vers cinq heures, dans la grosse voiture de Pierre Lombard chargée de six personnes et d'un matériel abondant, là-bas derrière. Dont pas mal de bouteilles ! Les trois hommes très gais. Les trois filles très excitées par la perspective de cette nuit bucolique. Au courant, comme tout le monde, des histoires qui couraient sur la Jouvenette, mais auxquelles nous nous étions abstenus d'ajouter quoi que ce soit, pour ne pas les décourager.

Après La Robine, village très sale et très laid qui tient son nom des ravins : les « robines » dans le patois local, dont il est entouré, la route longe la gorge du Galabre. Une route tracée « à la provençale », c'est-à-dire en cherchant à satisfaire un maximum d'autochtones, au lieu de viser à créer un réseau de communications vraiment efficace. Elle joue les montagnes russes, grimpant quelquefois à près ou plus de quinze pour cent et redescendant de même avant de remonter encore parmi les robines de pierre grise, d'un gris très foncé, entre l'ardoise et l'anthracite. On l'a pourvue de loin en loin, depuis quelques années, de ces glissières métalliques théoriquement destinées à protéger d'eux-mêmes les conducteurs maladroits ou bien en rupture d'alcotest. Mais le sol est

tellement friable, sur les lisières, qu'au moindre choc tant soit peu violent, la glissière de sécurité partirait avec le véhicule. J'espérais simplement que leur présence serait assez « dissuasive » pour que Lombard nous amène à bon port...

Comme il y a, dit-on, un dieu pour les ivrognes, c'est exactement ce qu'il fit. Au sortir de la gorge du Galabre, en direction du nord, la montagne s'ouvrit enfin sur le vaste cirque d'Ainac et de Lambert. Un spectacle dont je n'arrivais pas à me lasser et qui me procurait, à chaque retour d'en bas, la même émotion intense. Lambert, dont le nom découlait probablement de celui des gros lézards verts ainsi baptisés, tellement communs dans la région, marquait aussi le bout de la route dite « carrossable ». Il y restait quatre habitants, pour six à Ainac. Moi compris ! Jadis, il y en avait eu deux cents, dans cette vallée...

Lombard confia la garde de sa Mercedes à l'un des quatre Lambertois, qu'il connaissait bien. Et c'est en regardant tout le monde se harnacher pour la grimpette, au milieu des rires, que subitement dégrisé, j'éprouvai l'envie de renvoyer comme ils étaient venus ces deux garçons et ces trois filles avec leurs bouteilles, leurs provisions, leurs sacs à dos, leurs duvets et leurs intentions de partouzette. Il me semblait, tout à coup, que je n'avais pas le droit de lui faire ça, à elle. A la Jouvenette. Qu'elle m'en voudrait et qu'il n'en sortirait rien de bon. Ce n'était pas la première fois que j'y pensais comme à une personne vivante...

Ce qui m'empêcha de les renvoyer effectivement, au risque de me couvrir de ridicule et de me fâcher avec Lionel et Lombard, ce fut cette contraction, dans le bas-ventre, à la vision du petit cul d'Annette, celle qui m'était réservée, en principe, aussi bien roulée que bien moulée dans son *jean* par la posture inclinée que lui imposaient la pente et le chargement qu'elle transbahutait. C'est très gentil, l'abstinence et la sublimation de l'énergie sexuelle, mais il vient toujours un moment où son transfert dans d'autres domaines d'activité, pour enrichissant qu'il soit, ne remplace pas une bonne partie de jambes-en-l'air ! Renouvelée, de préférence...

Je le pensais et j'avais honte de le penser, mais comme dit la sagesse des nations : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles ! » Et je la bouclai, finalement. Je grimpai, bouc en rut.

Derrière le petit cul d'Annette !

CHAPITRE III

Je ne suis pas près d'oublier cette soirée... Une soirée comme le climat local, typiquement méditerranéen, printemps souvent pluvieux, été parfois orageux, automne superbe se prolongeant fréquemment jusqu'à Noël, en organise quand il veut bien s'en donner la peine et que les vents dominants, mistral et « marin », s'abstiennent de balayer les crêtes... Une soirée d'une douceur inconcevable, sous des étoiles plus nombreuses et plus proches que d'habitude...

Nous avions allumé un feu, entre la maison et la bergerie, étalé bouteilles et victuailles sur de grands carrés de plastique et chacun mangeait, buvait au gré de sa fantaisie. Très vite, la température aidant, nous nous étions tous retrouvés en short ou en maillot de bain. Puis les soutiens-gorge avaient valsé et vers dix heures, nous étions tous à poil. Cet air léger, corsé de senteurs de lavande et d'hysope sauvage et de mille autres arômes capiteux, il eût été criminel de ne pas le

savourer à plein corps, à pleine peau ! Personne n'y songeait, du reste...

C'est moi, pauvre diable sevré depuis trop longtemps, qui donnai, je l'avoue, le signal de l'orgie. En chahutant avec Annette jusqu'à lui tomber dessus. Puis dedans. Presque sans l'avoir prémédité. Trois minutes plus tard, les deux autres couples contaminés par ce mauvais exemple s'abattaient, s'ébattaient de même sur les tapis de sol. Tous et toutes, nous étions là pour ça, non ?

Il y eut, ensuite, ce moment de calme où, réunis autour d'un transistor, on écouta un peu de musique et, moins par intérêt véritable que par flemme d'allonger la main jusqu'au poste, un des derniers bulletins d'informations. Je m'en souviens parce que c'est précisément ce soir-là que fut diffusée, pour la première fois, la nouvelle de l'escamotage du Boeing 747, avec plus de cent personnes à bord.

Lombard hoqueta :

— Merde ! V'là que les satellites leur suffisent plus !

Et Lionel rugit :

— Vos gueules ! Ecoutez ce qu'ils dégoisent !

Tout le monde se rappelle le document extraordinaire qui marqua le début de la « seconde phase », dans cette histoire incroyable que je ne sais plus quel journaliste français baptisa « Affaire des Soucoupes Violentes », titre que le public adopta aussitôt, tant il disait bien ce qu'il voulait dire !

L'appareil n'était plus qu'à cent cinquante ou deux cents kilomètres de New York, au terme de son vol transatlantique, et tout, jusque-là, s'était passé normalement lorsque la tour de contrôle du *Kennedy Airport* enregistra cette communication insolite :

— Mon Dieu, mais c'est une soucoupe !

J'étais le seul angliciste de la bande et, quoique plus traducteur qu'interprète, seul à même d'assurer un semblant d'adaptation simultanée.

— Allô, vol 342 ? Ici tour de contrôle...

— Bon sang, elle était là et elle ne...

– Vol 342 ? Répondez...

— La revoilà, de l'autre côté ! Tour de contrôle ?

— Tour de contrôle à l'écoute !

— Il s'agit bel et bien d'un U.F.O. ! D'une soucoupe volante...

— Vous pouvez la décrire ?

— Pas facile, elle... Bon Dieu, c'est invraisemblable ! Elle est là, à deux heures, et puis, la seconde suivante, elle n'y est plus et reparaît droit devant nous, à midi...

— Elle se déplace donc à grande vitesse ?

— Vous ne m'avez pas compris : on ne la voit pas se déplacer ! Hop, elle est là et puis hop, elle est ailleurs... La soucoupe classique, avec des hublots circulaires et une sorte de dôme transparent...

— Vous voyez quelque chose à travers ce dôme ?

— Comme un poste de pilotage, peut-être... à

moins que ce ne soit parce que c'est précisément ce qu'on s'attend à voir...

— Et pas de pilote ? Enfin... rien qui bouge ? Rien de *vivant ?*

— Pas facile, je vous dis... avec les bonds qu'elle fait... sans qu'on puisse distinguer les parcours intermédiaires... *Oooooooh !*

Une longue onomatopée. Tranchée net. Puis, durant quelques instants, les questions anxieuses, les appels angoissés de la tour de contrôle du *Kennedy Airport,* mais sans rien à l'autre bout des ondes, que le silence hertzien tout craquant « d'atmosphériques »...

Le gars des infos précisa :

— Nous vous avons fait entendre cet enregistrement, dans la langue originale, afin que vous ressentiez pleinement, comme nous l'avons ressentie, l'émotion qui s'en dégage...

Il en donna, rapidement, une traduction approximative, plutôt moins bonne que la mienne. Enchaîna :

— A la fraction de seconde précise où s'interrompait le cri du pilote, l'image du Boeing 747 disparaissait des écrans radar... *sur lesquels n'était apparu, à aucun moment, le moindre point lumineux signalant la présence de ce mystérieux O.V.N.I !* Pourtant, l'appareil a bel et bien disparu... sans que les recherches aéronavales aussitôt entreprises dans la zone de sa disparition aient pu déceler, jusque-là, la moindre trace permettant de conclure à un *crash* dans l'Océan Atlantique. Faut-il voir dans cette attaque incompréhensible

une aggravation... un pas de plus dans l'escalade des événements inexplicables qui ont commencé, voilà quelques semaines, par l'escamotage d'un satellite d'alerte immédiate U.S. ? On ne se prononce pas encore, dans les milieux autorisés où règne, actuellement...

Essayez donc de relancer une conversation, de recréer une ambiance après un truc comme celui-là ! Tu parles, si elles avaient passé la rampe, les émotions contenues dans ce bref dialogue ! Même ceux et celles, parmi nous, qui n'avaient pas gardé grand-chose de leur anglais scolaire avaient pu suivre en direct, au moins partiellement, la prononciation franchouillarde du pilote ! Et nous nous sentions tous profondément ridicules, après ça, surpris dans nos costumes poil-et-peau, au sein de notre petite fête dionysiaque !

Annette, la première, chuchota, bras croisés sur sa poitrine, mains crispées autour de ses propres épaules, frileusement :

— Ce cri du pilote, à la fin... quelle horreur !

Et la partenaire de Lombard, une bécasse prénommée Gisèle, renchérit :

— La façon, surtout, dont il s'est arrêté...

Il y eut un silence dont profita la nature pour se faire entendre, sous la forme du chœur nocturne des insectes et des oiseaux. Nous avions tous encore le cri du pilote à l'oreille. Je murmurai :

— L'horrible, c'est qu'il était parti pour durer plus longtemps. Qu'il était en pleine expansion... si j'ose dire. J'entends par là que le cri ne s'est pas

arrêté de lui-même. Il a été coupé, sec, comme par une cause extérieure...

Lionel bougonna, pratique :

— Qu'est-ce qui a été coupé ? Le cri ou sa transmission ?

Bonne question. Intelligente. Mais à laquelle, pour le moment du moins, il était impossible de répondre.

Brusquement frappé par une évidence, je supputai à mi-voix :

— J'ai mal suivi cette histoire, mais c'est la première fois, il me semble, qu'ils opèrent dans l'atmosphère terrestre ? Jusque-là, ça se passait beaucoup plus loin de la planète. A trente-six et quarante mille kilomètres. Et puis, c'est descendu à quelques centaines et maintenant, à ras du sol, pour ainsi dire...

D'instinct, nous avions tous levé la tête et scrutions le ciel comme pour y chercher confirmation de ce que je venais de rappeler. Denise, la troisième de nos cavalières, questionna :

— Tu crois que ça signifie qu'ils... qu'ils s'enhardissent peu à peu ? Et qu'ils se disposent à nous tomber dessus ?

Je plaisantai :

— Nous... la Terre ? Ou nous six, là, ce soir ?

Plaisanterie dont le sel parut leur échapper, tant il est vrai que dans un cas semblable, « nous » signifie d'abord soi-même et puis, loin derrière, tous les autres. Quel pourcentage de l'humanité n'accepterait sans broncher la destruction de celle-ci à l'exception de quelques rares survi-

vants... si chacun avait la certitude d'être au nombre des survivants ?

Lionel, qui avait des lectures, opina :

— Cette disparition du 747 sans laisser de traces... Le fameux « triangle des Bermudes », c'est tout près de là, non ?

Brusquement, la conversation redevint générale.

— Vous y croyez, vous, à ces trucs-là ?

— Le « triangle du Diable »... la mer des Sargasses... les bateaux-fantômes...

— Vous aviez vu ce téléfilm avec Kim Novak ? Vachement bien fait ! Qui se passait dans votre triangle des Bermudes... C'était le diable, d'ailleurs, qui...

— Evidemment, si on admet l'existence du diable...

— Vous y croyez, vous, au diable ?

— Ben tout de même, il y a des choses que...

— Bidon, moi, je dis ! Bidon et variétés...

— Vous aviez vu les « Dossiers de l'Ecran », au sujet de ce truc des Bermudes ?

— Alain Jérôme, voilà un type que je trouve sensas'... vachement sexy, avec sa petite cicatrice au menton...

— Toujours aussi sentimentale...

— Et alors ? Ils n'ont pas conclu que c'était du bidon, aux « Dossiers de l'Ecran » ?

— Comme le serpent de mer et le monstre d'Elliot Ness...

— Du *Loch* Ness, hé, patate ! Bidon, tout ça ! Des canulars de journalistes en mal de copie...

— Pour écarter l'attention des choses sérieuses...

— De la prochaine dernière qu'ils nous mijotent sous les fesses !

— Canulars, canulars, c'est vite dit ! Faudrait que le Kremlin et la Maison-Blanche...

— Et qu'est-ce qui te prouve que tous ces gens-là ne sont pas d'accord ?

— Cette histoire de soucoupe volante et d'avion volatilisé... comme les satellites...

— Pas de survivants, pas de témoins, c'est commode...

— Tout de même, les familles des personnes disparues...

— Tu les as rencontrées, toi, les familles des personnes disparues ?

— Bref, vous n'y croyez pas !

— Et les soucoupes volantes ? Vous y croyez, aux soucoupes volantes ?

— Tu en as déjà vu, toi, des soucoupes volantes ?

— Non, mais j'aimerais ! Pas vous ?

— Moi, je crois que j'aurais une de ces trouilles...

— Ça, c'est une attitude raciste ! Pas parce que quelqu'un vient d'ailleurs qu'il...

— Le jour où je verrai s'en poser une, là, sous mes yeux...

C'était le moment où, dans un scénario classique, se poserait la soucoupe et sortiraient les robots ou les petits hommes verts... mais les choses se passent rarement comme ça, dans la vie.

Par association d'idées, j'observai nonchalamment :

— Vous avez remarqué l'expression employée par le pilote ? Une « soucoupe classique »...

— C'est vrai, ça ! Pourquoi « classique » puisque personne n'a jamais...

— En d'autres termes : une soucoupe conforme au stéréotype créé par l'imagination humaine...

De nouveau, ce fut le silence, comme si je venais de souligner un point particulièrement important et d'une profondeur insondable. Je dois dire que je n'étais pas mécontent, moi-même, de ma réplique ! Puis, Lombard relança la fête en culbutant Denise et les réjouissances redémarraient, tant bien que mal, quand retentit le premier coup sourd, du côté de la bergerie.

J'évacuai Gisèle, d'un saut de carpe, et bondis sur mes vêtements. Lionel graillonna :

— C'est ça ? C'est comme ça que...

— Exact ! Secouez vos frusques avant de les remettre... à cause des bêbêtes !

Le temps que tout ce petit monde se rhabille, à la diable, c'était le grand jeu dans la bergerie. Les chocs de plus en plus rapprochés. La bousculade et le concert des bêlements. Tout ça crescendo. J'avais empoigné le magnétophone portatif et placé les touches sur « *Recording* ». J'y allai le premier, torche au poing, et les deux autres gars me suivirent. Et les filles suivirent les gars, moins parce qu'elles étaient courageuses que pour ne pas rester seules en arrière. L'éternel réflexe féminin

de rechercher, en toutes circonstances, la compagnie et la protection du mâle...

— Bon sang, qu'est-ce que c'est ?

— On dirait du bois qui craque !

— Alors qu'il n'y a pas de porte !

— Et pas de moutons dans la bergerie !

Je murmurai :

— Vous voyez que je n'étais ni saoul, ni dingue, hier soir...

Une des filles graillonna :

— C'est arrivé déjà, hier soir ? Et vous nous avez emmenées quand même !

— Et ces deux autres salauds qui ne nous ont rien dit !

Lombard ricana grassement :

— On voulait baiser, nous ! Et soyez franches, avouez que...

Mais sa lourde facétie fit long feu, car les choses atteignaient, graduellement, un paroxysme insoutenable... Lamentations des brebis, pleurs des agneaux, rage mugissante du bélier... Je pigeai, subitement, que tout se passait, se passerait exactement comme la nuit précédente et tentai de les y préparer :

— Attention ! La porte va céder...

— Quelle porte ?

— Je veux dire que vous en aurez l'impression... et celle d'entendre les bêtes charger, comme dans un western... mais ce ne sera qu'une illusion, il n'y aura pas de danger...

Puis il y eut ce même craquement énorme de la porte enfoncée, défoncée, ce même galop d'enfer

au sein des mêmes clameurs déchirantes... Moi qui savais, qui l'avais déjà vécu, je dus me cramponner à ma volonté pour ne pas plonger de côté, comme la veille, alors vous pensez, les cinq autres...

J'ignore qui donna le signal de la panique. Je ne suis pas certain que ce soit l'une des filles. Toujours est-il qu'un des cinq prit sa course en hurlant et qu'une seconde plus tard, tous cavalaient en trébuchant dans la descente. Il y eut quelques chutes probablement douloureuses tandis que s'éloignaient, mêlés, ces cris humains — réels — et ces autres cris que je ne pouvais pas, que je ne pouvais plus qualifier d'imaginaires puisque nous avions été six à les entendre.

Tout ça décrut, s'estompa, s'engloutit dans la nuit... J'attendais... et j'entendis de nouveau, finalement, grincer les gonds disparus, claquer les battants intangibles... Exactement, je le savais, sur le même rythme que la veille...

Exactement comme si j'avais repassé, en l'amplifiant au maxi, l'enregistrement qui figurait à présent, sans doute, sur la bobine du petit magnéto. Quoique, après tout, il y eût également des hallucinations collectives...

Je voulus en avoir le cœur net. Je ramenai la bobine en arrière et pressai la touche « *Play* ». J'avais réglé le volume à tout berzingue et pour la seconde fois, cette même nuit, le bruit cataclysmique de la porte fracassée emplit le silence.

Je laissai l'enregistrement tourner jusqu'au bout. Tout y était. Les hurlements des fuyards à

deux et à quatre pattes. Visibles comme invisibles. Grincements et claquements compris. Le magnétophone n'avait fait aucune différence entre la réalité et... quoi ? Puisque c'était enregistré, c'était réel !

J'embrassai, d'un œil blasé, la pagaille laissée, sur le terre-plein, par les ruines de notre petite fête avortée. Demain, il ferait jour, et tant pis s'il pleuvait au cours de la nuit. Je n'avais aucune envie de me mettre à faire le ménage...

Je ralliai la maison. En bon ordre. Sans omettre d'en boucler la porte, derrière moi, mais calmement. Lionel et Lombard avaient eu raison, malgré tout. Cet enregistrement me rassurait. Quelque chose qui pouvait être capté, conservé, reproduit par un moyen technique n'avait sûrement rien de surnaturel. D'ailleurs, qu'est-ce qui était surnaturel et qu'est-ce qui ne l'était pas ? Il faudrait, pour en juger, détenir la certitude de connaître *toutes* les lois de la nature. Tant de choses naguère inexpliquées ne trouvaient-elles pas, chaque jour, leur place logique dans le grand contexte ? Tant de choses que l'on tenait pour acquises n'étaient-elles pas, à l'inverse, quotidiennement remises en question ?

Je donnai de la lumière, posai le magnétophone sur la grande table de ferme — achetée avec la maison — et m'emparai de la caméra prêtée par Lombard. Heureusement pour moi qui ne suis pas très habile à manier tous ces gadgets modernes, elle était d'un emploi très simple. Je l'armai, prête à servir, et quelques minutes plus tard,

rétablis l'obscurité dans l'ancienne salle commune. Bien sûr, rien ne prouvait que les événements de cette nuit seraient la répétition exacte des événements de la veille, mais rien ne prouvait le contraire, non plus. Et rien ne m'empêchait d'en poser l'éventualité comme une certitude !

Je n'eus même pas tellement à attendre. Un quart d'heure, peut-être, s'était écoulé quand elle apparut. Elle : ma « bestiole » de la nuit précédente...

Cette fois, je la vis arriver. Plus exactement, je discernai l'instant précis où elle se matérialisa, d'un coup, entre les carrés de la grille extérieure et les carreaux de la fenêtre. « Se matérialiser » est un verbe abusivement employé, dans la littérature d'action, par des romanciers au vocabulaire emphatique, pour traduire des faits, des gestes d'une extrême vivacité, trop rapides pour que l'œil pût les suivre. « Le pistolet se matérialisa dans son poing » et autres balançoires du même genre. Mais là, c'est littéralement ce qui se produisit : elle n'y était pas, elle y était. Aussi simple que ça. Et aussi rapide. Pas là et l'instant d'après, impossiblement contenue dans cette « cage » dont il avait bien fallu qu'elle franchît les barreaux, en un battement de cils... mais *comment ?*

Et dire que je n'avais rien pressenti ! Que je n'avais pas filmé la fenêtre vide, quelques secondes *avant* l'apparition !

Je ne bougeai pas ou si peu. Juste assez pour déclencher, du pouce, le moteur de la caméra.

Lombard m'avait infligé tout un discours sur sa « cellule automatique » et sa « pellicule ultrasensible » et je lui faisais confiance. Je filmais. En priant le bon Dieu qu'il en sorte quelque chose...

Et petit à petit, je m'approchais de la bestiole qui ne bougeait pas, elle non plus, ou si peu ! Comment, mais comment avait-elle fait pour introduire son volume, plusieurs fois supérieur à la dimension d'un de ces carrés, entre la grille et les vitres ?

Je progressais lentement, lentement, à travers la salle commune et filmais, filmais, la minicaméra de poing braquée à hauteur de hanche comme une arme par un professionnel de la gâchette et — je l'espérais — avec autant de précision... Encore quelques pas et j'aurais du bon matériel à faire développer... Toute une séquence en gros plan de cet être bizarre que je persistais à qualifier mentalement de « bestiole »...

Pendant que j'avançais ainsi, pas à pas, mes prunelles s'accommodaient, graduellement, au point de me laisser distinguer certains détails complémentaires... Cette silhouette étrange, en particulier, dont le contour imprécis et comme fluctuant, sans un angle, sans une ligne droite, sans une articulation visible, dégageait une impression de maniabilité, de malléabilité parfaites...

L'étrange créature qui me faisait face, clairement dessinée sur le fond de la nuit, ne devait pas, ne pouvait pas avoir un squelette !

Je stoppai, d'instinct, quand se mirent à rougeoyer, en trois points de cette masse indécise, ce qui ressemblait, très fort, à des yeux à facettes. L'espèce d'intuition ou de prémonition qui me fit baisser les paupières et les crisper au maximum m'évita d'être aveuglé par l'éclair dont je perçus, malgré ça, la luminosité intense.

Lorsque je les relevai — presque aussitôt — la « bestiole » repartait. Je n'aurais pu jurer de ce que j'avais entrevu, mais il me sembla qu'elle s'était étirée, d'un coup, jusqu'à ce que son « corps » n'offrît plus aucune zone d'un diamètre supérieur au côté d'un des carrés de la grille. Simultanément, elle jaillissait, long javelot ondulant, à travers un de ces carrés. J'ignorais quelle était sa longueur, ainsi « tréfilée », mais sa disparition n'avait pas demandé plus d'une seconde...

Puis je constatai, en prenant la caméra autrement que par sa crosse de plastique, qu'elle était anormalement chaude.

L'effet de cet éclair à la luminosité insoutenable ? Mon visiteur nocturne avait-il voulu détruire les images de lui-même que la caméra pouvait contenir ?

La preuve était faite, non ? Si ce machin élastico-extensible avait une origine terrestre, alors moi, j'étais un banlieusard d'Andromède !

CHAPITRE IV

C'est la montée pétaradante du gars Arsène, le cantonnier de La Robine, dans le dernier raidillon, qui me réveilla au petit matin. Chargé de l'entretien de la route entre son village et Lambert, Arsène était un type hors série. Que l'on pouvait voir — sauf lorsque la neige rendait toute circulation impossible — promener son balai et sa pelle attachés sur son Solex ou jetés en vrac à l'arrière de sa vieille R 4. Mais dont le premier métier, le seul vrai, avait été celui de bûcheron. Je l'avais vu, peu de temps après mon arrivée dans le secteur, abattre un chêne malade, puis, à la hache, ébrancher l'arbre terrassé. Il semblait *danser* autour de sa victime, et chaque fois que le fer s'abattait, une branche tombait... quelle que fût sa grosseur. Nous étions les seuls, lui et moi, à siffler en travaillant. Par ici, personne ne sifflait ni ne chantait, pas même les gosses. Les gens de cette partie du département des Basses-Alpes, (devenu Alpes-de-Haute-Provence), n'avaient rien de commun avec les Hauts-Provençaux de

Manosque et du sud de Digne et au-delà. Le genre pas causant, excepté entre eux.

Excepté Arsène.

J'enfilai un survêtement, vite fait, et sortis à sa rencontre alors qu'il béquillait sa pétrolette sur le terre-plein.

— Salut, Arsène ! Qué bon vent ?

— Salut, Georges ! Pas si sûr qu'ça soye un bon vent !

— Mais encore ?

Il regardait, avec une curiosité nettement égrillarde, la pagaille restée telle quelle devant la maison. Au beau milieu d'un des tapis de sol, traînait, comme à la parade, un slip de femme.

— Les gars et les filles qu'étaient là hier soir...

Un pressentiment — et pas bien sorcier — commençait à me chatouiller les tripes.

— Ben alors ? Accouche, nom de Dieu !

Il n'était pas mécontent, l'Arsène, d'avoir un interlocuteur sur le gril... Enfin, presque à regret :

— S'sont filés dans une robine, au sortir de Lambert !

Avec un bon gros rire sans malice :

— Faut croire qu'y-z-avaient rudement bien vécu, à la Joumenette !

Sur les cartes, le lieu-dit s'épelait même « Jaumenette », mais les gens du coin disaient « Joumenette » et je préférais personnellement « Jouvenette ».

Je parvins à chasser de ma gorge verrouillée :

— Alors ?

Il haussa les épaules.

— 'Reusement que c'était pas ma guimbarde, mais la Mercedes au gars Lombard ! C'est solide comme des chars d'assaut, ces engins ! S'sont payé plusieurs tonneaux jusqu'au fond de la robine, mais y a personne de mort. Quèques fractures et les boyaux secoués, mais pas de morts ! Z' ont tous été transportés à l'hôpital de Digne...

— Tu es sûr que...

— Puisque je te le dis ! J' suis juste monté te prévenir que les gendarmes voulaient te voir...

— Tu pouvais téléphoner.

— Ça m'a fait une balade, et pendant ce temps-là...

Pendant ce temps-là, il n'avait pas bossé. Un philosophe, l'Arsène...

Je fourrai quelques objets dans un sac et on dévala vite fait jusqu'à Lambert, Arsène se laissant porter par ses deux roues en balançant les jambes de chaque côté de son cadre et poussant, de loin en loin, des « Youhou... » de pure allégresse. Un heureux caractère, l'Arsène...

A Lambert, je récupérai ma propre vieille 2 CV dans la grange aux trois quarts effondrée où elle couchait à cœur d'année. Arsène y prit place avec moi et je lui en confiai le volant. Une preuve d'estime à laquelle il fut très sensible. On s'arrêta, près du tronçon de glissière pendant au-dessus du vide, pour regarder la Mercedes naufragée au fond de la robine. Elle ne semblait pas avoir trop souffert...

Sur la route de Digne, je pris le magnétophone dans mon sac et fis entendre au cantonnier l'enregistrement de la panique des moutons. Je l'avais averti de ce qu'il allait entendre et il ne lâcha, ni le volant, ni la moindre parole, mais son teint florissant était devenu verdâtre et la sueur coulait, abondante, sur ses traits burinés.

Finalement :

— T'as enregistré ça cette nuit ?

— En présence des autres. C'est même ce qui a provoqué leur fuite. Au moment où les moutons chargent, tu vois ? Lombard est un sacré conducteur. Je crois que c'est l'affolement, la trouille rétrospective... plus que le picolo... qui les a jetés dans la robine !

Il s'épongea le front.

— Y a de quoi !

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je sais pas comment dire... Que ça soye enregistré, ça prouve que vous avez pas tous rêvé, cette nuit ?

— Exactement !

— Ben, c'est le mot qui convient ! C'est exactement comme ça que le vieux Givaudan la racontait, sa nuit des moutons, jusqu'à sa mort... Sans jamais y changer un mot ! Je dirais même...

Avalant une gorgée de salive :

— Tu peux me le repasser ?

— Naturellement !

Il écouta, tout en maniant son volant dans les nombreux virages, avec une attention soutenue.

Brusquement :

— Là ! Tu peux me remettre ce passage, un poil en arrière ?

— Sûr !

Après deux ou trois auditions :

— 'Coute bien, Georges ! Juste là... cette espèce de quinte, pendant que les moutons s'éloignent...

Une sorte de toux, effectivement, que je n'avais pas distinguée du chœur décroissant des bêtes en fuite.

— Et alors ?

Arsène était plus verdâtre que jamais.

— C'est la toux du vieux Givaudan... Il avait quelque chose à la poitrine... Bronchite chronique ou un truc comme ça... Y pouvait pas dire trois phrases sans tousser et se racler la gorge. Entre mille, je la reconnaîtrais, sa façon de tousser !

Il avait fallu, pour distinguer ce son humain parmi le concert animal, l'oreille acérée d'un homme habitué à prendre journellement l'écoute de la nature, mais une fois qu'on avait mis le tympan dessus, on n'entendait plus que ça ! Le cantonnier conclut alors que nous entrions dans le bourg de Digne :

— C'est le vieux Givaudan lui-même qui veut personne là-haut, Georges... Faut pas insister ou il arrivera malheur !

J'avais été sur le point de lui parler de « la bête ». Celle qui avait réellement effrayé les moutons, la première fois ? L'arrivée en ville me fit remettre la suite à plus tard. D'ailleurs, je

n'avais pas vraiment envie de parler de ma « bestiole »...

La visite aux gendarmes ne fut qu'une formalité. Le temps de recueillir ma déposition, pour la bonne règle. Leur conviction était faite. Et le chef ne me cacha pas le souverain mépris que lui inspiraient nos petites « surprises-partouzes » :

— C'est vos oignons... si j'ose dire ! Tant que vous n'y mêlez pas de mineures ! Et tant que vous ne causez d'accidents à personne d'autre que ceux de votre bande ! J'espère que celui-ci servira de leçon à tout le monde, mais je vous préviens, vous et tous les autres... Le premier que je chope à conduire en état d'ébriété... c'est la confiscation de permis immédiate ! Et je ferai le maximum pour que la suspension soit définitive !

J'appris, à cette occasion, que les blessés, « dans leur délire éthylique », avaient parlé des moutons invisibles du père Givaudan, mais il sautait aux yeux que pour le chef, ces moutons entraient dans la catégorie des éléphants roses ! Je pouvais lui démontrer son erreur en faisant tourner simplement la bobine du magnétophone. Pourtant, je n'en fis rien. Et le gars Arsène, assis dans son coin, se garda d'intervenir. La tradition paysanne n'admet qu'à contrecœur l'intrusion des gendarmes dans les mystères du folklore...

Je passai ensuite chez le photographe qui me confirma, après examen, que le film inclus dans la caméra était inutilisable.

— Dieu sait si j'en vois, des résultats de fausses manœuvres, mais ça, c'est bien la première fois...

La pellicule est littéralement décomposée... fondue comme par une forte chaleur !

Là encore, je m'abstins de fournir une explication que je ne possédais pas, du reste ! Ce que je pensais connaître, c'était la *cause* du phénomène, mais certainement pas son explication...

A l'hosto, ils n'étaient pas très frais, tous les cinq, mais rien de plus grave qu'un bras cassé, une côte enfoncée par tête de pipe, et pas mal de contusions. Aucune lésion interne, par bonheur. Ils avaient roulé les uns sur les autres, au cours des carambolages successifs, et s'en tiraient, finalement, à très bon compte. Je rendis à Lombard sa caméra, et prétendis que l'enregistrement sonore n'avait rien donné, lui non plus. Lionel, le moins touché bien qu'il eût occupé la place du mort, me conta une drôle d'histoire :

— Sûr qu'on était tous beurrés... et qu'on les avait à zéro... mais tu connais Lombard ? Je l'ai vu conduire dans des états vachement plus avancés... et pas dévier d'un pouce !

— Alors, comment...

— Attends ! Tout se passait bien, je te dis, et on recommençait même à se marrer de nos terreurs et à se demander si c'était pas la lichetrogne et l'ambiance, après tout... quand ce truc s'est abattu sur le pare-brise !

— Quel truc ?

Il s'agitait, il élevait la voix, et le toubib n'allait pas tarder à m'éjecter de la piaule.

— Pas eu le temps de bien voir, tu penses ! Mais une chose noire... volante... Comme une

immense chauve-souris... ou plutôt comme ces drôles de bêtes qu'on a vues plusieurs fois dans les films de Walt Disney... ou à la télé, dans « la vie des animaux »... Pas des oiseaux, des bêtes à quatre pattes, mais qui volent... enfin, qui ne volent pas exactement...

J'essayai de le calmer :

— Je vois ce que tu veux dire... Les « écureuils volants », je ne connais pas le nom savant... Ils ne volent pas, mais ils planent d'un arbre à l'autre, les quatre membres étendus... grâce aux surfaces de peau qui les unissent à leur corps...

— C'est ça. Et c'était ça ! Enfin, quelque chose qui ressemblait à ça, en plus grand... Quelque chose qui est arrivé, très vite... juste le temps de l'entrevoir... et qui a bouché complètement le pare-brise... Plus de visibilité, tu piges ? Sur une route comme celle-là...

— Ça aussi, vous l'avez dit aux gendarmes ?

Il retomba sur son oreiller, le front ruisselant. Gémit avec une intense amertume :

— A tout le monde, on l'a dit ! Aux cognes ! Aux toubibs ! Mais tu penses s'ils nous ont crus ! Ils savent tout, ces cons-là ! Ils...

Ça aussi, je le gardai sous le coude, mais moi, je le croyais. J'y réfléchissais tandis que l'infirmière me virait de la chambre et que je quittais l'hôpital. Et plus j'y réfléchissais, plus je le croyais !

Une créature capable de s'étirer « en un long javelot flexible » comme ma « bestiole » l'avait fait sous mes yeux, la nuit dernière, devait l'être, a

fortiori, de s'étaler en une espèce de cerf-volant apte à s'abattre sur un pare-brise...

Pour moi, le problème était résolu, la solution positive. Les seules questions demeurant à résoudre étant les suivantes :

Accident fortuit ou délibérément provoqué ?

Et dans le second cas, pour quelle raison ?

Je n'avais, actuellement, aucun moyen d'y répondre.

Pour terminer la matinée, j'emmenai l'Arsène déjeuner au restaurant. C'était une chose qui n'avait pas dû lui arriver souvent dans sa vie. Le menu l'enchanta. Pas ce qu'il y avait au menu, le menu lui-même, la carte, quoi ! (Il disait : le programme.) Le fait de savoir, au début du repas, qu'il y avait quatre ou cinq plats à bouffer successivement et, depuis l'entrée jusqu'au dessert, de pouvoir choisir parmi plusieurs possibilités, toutes alléchantes. Je le laissai profiter au maxi d'une expérience dont la rareté faisait la valeur et prêtai l'oreille aux conversations qui s'entrecroisaient autour de nous. Les provinciaux ont en général le verbe assez haut, surtout à mesure qu'on descend vers le midi de la France. On se serait cru dans le plus parisien des cocktails littéraires !

Instructives, ces conversations ! Il y était question de l'histoire du Boeing 747 et de la réunion d'urgence du Conseil de Sécurité des Nations unies, mais dans l'ensemble, elles roulaient plutôt sur l'accident de Lambert, l'état de « cette putain

de route » et l'inutilité de « leurs conneries de glissières » et les mille et un problèmes locaux, petits et grands. C'est humain ! Chacun voit midi à sa porte, comme dit un proverbe du coin, et se préoccupe davantage de la fuite sous son évier que des risques de voir la tension internationale dégénérer en une troisième guerre mondiale...

— Toujours pareil ! Si les gens avaient un peu plus l'esprit communautaire...

— Quand on a capté la grosse source de Lambert, v'là trente-quarante ans, est-ce que tout le monde y a sauté, sur l'eau courante ?

— Faut dire que les frais d'adduction...

— Frais d'adduction, mon cul ! Quand l'E.D.F. a proposé d'électrifier la vallée, juste avant la Deuxième ? Ceux de Lambert ont bien refusé, non ? Sous prétexte que ça mettait le feu aux granges ?

— Alors que ceux d'Ainac ont accepté tout de suite !

— Je ne vous le fais pas dire ! Et combien de fois plus cher il leur a coûté, leur courant, à ces cons de Lambertois ? En 46 ?

— Tout ça pour dire que si on agissait, tous ensemble, au sujet de la route de La Robine...

— Faudrait autre chose qu'un connard de cantonnier feignant comme une loche pour...

Les signes désespérés, le silence qui suivit prouvèrent que l'orateur n'avait pas fait exprès d'attaquer une personne présente, mais l'Arsène ne semblait pas avoir entendu. Il étudiait sérieusement, sur son « programme », la sélection de

desserts offerte. Et se décida, finalement, pour une mousse au chocolat.

L'urgence d'une diversion avait ramené sur le tapis le sujet du jour, dans la catégorie « affaires extérieures » :

— C'est exactement comme leurs Nations unies et leur Conseil de Sécurité... Avant que tout le monde se mette d'accord pour agir, y aura plus un avion en l'air...

— Ou seulement ceux de la puissance responsable de ces petites plaisanteries...

— Ah, vous croyez que...

— D'où voulez-vous qu'elles viennent, ces soucoupes ?

— Mais en admettant... où passent ces avions et ces satellites qui disparaissent sans laisser de traces ?

— Les satellites, encore, ils peuvent échapper à l'attraction terrestre, mais les avions...

C'était parti pour les forts en thème et je me désintéressai de leurs élucubrations. Sans être spécialiste des questions spatiales, je sais reconnaître les sottises quand je les entends. Et là, j'aurais parié n'importe quoi qu'elles allaient fuser par douzaines...

J'aurais gagné !

A la fin du repas, l'Arsène se planta, hilare, au milieu de la salle du restaurant pendant que je réglais une note d'ailleurs très raisonnable.

— Le connard de cantonnier feignant comme une loche vous salue bien bas, messieurs...

Avec une révérence de grand style :

— ... Et vous informe qu'il vous emmerde !

Puis il sortit, très digne, et je le rejoignis à l'extérieur. Deux ou trois convives avaient fait mine de se lever, mais fait mine, seulement. L'Arsène avait la réputation d'être fort comme un Turc...

On fit, ensemble, quelques courses en ville avant de reprendre, vers cinq heures, le chemin de La Robine. L'Arsène m'accueillit chez lui où l'on but, tranquillement, une chopine de sa piquette personnelle. Même à l'altitude de la Jouvenette, c'est-à-dire à plus de mille mètres, on trouve encore de la vigne. Le rosé d'Arsène avait un goût curieux, comme de silex surchauffé par le soleil, mais pas désagréable, loin de là. Surtout frais sorti de la cave.

De fil en aiguille, je lui racontai tout, même ce que j'avais caché aux gendarmes. Il fut très sensible, de nouveau, à la preuve de confiance. Voulut écouter, une fois de plus, l'enregistrement de la panique des moutons. Hocha la tête au moment de la quinte du vieux Givaudan et médita le problème en sortant du long tiroir à pain planté au bout de sa vieille table de ferme la grosse miche rustique et la saucisse sèche.

— Faut quand même pas trop rigoler avec ces trucs-là, Georges... A Paris ou aux Nations unies, ils raisonnent comme ils veulent ou plutôt comme ils peuvent... mais nous, dans les dernières campagnes reculées, on *sait !* On n'a pas encore oublié ce que savaient les vieux de chez nous, avant que

les villages se dépeuplent... Qu'il y a plus de choses, au monde, que n'en voit le regard...

Il parlait grave et lent, tout en sortant une autre bouteille.

— C'est bien le vieux Givaudan, là, dans ta bobine ! Il avait causé d'une bête qui aurait effrayé ses moutons, et les moutons sont pas des bêtes si faciles à effrayer... Les loirs, les blaireaux, les hérissons, les renards, même le sanglier occasionnel, ils connaissent ! Qu'est-ce qui aurait pu effrayer des moutons au point de leur faire faire ce qu'ils ont fait ?

Je suggérai, jouant l'avocat du diable :

— Des serpents ? Des rapaces nocturnes ?

— Y ne font jamais peur qu'aux gens de la ville ! Pas aux bêtes ni aux gens d'ici ! Non, il a fallu une bête que les moutons ne connaissaient pas. Et tu l'as vue, toi, la bête. Et d'après tes copains, c'est elle qui les aurait flanqués dans la robine...

Il se mit à couper le pain et la saucisse en grosses tranches généreuses. Substantielles.

— Tout y est, pas vrai ? Comme dans l'histoire que racontait le vieux Givaudan... Et le vieux Givaudan est là, dans ta bobine... C'est lui qui veut plus personne là-haut, Georges. Et qui met en garde... A ta place, je laisserais tomber tout de suite...

Comme ce premier soir, en bas, où Lionel m'avait parlé des lueurs mystérieuses et de la panique des moutons, j'avais de sacrées couleuvres autour de la moelle épinière, mais assez de

piquette dans l'estomac pour riposter gaillardement :

— Tu te fous de ma gueule ? Après tout le boulot que j'ai fait dans cette baraque ?

— Bien ce que je pensais... Alors, j'aimerais que tu fasses deux choses...

Il alla cueillir un des deux fusils de chasse accrochés à la grosse poutre horizontale du manteau de sa cheminée.

— Que tu prennes ça, d'abord... C'est pas un modèle récent, mais je les ai toujours bien entretenus, tous les deux... Celui-là te laissera pas en rade.

Il posa le fusil sur la table et quitta la pièce. Revint quelques instants plus tard avec une espèce de corniaud grondant, hérissé, dont l'arbre généalogique devait constituer un drôle de casse-tête !

— C'est peut-être pas un berger de race pure, mais c'est un foutu bon gardien... Si ta bête est de chez nous, il l'agrafera pour toi...

— Merci, Arsène, mais...

Je pigeai, avec un certain décalage, que ce « chez nous » n'avait pas voulu dire « de par ici, du village » et protestai à retardement :

— Inutile de mêler le diable à tout ça, vieux frère ! Sûr, il y a des trucs qui se passent là-haut, mais le diable n'y est certainement pour rien !

Il se signa lentement. Sérieusement. Comme il faisait toujours les choses, y compris son boulot, n'en déplaise aux mauvaises langues. Déclara :

— Tout dépend de ce que t'appelles le diable,

Georges ! Le diable de la ville et le diable de la campagne, ça fait deux !

Puis, après un nouveau silence :

— Mais c'est bien que t'y croives pas trop ! C'est très bien...

J'avais failli lui répondre qu'il n'y avait pas seulement un diable de la ville et un diable de la campagne, mais que chacun avait son propre diable. Trimbalait en soi sa propre conception du diable. Même s'il lui donnait, souvent, un autre nom.

Je ravalai ma conclusion et tendis la main pour caresser l'affreux corniaud qui se déroba en grondant et montrant les crocs, comme s'il le pensait vraiment, puis refit le premier pas et se mit à me lécher les phalanges, d'une langue qui me sembla particulièrement râpeuse...

CHAPITRE V

— J'ai bien l'impression qu'il ne se passera rien, cette nuit...

Non, je ne gâtouillais pas au point de parler tout seul ni même à Doubly, le corniaud lové à mes pieds. Finalement, lorsque j'avais ramené l'Arsène à Lambert afin qu'il pût y récupérer son Solex et ses outils, dont il aurait besoin le lendemain à la première heure, il avait décidé, spontanément, de regrimper là-haut avec moi et d'y passer la nuit. Un geste que j'appréciais d'autant plus qu'il ne reniait pas, comme moi, Dieu et diable ! Je crois qu'une solide amitié masculine était en bonne voie de s'édifier entre moi et ce personnage pittoresque unanimement vilipendé dans le secteur. J'aurais voulu les y voir, tous ces fiers-à-bras, entretenir la route de La Robine ! Rien qu'avec une pelle, une pioche et beaucoup d'huile de coude...

Nous avions ramassé tout ce qui traînait sur le terre-plein depuis près de vingt-quatre heures. Après avoir expulsé des tapis de sol et de tout le

matériel des myriades de bêtes ailées, zélées, pattues, velues, chitineuses, grouillantes... Sauterelles, araignées, mouches, guêpes, hannetons et autres coléoptères agglomérés sur les reliefs du banquet interrompu... pourchassés, eux-mêmes, par les petits lézards gris ou bruns et les gros « lamberts »... Je me souvenais tout spécialement d'une large tranche de pain beurré, abandonnée sur place et convertie en toast au caviar par quelques centaines de fourmis... Même la nature n'avait pas l'air de vouloir des hommes, dans ce coin sauvage, et reprenait ses droits sitôt qu'il avait le dos tourné !

Arsène dit enfin :

— Voire...

Et je m'entendis lui demander sérieusement :

— Tu sens quelque chose ?

Pas au sens de sentir avec son nez, car le chien, et même un peu Arsène, étaient riches en odeurs *sui generis* ; mais au sens de ressentir, de pressentir, de « sentir approcher »... comme un orage. L'Arsène reprit au bout d'un bon moment :

— Non, je sens rien venir... Je pensais à ce que je t'ai dit, au sujet des moutons et des bêtes qu'ils connaissent... et qu'avaient pas pu les effrayer...

— Et tu as changé d'avis ?

— Ben... pas exactement... mais y a une chose qui a pu se produire... c'est que des brebis... et peut-être bien le bélier lui-même... aient été victimes des « ogresses »...

— Kekcékça ?

— Des grosses mouches... Des espèces de taons...

Opportunément, rejaillit un vieux souvenir de latin. Un mot que quelqu'un m'avait fait décliner, à l'époque : *œstrus*, en français « œstre » ... taon. Je notai dans un coin de ma mémoire d'élucider si « ogresses » était un lapsus personnel de l'Arsène ou si c'était comme ça qu'on les appelait, dans le pays. Pour la raison qu'il m'exposait à présent, de la même voix paisible :

— Elles pondent leurs œufs dans les moindres plaies ou dans les naseaux des chevaux... des moutons... Les larves se développent sous la peau ou sur les muqueuses et bouffent les pauvres bêtes vivantes ! L'aurait même suffi que le bélier aye des vers d'ogresses dans les naseaux... Lui furieux, tout le troupeau aurait suivi...

Je lui rappelai :

— Ça pourrait expliquer la panique... mais pas sa répétition sonore, quoique invisible... après des années !

Il fit claquer ses doigts.

— Merde, c'est vrai !

Et je le consolai :

— Un bon point pour toi, quand même ! Tu crois à des trucs... mais ça ne t'empêche pas de chercher des explications logiques.

Il renifla bruyamment, dans l'obscurité que nous nous étions imposée, depuis le début de la nuit.

— T'es bien un homme de la ville, toi ! Tu trouves ça *logique*, qu'y aye des saloperies de

mouches pour torturer les pauvres bêtes sur pied ! Moi, je dis que ces saletés-là, c'est bien une invention du diable !

Et moi, j'admirai avec quelle maestria il venait de le « récupérer », son diable ! De l'intégrer *logiquement* dans le cycle naturel. Où finit le naturel ? Où commence le surnaturel ? Va savoir...

Un vrombissement sonore alerta Doubly, mais il retomba aussitôt dans sa léthargie vigilante. Ce n'était qu'un des lucanes du nid juché sur une poutre intérieure de la Jouvenette... un de ces monstres dont les formidables mandibules dentées forment, surtout chez le mâle, une pince gigantesque, presque aussi longue que le corps de l'insecte. J'imaginai, brièvement, un vol de lucanes grossi, sur un écran, jusqu'à la taille d'animaux de cauchemar ou de science-fiction, sans terme de comparaison, sans système de référence disponible... Une telle vision paraîtrait-elle « naturelle » ? Pourtant, ces bêtes extraordinaires existaient. Vivaient sur notre planète...

Immergé dans mes rêveries, j'avais dû somnoler un brin. Je m'avisai, en retombant sur terre, qu'il y avait quelque chose de changé, qu'il se passait quelque chose d'insolite, dans notre environnement immédiat.

Le chien, Doubly... Doublé de volume tant son poil habituellement hérissé l'était encore davantage. Il n'aboyait pas, ne gémissait pas, mais tremblait si fort que ses contours en semblaient *brouillés*... ou bien n'était-ce qu'un effet d'opti-

que ? Et la malheureuse bête puait deux fois plus qu'avant, et paraissait vouloir s'en excuser en levant vers moi ses bons gros yeux tristes...

J'avais lu, quelque part, que la peur avait son odeur propre. Ce chien mourait de peur et sa peur dégageait une odeur insoutenable, une odeur *sale,* fruit de quelque transformation chimique, au niveau des sécrétions naturelles, qui devait être, effectivement, l'odeur de l'épouvante...

D'instinct, j'avais relevé les yeux dans la direction de la fenêtre. Mais il n'y avait rien, derrière les carreaux, entre les carreaux et les carrés de la grille. Le mouvement que je fis pour quitter ma chaise réveilla l'Arsène qui avait également sombré, de son côté.

— 'C' qu'y s' passe ?

Je ripostai, avec une pointe de vacherie :

— Regarde le clebs et sens-le ! Il crève de trouille, ton gardien intrépide !

J'empoignai le fusil posé sur la table et marchai jusqu'à la fenêtre, plus ou moins prêt à rejeter en bloc l'attitude absurde de ce sale corniaud et à rire de mes propres phantasmes.

Ce que je découvris, sur le terre-plein, ne justifiait pas, à première vue, la frayeur de Doubly. Rien de plus qu'un homme, une silhouette humaine qui s'approchait de la maison en traînant la jambe et trébuchant à chaque pas comme un promeneur égaré, harassé par une trop longue marche.

Puis je perçus la présence d'Arsène, à mon côté. Sentis, malgré moi, se hérisser les poils de mes

membres et les petits cheveux de ma nuque en l'entendant chuchoter, d'une voix méconnaissable :

— C'est lui !

— Qui ça, lui ?

J'avais déjà compris, mais je tentais, en posant la question, d'exorciser le réel, d'écarter le phantasme.

— Le vieux Givaudan. C'est lui, Georges !

— Mais tu ne peux pas voir son visage !

— Pas besoin ! C'est bien lui ! C'est sa démarche ! Sa patte gauche brisée et ressoudée de traviole ! C'est lui, je te dis...

Je respirai profondément, puis ouvris la fenêtre, d'un seul coup, glissai le double canon du fusil de chasse à travers un des carrés tandis que le chien se réfugiait, en couinant, sous la grande armoire, et que l'Arsène se rejetait en arrière.

— Qui va là ? Qui êtes-vous ?

Pour toute réponse, nous parvinrent la toux caractéristique, le raclement de gorge dont Arsène m'avait fait remarquer la présence, dans l'enregistrement réalisé la veille. Il haleta, derrière moi :

— C'est lui, Georges ! Tu entends bien que c'est lui !

Dehors, la silhouette approchait toujours, de sa dégaine bancale, inexorable. Je criai, de nouveau :

— Qui êtes-vous ? Répondez ou je tire !

La main d'Arsène agrippa mon épaule, m'arrachant brutalement à mon poste de guet.

— Tu vas pas tirer sur un mort !

Je hurlai, à mi-chemin entre la révolte et l'épouvante :

— Je tirerais pas sur un *vivant !* Mais un mort... qu'est-ce qu'il risque ?

Je crois que j'y avais mis une certaine ironie, mais je n'étais pas très sûr, non, pas sûr du tout de faire encore de l'humour !

Quand je ralliai la fenêtre, d'ailleurs, il était trop tard. La silhouette avait disparu de mon champ de tir. Elle était, à présent, trop proche de la porte. Même en pointant le fusil à l'oblique, entre deux barreaux verticaux, je ne pouvais plus l'atteindre. En fait, je ne la voyais plus...

Et l'instant d'après, la porte se mit à vibrer sous des coups violents. Réguliers. Pas le genre toc-toc-toc discret d'un visiteur de hasard, d'un visiteur nocturne, mais le martèlement péremptoire d'un homme qui était chez lui, qui avait été chez lui, dans cette maison, et qui entendait bien y rentrer !

Je gagnai la porte, en trois bonds. Répétai futilement :

— Qui est là ? Parlez, nom de Dieu !

Comme si, en feignant d'ignorer la réponse, en niant la réalité de l'événement, j'avais une dernière chance de l'empêcher d'arriver, de le chasser loin de la Jouvenette.

Le martèlement continuait, sur le même rythme puissant, monotone. Je trouvai le commutateur, à tâtons, donnai de la lumière. Mais qu'y avait-il à voir, en dehors de ce battant que les coups assenés semblaient animer d'une vie pro-

pre, hallucinante ? Mes yeux ne marchaient pas aux rayons X !

J'appelai :

— Arsène !

Dans un souffle. Et le regardai s'amener comme s'il marchait sur des œufs. Après avoir refermé la fenêtre ! Tandis que l'autre corniaud à quatre pattes vagissait comme un chiot, sous son armoire.

— Je vais me planter juste ici, le fusil braqué, et tu vas ouvrir la porte, d'un seul coup...

Il recula, secouant désespérément la tête. Je tentai de me remémorer dans quel vieux film en noir et blanc un moutard répétait sans cesse : « Si j'aurais su, j'aurais pas venu... » Je n'y parvins pas, mais je revoyais le môme. Il avait, quand il le disait, l'expression exacte que ce grand costaud d'Arsène se payait en ce moment...

Je proposai :

— Tu préfères manier le fusil ? D'accord ! A condition que tu t'engages à ne pas me flinguer par erreur !

Même jeu. En repoussant l'arme tendue. J'insistai, galvanisé par le spectacle de sa trouille :

— Si c'était un fantôme garanti bon teint, il n'aurait pas besoin qu'on lui ouvre la porte, hé, patate ! Il aurait déjà passé au travers !

L'argument parut le frapper. Il fit signe qu'il allait ouvrir la porte. Après tout, il pourrait se planquer derrière le bon gros battant de chêne pendant que je ferais face...

Il leva la main jusqu'au verrou. Une fois, deux

fois, il faillit le toucher, mais à chacune de ses tentatives, une nouvelle secousse ébranlait la porte et sa main repartait en arrière comme si la simple *proximité* du verrou lui avait brûlé le bout des doigts... Il m'implora du regard, par-dessus son épaule, mais d'un tressaut impérieux de mes canons jumelés, je le renvoyai au charbon, dare-dare... Enfin, il trouva la force d'empoigner le gros bouton molleté qui se laissa, docilement, tourner deux fois vers la gauche. Sans un bruit perceptible. Je l'avais personnellement installé et huilé...

Un nouveau regard de l'Arsène vérifia que j'étais toujours là, solide au poste avec la force de frappe en batterie. Alors, ses gros doigts s'abattirent, lourdement, sur la poignée de la porte. A l'instant précis où retentissait, dans le silence de la maison, un coup plus violent que les autres ou qui parut tel car il se *confondit,* bizarrement, avec l'ouverture du battant de chêne, l'esquive haletante de l'Arsène qui se retrouva, dans la seconde, plaqué entre mur et porte comme un vulgaire paquet de frusques pendues à une patère... Jamais je n'aurais cru qu'un pareil gaillard pût s'aplatir à ce point-là !

In extremis, je retins mon index, mon majeur crispés sur la double détente.

Il n'y avait rien, absolument rien dans le rectangle ouvert sur la nuit.

Je me ruai comme un dingue, cramponné à cette arme qui me donnait tous les courages.

Mais en dépit de ce dernier coup porté au

moment exact où la porte s'ouvrait, il n'y avait rien en vue, ni à droite ni à gauche. Pourtant, personne n'avait eu le temps de contourner la maison, ni par la droite, ni par la gauche... personne n'avait pu disparaître ainsi, en moins de deux à trois secondes, et sans susciter le moindre bruit d'avalanche dans la pierraille environnante. Personne *d'humain !*

Une petite chose noire au vol erratique me frôla de si près que je bondis en arrière et télescopai, dans mon recul, le gars Arsène. Mais ce n'était qu'une des pipistrelles qui logeaient actuellement dans les écuries effondrées, là-bas derrière... ces fameuses *dépendances* dont parlait la pancarte !

Pour quelque raison connue de lui seul, Doubly jaillit hors de la maison, cavalant comme un fou vers l'amorce de la descente. Arsène le rappela, mais en vain. Le brave corniaud en avait sa claque, de la Jouvenette et de ses mystères...

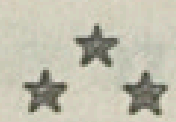
C'est alors que les cailloux commencèrent à nous tomber dessus. Des petits cailloux, plus petits que cette première nuit. Impossible de voir qui les lançait et d'où ils partaient. On eût dit qu'ils pleuvaient, d'eux-mêmes, chassés par le « marin »... et brusquement, l'Arsène fit comme son cabot : il prit ses jambes à son cou et disparut, au-delà du terre-plein, sur le chemin de Lambert. Je n'essayai même pas de le rappeler. Je savais que ce serait inutile. Pas plus que le chien, il ne reviendrait en arrière. Pas cette nuit...

Chose étrange, je *m'attardai* sous l'averse de gravillons. Le côté dérisoire du phénomène, après

les affres que nous venions de traverser ? J'éprouvais surtout, paradoxale, une curieuse impression de *sécurité !* La sensation irraisonnée, déraisonnable, que ce *poltergeist*, cet « esprit frappeur », ne me voulait pas de mal ou ne m'en voulait plus. Pas vraiment. Sinon, pourquoi cette grêle de *petits* cailloux... alors qu'il m'avait blessé, le premier soir, en lançant des pierres beaucoup plus grosses ?

Finalement, la pluie de gravillons cessa. Je restai là encore un instant, debout dans le trapèze lumineux issu de ma porte ouverte, la tête pleine du concert nocturne de la nature. Je savais, intuitivement, que plus rien n'arriverait cette nuit.

Je savais aussi, lorsque je rentrai me coucher, que je dormirais comme une souche. Et je dormis, effectivement, jusqu'à une heure avancée de la matinée. Il y avait longtemps, en fait, que je n'avais aussi bien dormi !



Sans le téléphone, je dormirais peut-être encore... Je me levai en râlant, pour aller décrocher le sacré bidule, et c'était la gendarmerie. Alertée par ce con d'Arsène ! Que se passait-il, sur ma hauteur ? Des choses pas catholiques ? Pourquoi ne pas les avoir appelés, déjà ? Les histoires de spectres et de *poltergeists* et de « maisons hantées », ils avaient l'habitude. Et la gendarmerie abordait toujours ces affaires sans idées pré-

conçues, avec toute l'objectivité désirable. Si j'avais besoin d'aide...

Je remerciai avec autant de courtoisie que ça m'était proposé. Confessai que l'Arsène et moi-même avions dû trop forcer sur la piquette locale... Le chef me rappela que j'étais parfaitement libre, si ça me chantait, de me payer la cirrhose du siècle, mais que je devais éviter, à tout prix, d'y travailler au volant de ma 2 CV ! Elle résisterait beaucoup moins, à une éventuelle collection de tonneaux, que la Mercedes de Lombard...

Je saisis la balle au rebond :

— Tiens, à propos, chef, comment va tout notre petit monde ?

— Aussi bien que possible. Ils sortiront tous bientôt. Une belle brochette de bras en gouttière, de béquilles et plâtres de marche, voyez le genre ?

— Très bien, chef !

— Alors, pensez-y... ainsi qu'à votre permis de conduire qui risque toujours de valser si...

— Entendu, chef. Merci encore...

— De rien. Et n'oubliez pas que si vous avez besoin d'aide...

Je raccrochai en souriant. C'était sympa ! Et cette offre d'assistance, et cette mise en garde bon enfant, mais tout de même empreinte de fermeté. La main de fer dans le gant de velours... Je sortis sur le seuil de la Jouvenette et, par association d'idées, suivis, du regard, ma ligne téléphonique jusqu'à ses deux poteaux et puis accrochée, en trois-quatre endroits, directement à de gros chê-

nes avant de retrouver, plus bas, d'autres poteaux qui l'acheminaient jusqu'à la route. Absolument pas réglementaire... mais nous étions déjà dans le Midi !

Le jour, une fois de plus, s'annonçait splendide. Un pic épeiche fêtait ça en tambourinant avec enthousiasme, de son bec pointu, sur un des poteaux de l'EDF qui m'amenaient lumière et « force ». Je n'avais pas encore l'eau courante et ne l'aurais peut-être jamais. Malgré ça, je n'étais pas isolé du reste des hommes. C'est peut-être ce qui me rendait aussi brave, face aux énigmes de la Jouvenette ? Ou bien était-ce de l'inconscience pure et simple ?

Je jetai au pic un sonore « Ha-ha-ha-ha-ha ! Ha-ha-ha-ha ! » ascendant et descendant, sur quatre notes, style Woody Woodpecker, mais ça n'eut pas l'air de l'impressionner. Il n'avait peut-être jamais vu, à la télévision, les dessins animés dans lesquels sévissait son glorieux congénère ?

Je m'étirai, content de vivre. Un jaseur boréal y allait de ses sempiternels « Toutoutout ! Toutoutout ! » Rarement plus de trois « Tout ! » d'une seule haleine, mais capable de les faire durer pendant des heures. Si ça n'avait pas été aussi régulier, j'aurais cru qu'il essayait de me transmettre un message. En morse ! Toute la vallée du Galabre était un lieu de passage pour des oiseaux innombrables, attirés — ça, ce n'était pas une énigme — par l'abondance des insectes de toutes races. J'avais appris, depuis mon emménagement, à reconnaître les merles, les fauvettes, les mésan-

ges charbonnières et les mésanges bleues, les pipits, les verdiers, les quelques grives sédentaires... et soudain, tout cet autre petit monde qui mêlait, en l'air, ses arabesques, se dispersa. Gagna les abris ! Une grande ombre venait d'apparaître au-dessus du Geruen, Jurion dans la langue du coin, une montagne en forme de falaise typique de la région : un versant à pic, l'autre en pente douce...

Un des aigles royaux dont le couple hantait le voisinage tendait comme un fil sa trajectoire rectiligne entre le sommet du Geruen et quelque pâture repérée, à quatre-cinq cents mètres de la maison. Il disparut à ma vue, derrière un bouquet d'alisiers. Reparut presque aussitôt, ramant de ses ailes majestueuses dans la chaleur du matin. Il avait, effectivement, capturé quelque chose et l'enlevait puissamment, à destination de son aire haut perchée. C'était un spectacle assez rare pour que je le contemple, fasciné.

D'autant plus que s'y ajoutait, aujourd'hui, un facteur d'intérêt inhabituel.

Ce que l'aigle doré emportait dans ses serres n'était ni un agneau nouveau-né, ni un chien, ni un lièvre, ni quoi que ce soit d'aussi aisément identifiable.

Ça pendait mollement et se distendait et se déformait un peu trop en tous sens pour ne pas être la créature extensible et malléable qui, par deux fois, avait troublé mes nuits !

CHAPITRE VI

J'en restai un long moment sans réaction. Pour une raison ou pour une autre, j'avais imaginé « la bestiole » comme une entité protéiforme à peu près invulnérable. La voir pendre ainsi, bêtement accrochée aux griffes de l'aigle royal, me semblait impossible et quasi monstrueux ! Contre nature ! C'est dire si ma conception de la nature avait évolué depuis quelque temps. D'une façon ou d'une autre, cet être invraisemblable était désormais intégré à ma vision du monde et je trouvais anormal, presque choquant qu'il fût actuellement dans cette position absurde. Ça ne collait pas. Ce n'était pas dans l'ordre...

« Fais quelque chose ! Fais quelque chose ! »

C'était comme une voix dans ma tête. Une impulsion qui ne s'exprimait peut-être pas en mots, mais qui me commandait d'agir, avec une puissance irrésistible...

Je rejaillis de la maison sans avoir eu vraiment conscience d'y être rentré. J'avais au poing le fusil d'Arsène et visais, déjà, le grand rapace que sa

trajectoire amenait directement vers moi, à vingt ou trente mètres d'altitude, tout alourdi qu'il était par sa charge. Bien que détestant la chasse, j'ai pas mal pratiqué le tir à la cible. J'allais presser la détente quand je me souvins que ce fusil ne tirait pas des balles, mais des cartouches dotées d'un certain pouvoir dispersant. J'écartai donc un peu plus ma mire de l'aile que j'ajustais. Je ne voulais que blesser légèrement l'oiseau. Lui arracher quelques rémiges. Dieu merci, son envergure était suffisante, et son vol assez lent, pour me permettre de réaliser cette performance sans risquer de toucher « la bestiole »...

Ils étaient parfaitement à la verticale, au-dessus de moi, quand je lâchai ma cartouche. L'arme parfaitement verticale, elle aussi, la tête renversée en arrière. « Le coup du roi », dans le jargon des chasseurs. A la dernière fraction de seconde, j'avais rectifié mon angle d'une fraction de millimètre supplémentaire. Je ne voulais vraiment pas abîmer ce superbe animal devenu tellement rare dans nos contrées.

Trois ou quatre plumes, pas davantage, trois de ses longues pennes sustentatrices volèrent du bout de son aile. Mais ce fut suffisant pour que l'aigle royal, déjà conscient, peut-être, d'avoir voulu enlever plus qu'il ne serait capable de transporter jusqu'à son aire, lâchât l'étrange créature. Et naturellement, à partir de là, je me désintéressai du rapace qui poursuivait sa route et ne regardai plus que « la bestiole » occupée à regagner la terre... J'étais fasciné. Plus encore par la transfor-

mation de la créature que par le brassage puissant, grandiose, impérial, des ailes gigantesques de l'aigle doré...

Il y avait de quoi !

Instantanément, le corps ductile, malléable de la « bestiole » s'était déployé en nappe, composant une sorte de cerf-volant d'épaisseur réduite qui planait sur les courants, à la manière, un peu, d'une « aile delta », voguait au gré des caprices d'un mistral fantasque, sujet à des sautes d'humeur fréquentes et passagères.

Décrivant, au-dessus de moi, une boucle ultime, infiniment harmonieuse, elle s'engouffra dans la maison, par la porte ouverte. Ressortit par la même voie pour venir se poser à mes pieds, dans la pierraille. Une vague déferlante me submergea, l'espace d'un instant, une fantastique onde émotionnelle qui était de la gratitude. De la reconnaissance à l'état pur. Concentré. Tandis qu'en se rapprochant du sol et reprenant contact avec la terre, l'objet volant devenait, redevenait boule hérissée d'antennes et d'appendices... Si vite que je n'avais pas *vu* s'opérer la métamorphose !

Un de ces appendices, d'une teinte intermédiaire entre le vert et le marron, s'étira, s'allongea dans ma direction comme pour me toucher et ce fut plus fort que moi, je bondis en arrière, braquant simultanément d'un geste instinctif, irréfléchi, le fusil dont je venais de me servir pour *sauver* la « bestiole ». Je ne ressentais pas d'horreur. Pas vraiment. Plutôt une sensation d'étran-

geté, il faudrait forger un mot... « d'autritude » ou plus élégamment, plus étymologiquement, « d'altérité » totale.

Plus qu'étrange, plus qu'étrangère, cette créature était *autre !*

Foncièrement, absolument *autre !*

Rien, chez elle, ne recoupait rien de familier. Rien de connu. Je savais qu'elle avait des yeux, enfin... des organes évoquant nos yeux, capables d'émettre une lumière violente, mais où étaient-ils ? A quoi correspondaient ces espèces d'antennes et de pseudopodes ?

Qui présentement se rétractaient ! Disparaissaient dans la « boule », comme aspirés de l'intérieur, à une vitesse stupéfiante...

Puis elle subit une sorte d'implosion silencieuse qui réduisit encore son volume et... démarra, soudain. Fila vers les arbres les plus proches et disparut au-delà, en un temps très court. Laissant subsister en moi, derrière elle, une sensation de détresse, de déception presque palpable...

Je m'aperçus, avec une mesure de retard, que j'avais épaulé le fusil, et le reposai sur sa crosse, d'un geste sec. Agacé, troublé par ce réflexe imbécile et tellement humain qui consiste à tirer d'abord sur tout ce qui bouge et que nous ne sommes pas équipés pour comprendre ! Tout ce qui est autre. Voire simplement différent. Un réflexe tellement commun, entre les hommes. Qui donne, à la sortie, cette abomination dont l'humanité crèvera : le racisme. La peur de l'autre.

L'intolérance. Le refus *viscéral* du droit à la différence...

Alors, pensez... face à ce machin incompréhensible... Autre à la puissance X ! Irréductible aux réalités humaines. Indescriptible en mots humains, sinon par le truchement de vagues analogies encore affaiblies par ces mots qui sont le critère, le symbole même de l'incompréhension, de l'incertitude : une sorte de... avec des espèces de... Avait-il *roulé,* quand il était parti, ainsi que le suggérait sa forme sphérique ? Ou bien s'était-il déplacé, à ras du sol, par quelque moyen de propulsion non moins incompréhensible que tout le reste de ses « actes » ? Même ça, je n'aurais su le dire...

J'allai faire ma toilette au puits et réintégrai la maison avec un grand vide au creux de l'estomac. Non seulement parce que je n'avais pas encore déjeuné, mais parce que j'avais, après coup, la conviction que je venais de rater mon « examen de passage », de laisser échapper ma chance d'établir un contact avec...

Avec quoi, au juste ? Je n'avais pas plus d'idée de ce qu'il ou de ce qu'elle pouvait être, ma « bestiole », que je n'étais capable de me remémorer sa couleur exacte ou la contexture de sa peau... disons de son « enveloppe ». Je l'avais eue là, devant moi, tout près de moi, visiblement... disons apparemment disposée à l'établir, ce contact, et tout ce que j'avais su faire, ç'avait été ce saut ridicule, en braquant mon arme ! J'avais bonne

mine et j'avais beau jeu de le regretter, maintenant…

Surtout lorsque j'évoquais cette vague de détresse et de déception qui m'avait balayé, au moment de son départ. Aussi tangible, aussi puissante que cette première vague de gratitude… Un étrange désespoir me tordait les tripes à la pensée que j'avais peut-être irrémédiablement, définitivement loupé le coche et que je n'aurais sans doute jamais plus l'occasion de le reprendre en marche.

Que je ne reverrais sans doute jamais plus, d'aussi près, ma « bestiole »…



Le chef Mauconduit — de la brigade de Digne — me tomba dessus, avec un de ses gendarmes, au début de l'après-midi. J'étais en train de mitrailler à tout va sur ma vieille bécane : un boulot de rewriting, assez empoisonnant mais très bien payé, que j'avais négligé depuis quelques jours… et que j'abandonnai sans vergogne, heureux du prétexte !

— Salut, messieurs ! Qué bon vent ?

Ils portèrent machinalement trois doigts au képi. Un peu essoufflés de la grimpette. Et le chef opina en me tendant la main :

— Oui, ça devrait souffler, cette nuit !

Je rigolai en offrant mes poignets :

— Pas pour me dire ça que vous êtes venus, tous les deux ? Annoncez la couleur et finissons-

en ! Qu'est-ce qu'on me reproche ? Allez-y. Sortez le mandat ! Je m'engage à ne pas résister...

Le gendarme avait le sourire et son chef quelque peine à garder le sérieux compatible avec ses fonctions. J'ajoutai :

— Quoique si vous étiez venus avec l'intention de me coffrer, je doute que vous soyez assez faux jetons pour m'avoir serré la paluche !

Mauconduit haussa les épaules, comme pour minimiser ce qu'il allait dire :

— Un berger de Tanaron vous aurait vu, de la pointe d'Aiguille, tirer sur un aigle.

— Et je l'ai descendu ? L'aigle, pas le berger ?

— Vous l'auriez manqué ! Et la bête aurait alors lâché quelque chose, probablement un oiseau... C'est un délit de tirer sur un aigle royal, dans la mesure où ce grand rapace fait partie des espèces protégées !

Je ricanai :

— Comme si les parents et amis des habitants du coin se privaient pour canarder petit et gros, à poil ou à plumes, protégé ou pas !

— Vous admettez donc que vous avez...

— Cessez de parler comme un flic, chef, et rentrons plutôt boire un verre...

On s'installa dans la salle commune où je confessai mon crime. Précisant que je n'avais pas « manqué » l'oiseau : on a son petit orgueil ! Que j'avais tiré volontairement à côté, juste pour le secouer un brin et lui faire lâcher sa proie... au prix modique de trois-quatre bouts de plumes.

— Et c'était quoi... sa proie ?

Je remplis les verres... mais c'était à moi que je voulais redonner une contenance ! Avec mes clowneries et ma fierté de tireur, je m'étais fait piéger comme un bleu ! Pas maladroit, le chef, dans son style... J'essayai de prendre la tangente :

— C'est important ?

— Je pense que vous n'auriez pas risqué de blesser sérieusement un oiseau protégé, parmi les plus rares, s'il s'était agi simplement d'un blaireau ou d'un marcassin ou même d'un animal domestique... Ils doivent manger aussi, ces oiseaux, telle est la loi de la nature et d'ailleurs, votre intervention eût été inutile puisque la proie serait revenue s'écraser au sol !

— Je croyais que votre berger avait parlé d'un autre oiseau ?

— Et un drôle d'oiseau ! Comme il n'en avait jamais vu ! Qui volait sans battre des ailes... en supposant qu'il ait eu des ailes !

Dangereux, ces maudits bergers ! Tellement accoutumés à observer leur environnement qu'au moindre truc insolite... Comme je ne disais rien, le chef ajouta, d'un ton amical :

— Vous aussi, mon cher Georges, vous êtes un drôle d'oiseau ! Ce qu'on appelle un « marginal », et fort sympathique, mais un peu enclin, me semble-t-il, à faire de menues cachotteries... ce qui est parfaitement votre droit tant qu'elles ne risquent pas de mettre en danger vos concitoyens ! Vous savez ce que je pensais de la raison invoquée par Lombard pour expliquer son accident, cette... chose qui se serait abattue sur son pare-brise...

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

C'était moins une question qu'une affirmation. Il n'attendit pas ma réponse, du reste, pour préciser :

— La description faite par le berger de cette... proie arrachée aux serres de l'aigle royal m'a rappelé curieusement... pour ne pas dire furieusement... les élucubrations supposées éthyliques de Lombard et de ses copains !

Dites, il ne se servait pas de sa tête que pour poser son képi, le commandant de brigade ! Penché vers moi, le regard intense, il conclut :

— Comme dit par téléphone, nous autres gendarmes avons l'habitude d'être appelés pour opérer toutes sortes de constatations étranges... depuis les *poltergeists* jusqu'aux soucoupes volantes ! J'ignore ce qui se passe ici, mais dans le cas d'un nouvel accident par atterrissage d'une chauve-souris géante ou d'un écureuil volant sur un pare-brise, je crois que je reviendrais vous demander des comptes !

J'étais coincé. Je ne voulais pas, moi non plus, d'un nouvel accident. Qui cette fois, pourrait faire des morts. Et dans lequel, par omission, par abstention de témoignage, ma responsabilité serait directement engagée... Je respirai un bon coup avant de me jeter à l'eau, mais je leur racontai tout, ne gardant pour moi que ces impressions de gratitude et de détresse par trop subjectives. Tous deux m'écoutèrent sans m'interrompre et Mauconduit ne me posa, ensuite, qu'une seule question :

— En somme, vous êtes sûr... parfaitement sûr

que rien de tout cela, aucune de ces manifestations auditives ou visuelles... n'a été le fruit de libations trop abondantes !

— Certain, chef. Et Lombard, Lionel, les filles, sans parler de l'Arsène, peuvent témoigner... ont *déjà* témoigné... chacun de ce qu'il a vu !

— Vous pouvez nous le passer, maintenant, ce fameux enregistrement ?

— Tout de suite...

J'allai chercher le petit magnéto-mange-cassettes et c'est lorsque, en réponse à la pression de mon pouce sur la touche « *Play* », rien ne se produisit, que je me souvins de la brève incursion de la « bestiole » à l'intérieur de la Jouvenette. Je pressai la touche « *Eject* » et sortis la cassette. Elle paraissait intacte. Je la remis dans le bidule, enfonçai la touche « *Recording* » et récitai n'importe quoi, je crois que c'étaient les premiers vers d'une fable de La Fontaine. Quand je revins en arrière et repassai sur « *Play* », j'obtins le même silence que précédemment. La bande n'était pas seulement effacée, mais « démagnétisée ». Plus d'enregistrement... et plus moyen d'enregistrer quoi que ce soit, au moins sur cette bobine ! Celle que je faisais ne devait pas être mal non plus et le chef Mauconduit devina :

— Même topo que pour le film, dans la caméra de Lombard ?

— En quelque sorte, oui.

J'aurais pu, j'aurais dû m'y attendre ? Sans doute... Mais je n'en avais pas moins encaissé le

choc en pleine face ! Elle était efficiente, ma « bestiole », non ? Et n'oubliait pas grand-chose... Un bon point pour le chef de la brigade de Digne : il n'interpréta nullement le coup de la bande muette comme la preuve *a contrario* d'un canular élaboré, mijoté par une brochette de pochards.

— Confiez-moi cette bande, Georges. Je vais la faire examiner par des spécialistes... Mais ma conviction est faite : il se passe chez vous et autour de chez vous des trucs pas ordinaires !

Je profitai que je l'avais sous la main pour lui demander s'il était déjà là quand des gens de la région avaient vu ou cru voir des OVNI, des lueurs mystérieuses au-dessus de la Jouvenette, du temps de l'ancien propriétaire.

— Non, mais mon prédécesseur à Digne avait recueilli diverses dépositions... Nous sommes ici près de la crête d'une colline qui barre la vallée du Galabre et qu'on aperçoit non seulement de Lambert et d'Ainac, mais des hauteurs environnantes... Plusieurs personnes avaient vu ces lueurs... Des personnes qui, jusqu'à preuve du contraire, n'avaient pas eu la possibilité de se concerter, mais dont les témoignages n'en concordaient pas moins, dans l'ensemble... compte tenu de la personnalité et du degré d'instruction, bref, des possibilités d'expression de chacun ! Assez troublant, tout ça, je dois dire...

Le jeune gendarme intervint :

— Surtout avec ce qui se passe en ce moment, un peu partout...

Je clignai des yeux. Surpris et presque choqué par cette évocation soudaine des événements extérieurs. Bien loin, sur ma colline, avec mes préoccupations actuelles, de tout ce qui pouvait se passer dans le reste du monde...

— Oh ? Cet avion escamoté... après je ne sais combien de satellites ?

Mauconduit trancha d'une voix incisive :

— C'est bien ce que je vous reproche, à vous autres marginaux et si fiers de l'être... c'est de vivre tellement *en marge,* quand ça vous chante ! En marge des autres et de l'actualité... Deux autres avions transatlantiques et quatre appareils militaires américains ont disparu de la même façon, depuis le Boeing 747. Avec leurs passagers et leurs équipages. Je me demande...

Il désignait le transistor posé sur la table.

— Je me demande dans quelle mesure un homme de notre époque a le *droit* d'ignorer à ce point ce qui se mijote sur sa planète !

Je ripostai gentiment :

— Ça ne vous arrive jamais, en vacances, de ne pas écouter la radio ni regarder la télé ni ouvrir un journal pendant une semaine ou deux ?

Il se radoucit.

— J'ai bien peur que chez vous, ce mépris des autres ne soit chronique, Georges ! J'ai entendu parler de vos accrochages avec Lombard et Lionel, au sujet de ce club de tir aux pigeons vivants qu'ils veulent substituer à leur club de tir aux pigeons d'argile. Je n'aime pas plus que vous le côté sadique et sanglant de la chose et j'espère

qu'ils n'obtiendront jamais leurs autorisations. Je trouve parfaitement légitime de protéger les animaux et d'ailleurs... nous nous en occupons aussi ! Mais prenez garde que ce souci du « frère inférieur » ne tourne pas, comme chez beaucoup, à l'indifférence envers le semblable...

Dans un grand geste circulaire englobant la Jouvenette et son environnement :

— ... Ainsi que tendrait à le prouver votre goût de la solitude ! Prenez garde que votre souci des animaux ne vous pousse à protéger coûte que coûte cette « bestiole » dont nous ne savons encore ni d'où elle vient, ni ce qu'elle est au juste !

Il se leva et son subordonné l'imita aussitôt. Je bougonnai :

— Tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu, entendu, je vous l'ai dit, chef... quitte à passer pour un peu plus jobastre aux yeux des gens du pays !

— Ce n'est pas de nous qu'ils l'apprendront. Le secret professionnel...

Je haussai les épaules.

— Tout se sait, dans ces petits bleds... Ce que je voulais dire, c'est que nous n'allons tout de même pas rendre la fameuse « bestiole » responsable des rapts d'avions et de satellites ?

Ce n'était qu'une demi-question à laquelle ils s'abstinrent de répondre. Ils portèrent la main au képi et se retirèrent après m'avoir rappelé l'existence du téléphone et renouvelé leurs offres d'assistance à toute heure du jour et de la nuit. Je suivis des yeux leurs silhouettes stéréotypées,

vaguement grotesques en dépit de leur allure athlétique et souple de montagnards. Symboles d'un ordre dans lequel n'entraient, à des échelles différentes, ni ma « bestiole », ni les disparitions d'engins autour de la Terre...

Marginal ou pas, j'avais la plus grande estime pour la façon dont le chef Mauconduit s'efforçait d'effectuer un boulot souvent délicat, mais ces foutus képis raides comme la justice, ça non, je n'arrivais pas à m'y faire ! Quand se déciderait-on à leur fournir des coiffures un peu plus seyantes ? (Encore « fournir » n'était-il pas le mot puisque c'était eux qui devaient les payer, sur leur solde, et cher !) Les Américains, entre autres, avaient pigé, eux, ce que ces trucs rigides pouvaient avoir d'anachronique et de dépassé. Il est vrai qu'à côté de ça, nous avions aussi le modèle *Schupo* allemand ou *guardia civil* espagnol...

A mi-chemin de la route, Mauconduit s'arrêta, se retourna pour m'adresser un dernier signe amical et crier, la main en porte-voix :

— Vous devriez vous trouver une femme ! C'est pas bon pour ce que vous avez, cette solitude absolue !

Je lui rendis son geste du bras et les regardai disparaître, tous les deux, dans la descente. Naturellement, la configuration du terrain étant ce qu'elle était, c'est leurs képis qui disparurent, bons derniers, de mon champ visuel !

Je ne devais oublier aucun détail, si insignifiant fût-il, de cette journée particulière.

Car c'est ce même jour, pas beaucoup plus tard dans l'après-midi, que Monika, en entrant à la Jouvenette, entra également dans ma vie...

DEUXIÈME PARTIE

LA SOUCOUPE

CHAPITRE VII

Un peu fouaillé, sans doute, par les remarques de Mauconduit, j'avais allumé la radio et tentais de m'intéresser aux nouvelles du monde.

Effectivement, il ne tournait pas très rond, le monde !

Aux habituelles catastrophes et menaces de catastrophes d'origine purement terrestre, se superposait cette histoire d'engins qui s'effaçaient du ciel, littéralement, sans laisser de traces et sans que rien ne permît d'anticiper leur escamotage. Le cas du Boeing 747 était resté unique en son genre. Il semblait bien que nous ayons eu affaire, en l'occurrence, à une soucoupe « maladroite »... dont l'expérience avait servi aux autres ! Plus de visions d'O.V.N.I. préludant aux disparitions soudaines. Avions civils ou avions militaires, ils disparaissaient, point final. Et le monde ne pouvait que se perdre en hypothèses sur la signification de ces rapts et l'identité de leurs auteurs. Car la situation créée par ces événements insolites échappait totalement à l'expérience humaine...

Attentats, rapts, sur Terre, on connaissait ! Mais toutes ces méthodes terroristes, appliquées, depuis belle lurette, par les hommes entre eux, avaient habitué ceux-ci aux revendications qui suivaient immanquablement une prise d'otages. Or, on était bel et bien en présence de prises d'otages répétées puisque, dans aucun des cas, il n'y avait eu *destruction* des appareils. Que pouvaient donc signifier ces rapts non revendiqués, non suivis d'exigences plus ou moins démesurées, en contrepartie d'une restitution éventuelle des engins et des hommes ?

Le Conseil de Sécurité de l'O.N.U. avait voté, rédigé, publié sa motion invitant les responsables de ces atrocités, quels qu'ils fussent, à se manifester ouvertement. S'il s'agissait de prises d'otages, qu'ils veuillent bien exprimer clairement ce qu'ils attendaient, en échange. S'il s'agissait de « coups de semonce » préparant un ultimatum, qu'ils se hâtent de délivrer celui-ci afin qu'il pût être étudié, de concert, par toutes les nations du monde. Multiplier les exemples ne servirait qu'à pourrir la situation un peu plus chaque jour et rendre les futures négociations de plus en plus difficiles. Voire impossibles...

Quoique strictement conforme à la logique de la conjoncture et dictée par elle, la partie la plus extraordinaire de cette motion du Conseil de Sécurité de l'O.N.U. était la suivante :

Si, comme *probable,* l'humanité, pour la première fois de son histoire *connue,* se trouvait directement confrontée à quelque civilisation

extra-terrestre, que celle-ci veuille bien considérer comme superflues ces démonstrations de leur supériorité technologique ***apparente.*** Les Terriens ne demandaient pas mieux que d'accueillir fraternellement et pacifiquement toute race étrangère à leur planète, afin de nouer avec elle des relations mutuellement fécondes et profondément enrichissantes pour les deux parties en présence. Ils préféreraient, toutefois, mourir en déployant eux-mêmes toutes les ressources nullement négligeables de leurs propres technologies avancées, plutôt que de céder, sans autre forme de procès, à ces manifestations de force brutale... Et blablabla et blablabla, les pompiers sont passés par là ! Rien de plus ni de moins, en somme, que le mélange habituel de léchouille circonspecte et de menaces à peine voilées qui avait cours entre humains ! L'extraordinaire consistant surtout en cette admission implicite qu'il pouvait peut-être, à l'extrême rigueur, exister dans l'univers une ou plusieurs autres races aussi intelligentes que l'***homo sapiens,*** sinon supérieures...

Naturellement, les grandes puissances cherchaient toujours, en sous-main, à déterminer si les gars d'en face ne pouvaient pas, tout de même, être responsables des événements du jour. Intox et contre-intox fonctionnaient à pleins bras, chacun cherchant à se rassurer en se disant que c'était impensable, que l'autre n'avait pas pu, en si peu de temps et dans le plus grand secret, faire un tel pas de géant vers la domination mondiale !

Et naturellement, on reparlait beaucoup du

« triangle des Bermudes » et des fameuses « zones de stress magnétique ». En fait, on eût vraisemblablement posé, supposé une extension à la Terre entière de ces zones mystérieuses et tant controversées s'il n'y avait pas eu cette vision unique, par l'équipage du Boeing 747, de la seule « soucoupe violente » aperçue depuis le déclenchement de « l'affaire ». A se demander si les occupants de la soucoupe, en se laissant voir, ne l'avaient pas fait exprès !

J'étais en train de *me* le demander, et je n'avais pas résolu le problème quand un bruit, dans la caillasse extérieure, me fit couper l'émission. Je me retournai vers la porte et... oui, c'était bien un pas dans la pierraille du terre-plein. Mauconduit et son camarade avaient-ils oublié de me dire quelque chose ? Mais le pas me semblait nettement plus léger que celui, synchronisé, d'une paire de gendarmes...

Puis elle apparut, s'encadra dans le rectangle de la porte ouverte. Une grande fille blonde, avec sac à dos et tout le bazar. Solides brodequins déformés par des kilomètres et des kilomètres de marche tout terrain. Pantalon de *jean* effrangé, décoloré par des semaines d'intempéries et de lavages et de séchages au soleil plus que par de ridicules immersions volontaires dans l'eau javellisée ! Ceinturon de cuir à mousquetons portant la gourde et la torche électrique et le couteau de camping. Chemisier partiellement déboutonné collant à la poitrine drue et libre agressivement

dardée par la traction des courroies sur les épaules rejetées en arrière... Elle dit :

— Bonn-jou-eur !

Ou quelque chose d'approchant. Avec un accent délicieusement étranger. Suédois ? Danois ? Assorti, dans tous les cas, à son type scandinave. Une fois déjà, depuis que j'occupais la Jouvenette, un campeur s'était égaré jusqu'au sommet de ma colline et je l'avais hébergé, deux-trois jours, avant qu'il ne reprenne la route. Mais là, c'était une fille et danoise ou suédoise ou norvégienne, de surcroît, et les paroles du chef Mauconduit étaient très présentes à mon oreille tandis que je manquais m'étaler, dans ma hâte à me mettre sur pied. En pensant, très fort, à la réputation de liberté sexuelle des Scandinaves...

— Bonjour, mademoiselle !

Je l'aidai à se débarrasser de son sac, respirant son odeur de fille saine et de transpiration propre tandis qu'elle modulait :

— La route, il ne va pas plus ?

— Non, il... enfin, elle s'arrête ici. C'est la crête. Le terminus...

— Et vous vive tout seul dans le... terminus ?

— Oui, euh... c'est chez moi... et si je peux faire quelque chose pour vous...

— M'abriter pour le nuit, peut-être ? Je pas envie refaire tout le route ce soir déjà !

— Mais volontiers... Faites comme chez vous... Il y a tout ce qu'il faut...

Je me sentais con comme un jeune chien, sous ce regard bleu-candide, et presque honteux de

mes pensées lubriques. Mais comme je crois l'avoir déjà signalé, mes contacts féminins avaient été rares, brefs et plutôt décevants, depuis que je vivais, en ermite, à la Jouvenette...

Elle me demanda un grand verre d'eau, puis voulut savoir où elle pouvait laver « le sale de le route ». Je m'emparai d'un seau, avec l'intention d'aller le remplir au puits, et de lui laisser l'usage de la salle commune, mais elle affirma, en éclatant de rire, que le puits « ferait très bien » et je la regardai, par la petite fenêtre latérale, marcher jusque-là, son savon à la main et sa serviette sur le bras, à grandes enjambées d'amazone, et se déshabiller avec un parfait naturel et se savonner, complètement nue, et s'asperger ensuite de cette eau que je savais glacée... Croyez-moi, je serais resté des heures à regarder l'eau cascader tout au long de ce corps au ventre plat, aux cuisses musclées, aux mollets nerveux de globe-trotteuse intrépide, et mes doigts brûlaient de globe-trotter, eux aussi, sur ces seins fermes et pleins solidement accrochés à de larges épaules sculpturales. Je les regardai, fascinés, danser et frémir et montrer le ciel tandis qu'elle lavait et rinçait à grande eau sa chevelure d'or pâle, sur le fond de sa peau bronzée. Naturellement, c'était une blonde authentique...

Quand elle revint, enveloppée dans sa serviette qui la couvrait du sternum au sommet des cuisses, laissant exposées ses longues jambes et ses superbes épaules, j'étais affreusement à l'étroit dans

mon propre *jean* un peu trop ajusté, et sa remarque fut :

— Oh ? Chez nous, garçons et filles savent prendre le sauna ensemble... sans vouloir tout de suite ! Il y a le moment pour chaque chose...

J'adorai le « sans vouloir tout de suite », tellement elliptique quoique tellement expressif ! Je m'obligeai donc à ne plus « vouloir tout de suite » et calmai mon ardeur inopportune en préparant, tranquillement, une petite bouffe d'amoureux. Avant la lettre, bien sûr, mais on a toujours le droit de rêver, non ? Si c'était naturel à cent pour cent, le comportement de Monika — elle s'appelait Monika — c'était fantastique. Et si c'était du grand art, ça l'était encore davantage. D'une manière ou d'une autre, je mangeais déjà dans sa main...

Claquée par les kilomètres de la journée, elle s'endormit en évoquant son pays — qui était bien la Suède, après tout — devant le feu de sarments allumé dans l'âtre. Je l'allongeai confortablement, sur tapis et coussins, dans la zone de chaleur issue de la cheminée. Elle ne portait qu'une vieille chemise d'homme, qui s'était ouverte pendant la manœuvre, et ses seins au repos, dans le rougeoiement des tisons, avaient de quoi décanoniser tous leurs homonymes de Rome et d'ailleurs. Je la couvris d'un grand châle indien, cadeau d'une ancienne copine, et me glissai dans mon sac à viande avec le sentiment très net de ma propre grandeur d'âme. Avoir une créature pareille à portée de la main, complètement enva-

pée, et ne pas abuser de la situation, il fallait le faire, je vous jure...

Pas moyen de trouver le sommeil... Je m'efforçais de ne pas entendre le flux et le reflux de son souffle régulier, mais le souvenir de ce que cette respiration paisible faisait à sa poitrine et de la fuite des ombres vers son ventre et ses cuisses légèrement écartées me rendait aux trois quarts dingue. Pourquoi ne pas la placer, en douceur, devant le fait accompli ? Une fois investie, elle ne crierait pas au viol ! Elle « voudrait tout de suite », elle jugerait que « le moment pour chaque chose » était venu, elle s'accorderait — comme dans un rêve — et plus question de descendre en marche, nous irions ensemble jusqu'au terminus...

Je m'épuisai à lutter contre moi-même et finis par sombrer, vidé de toute résistance nerveuse. Je m'en souviendrais, du débarquement de Monika à la Jouvenette...

Si je n'avais pu m'endormir en comptant des moutons, je me réveillai avec leurs bêlements plein la tête. Ceux-là, je savais d'où ils sortaient. C'étaient de vieilles connaissances...

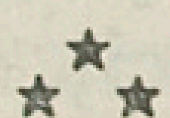
J'achevai de retomber sur terre et bondis hors de mon sac, hors de ma peau, en constatant que Monika n'était plus où elle devrait être : bordée dans le grand châle indien devant les braises agonisantes... Puis je la repérai, dans l'obscurité, dressée tout contre la fenêtre, et la rejoignis en trois embardées chancelantes. Elle tremblait convulsivement. Elle haleta :

— Qu'est-ce que c'est, dis, qu'est-ce que c'est ? J'entends courir dans les cailloux, et je ne vois rien... pas de moutons ! Qu'est-ce que ça veut *dire ?*

Tout ce que je savais encore, à ce stade, c'est qu'elle était dans mes bras, nue contre ma poitrine nue, et que je « voulais tout de suite » et qu'elle ne pouvait l'ignorer, et que nous trébuchions, à tâtons, vers tapis et coussins et châle indien étalés devant l'âtre.

Je jetai sur les braises une brassée de branches sèches, et c'est dans la lueur dansante des hautes flammes claires et dans le concert démoniaque des moutons-fantômes du père Givaudan que se consomma notre première fois.

Dans un paroxysme de terreur et de folie et d'un plaisir fantastique qui confinait au nirvana, à l'anéantissement ultime, à la mort...



J'expliquai tout à Monika, dès le lendemain matin. Cette nuit absurde et délirante que nous avions vécue ensemble avait forgé, entre nous, des liens qui ne naissent qu'à la longue, au fil des jours et des années... Certes, il était bien difficile, dans la clarté crue du soleil, de recapturer ces minutes folles. Mais elles avaient existé, et plus jamais ne s'effaceraient de nos mémoires...

Monika m'écouta gravement. Sans s'étonner. Sans faire un seul commentaire. Et quand elle parla, non pour discuter, non pour contester,

mais pour tenter d'éclaircir et de préciser les choses, il y avait, dans ses yeux bleus, toutes les brumes et tous les phantasmes des sagas et des mythologies du nord. Non seulement elle croyait tout ce que je venais de lui raconter, mais elle se mouvait à l'aise dans cet univers parallèle peuplé de spectres et de moutons invisibles et d'animaux extraordinaires. La réalité, pour elle, ne s'arrêtait pas où s'arrêtait le regard. S'étendait bien au-delà des perceptions quotidiennes de nos cinq sens. Il n'y avait aucune frontière nettement délimitée, aucune solution de continuité entre le visible et l'invisible, le naturel et le « surnaturel » ; il n'y avait que des yeux, des cerveaux trop aveugles pour voir tout ce qu'il y avait à voir, comprendre tout ce qu'il y avait à comprendre. Attitude nullement irrationnelle, au contraire... Faut-il nier l'existence de « l'infiniment petit »... quand on n'a pas de microscope ?

— Il s'est passé, ici, et il se passe encore, Georges ! Je suis heureuse d'avoir pris le route qui menait jusqu'à toi !

Je soulignai, bêtement :

— Oui, le hasard fait parfois bien les choses...

— Il n'y a pas de hasard. Les choses qui arrivent, arrivent. Et quand elles sont arrivées, elles sont là. Elles ont toujours été là. Elles existent. Elles devaient exister !

Une philosophie de l'inéluctable que j'avais peine à suivre, mais qui m'envoûtait, m'invitait d'autant plus à la rejoindre dans son monde intérieur qu'elle s'exerçait dans tous les domai-

nes... Contrairement à moi, elle était très au courant, pour l'avoir suivie avec passion, de l'affaire des « soucoupes violentes ». Et là encore, pour elle, les choses ne faisaient aucun doute. Après tant de témoignages stupidement rejetés, d'enquêtes anarchiques ou conclues d'avance et de tâtonnements dans le noir, c'était la preuve que les U.F.O., les O.V.N.I. n'étaient pas un produit de l'imagination collective, mais existaient bel et bien, eux aussi.

— Alors, si les petits hommes verts sont là, pourquoi n'entrent-ils pas directement et officiellement en relations avec nous, Monika ?

— Je ne sais pas. Peut-être ils ont fait, déjà ?

— Ah oui ? La thèse des « rares initiés » ! Mais elle se prête à tellement de fumisteries...

— Ou peut-être ils nous jugent pas dignes ?

Ses tournures elliptiques m'enchantaient, me faisaient fondre. J'en étais, déjà, fou-tordu. Sûr, les circonstances y avaient contribué, puissamment, mais si ce n'était pas le « coup de foudre », qu'est-ce que c'était, je vous le demande ! Quoique dans l'optique de Monika, ce fût sans doute encore plus simple : c'était arrivé, c'était là, il n'y avait rien d'autre à dire...

Je relançai, pour le plaisir de la controverse :

— Pas dignes de quoi ? De leur donner la réplique ? Même s'ils sont formidablement plus évolués que nous, ils n'ont pas reçu la science infuse, non ? Ils sont sûrement passés par tous les stades, y compris celui auquel nous sommes parvenus. Alors ? C'est la mémoire qui ne va pas,

chez eux ? Ils croient détenir la Vérité avec un grand V ? Ils croient l'avoir toujours détenue ? Et la seule possible, c'est-à-dire la leur ? C'est une attitude bornée autant que prétentieuse...

— ... Qui est celle des hommes vis-à-vis des autres hommes pas tout à fait pareils !

Je concédai :

— Touché !

Et je l'étais. Par sa voix, par son accent, par ses formules très personnelles. Par sa façon intense d'écouter, en plissant un peu les paupières, cette langue qui n'était pas la sienne et devait lui poser, parfois, des problèmes de compréhension.

Elle enchaîna :

— Peut-être ils observent, comme les...

Non sans un claquement de doigts, une moue adorable :

— ... Ceux qui regardent les insectes...

— Entomologistes ?

— C'est ça ! Peut-être ils observent et comme les savants, ils font des expériences... ils donnent des coups de pied dans la fourmilière...

— Ce sont les rapts d'avions et de satellites que tu appelles des coups de pied ? Comme ça ? Pour voir comment nous réagirons ?

— Les savants font ça, non ? Et prélèvent aussi des... des exemplaires...

— Tu veux dire des spécimens ?

— C'est ça ! Pour étudier tranquillement...

— Des cobayes, quoi ! Mais nous ne sommes pas des cobayes !

— Peut-être les cobayes des laboratoires ne se sentent pas non plus des cobayes ?

Elle haussa les épaules, et comme nous prenions le soleil, tous les deux, nus sur un tapis de sol devant la Jouvenette, j'observai, hypnotisé, les fluctuations infimes, les fluctuations intimes de la courbe de ses seins. Je les aurais observés pendant des heures. Sur un plan strictement scientifique, ça va de soi...

— Peut-être ils savent qu'on va se détruire, un de ces jours... alors, ils prélèvent des... spécimens, c'est ça ? Pour garder, dans leurs musées, les races disparues...

Dans un second haussement d'épaules :

— Ou peut-être ils veulent nous protéger ou se protéger contre nous et pour ça, ils cherchent à mieux nous comprendre ?

Elle venait, à sa manière, de récapituler à peu près toutes les hypothèses courantes en matière d'O.V.N.I. L'observation entomologique. Suivie d'expérimentation idem, avec interventions directes. Les prélèvements en vue d'études plus approfondies. Afin de mieux nous surveiller ou veiller sur nous, dans le meilleur des cas ! Ou se protéger de nos futures initiatives, de nos incursions prévisibles dans l'espace. Voire — oui — nous protéger contre nous-mêmes... à condition de leur prêter des sentiments altruistes que nous n'éprouvions pas, de notre côté, envers toute race « étrangère »...

Quant à la conservation de quelques spécimens d'*homo* (dit) *sapiens,* dans leurs supermusées

extra-galactiques, après autodestruction — voire annihilation préventive — de l'espèce concernée, ce n'était pas une hypothèse très séduisante... même si c'était, peut-être, la moins improbable !

L'un des charmes de Monika, c'était, précisément, d'aborder toutes ces hypothèses avec la même objectivité, la même ouverture d'esprit, la même fraîcheur d'imagination inépuisable. Comme elle accueillait, recueillait les faits de toute nature. Sans les rejeter ni d'ailleurs les admettre *a priori*. Toujours comme des choses qui, puisqu'elles étaient évoquées, méritaient d'être examinées. Les « soucoupes violentes » et les moutons invisibles et les *poltergeists* et le fantôme du vieux Givaudan et l'étrange bestiole protéiforme et les lueurs aperçues, naguère, au-dessus de la Jouvenette, tout entrait, à ses yeux, dans un même contexte. Celui des choses qui existaient et qui s'expliqueraient tôt ou tard ou peut-être ne s'expliqueraient pas, simplement parce qu'il n'était pas dans l'ordre de l'univers que ces explications nous fussent révélées...

Une faculté *d'acceptation* des choses, dans sa foulée, que je n'avais jamais rencontrée nulle part... Je savais déjà que je l'aimais et j'aurais voulu lui demander s'il était dans l'ordre de *son* univers d'accepter de vivre longtemps et toujours, peut-être, auprès de moi ?

Mais je savais, aussi, que je ne lui poserais pas la question, ni aujourd'hui, ni plus tard.

J'aurais eu trop peur de l'entendre me répondre qu'elle était là, *maintenant*, pas vrai ?

Et qu'il était bien inutile de s'interroger sur l'avenir...

CHAPITRE VIII

La Terre tourna de l'été à l'automne, un de ces automnes qu'on m'avait décrits superbes, lorsque j'avais acheté la Jouvenette, et celui-ci l'était, incontestablement.

D'autant plus superbe que Monika le vivait avec moi, et pour l'instant du moins, ne manifestait aucune intention de reprendre la route. (Elle disait bien la et non le route, à présent, elle avait fait, en français, des progrès remarquables.) J'avais enterré son sac à dos et ses brodequins de marche dans le fond d'un placard, mais naturellement, je n'aurais pu refuser de les lui rendre si elle avait décidé de repartir. C'était un geste symbolique, en quelque sorte, comme de prétendre l'inverse de ce qu'on espère, quand on veut conjurer le mauvais sort...

Je travaillais régulièrement à mon futur bouquin, sans négliger pour autant les boulots alimentaires. Tout me semblait facile parce que je savais Monika présente, dans un rayon de quelques mètres ou de quelques kilomètres autour de

moi. Occupée à peindre ou à réparer ou planter quelque chose, sur le territoire de la Jouvenette ou partie au marché de Digne ou dans la vallée mitoyenne de Barles, à collecter des fossiles, moules, Saint-Jacques, ammonites, qu'elle disposait avec art sur une étagère rustique de sa fabrication. (La vallée de Barles, où coule le Bès, a été classée, voilà quelques années, « plus riche vallée du monde », sur le plan minéralogique, par des géologues internationaux. Roches jeunes et anciennes y voisinent d'une façon étonnante.)

Monika n'avait pas seulement fait des progrès dans notre langue. Elle sifflait maintenant comme un merle et comme un pinson du nord, trillait comme un rossignol ou un rouge-gorge, relançait aux jaseurs des « Toutoutout ! » à s'y méprendre, appelait les pipits par ce nom qu'ils clamaient eux-mêmes à tous les échos et les mystifiait ! Elle remplissait la maison de genêts et d'églantines et d'autres fleurs sauvages dont les parfums se mêlaient aux senteurs apéritives du thym, du serpolet, du basilic et d'autres arômates. Elle avait la « main verte » et sous ses soins éclairés, les fruitiers de la Jouvenette prospéraient à vue d'œil. Cerisiers, poiriers, pruniers, amandier, figuier, pêchers de vigne, sorbier, néflier, groseillers, cassis... On eût dit que tous avaient à cœur de produire beau et beaucoup, rien que pour lui faire plaisir... mais peut-être n'était-ce qu'une impression personnelle née du bonheur de sa présence ?

Je travaillais d'arrache-pied, je l'ai dit. Je n'étais plus seul dans ma bohème et bien que

Monika ne demandât jamais rien, je voulais pouvoir lui offrir, un jour, tout ce que peut désirer une femme jeune et belle. Entre ce travail constant, régulier, à quoi je m'astreignais pour la première fois de ma vie, et cet amour absolu qui m'éblouissait de ses fastes, je m'occupais assez peu du monde extérieur. Encore moins, peut-être, que je ne l'avais fait auparavant. Le chef Mauconduit me le reprochait, de loin en loin, et l'Arsène se tenait à l'écart, effrayé, semblait-il, par tant de féminité rayonnante, et je ne revoyais plus Lombard et Lionel et toute la bande. L'arrivée de Monika m'avait littéralement installé en moi-même et débarrassé de tous ces gens-là et de leurs préoccupations respectives. Elle avait, par la même occasion, exorcisé la Jouvenette de ses sortilèges. Ni le vieux Givaudan, ni ses moutons, ni les *poltergeists* ne s'étaient remanifestés, depuis lors. Cette fille issue des brumes du nord était une créature de lumière dont la seule présence balayait les ombres…

Parfois — en plein jour — la « bestiole » traversait encore, brièvement, mon champ visuel, lorsque je sortais sur le seuil de la maison pour étirer mes membres, redresser mon dos ankylosé par plusieurs heures de machine à écrire. Mais elle ne s'approchait plus, elle ne m'approchait plus. Elle fuyait visiblement Monika, n'apparaissant jamais qu'en son absence, et chaque fois, me parvenait comme une onde de détresse poignante et de *jalousie.* Invraisemblable, je sais, mais plus près de nous, les chiens, les chats, les chevaux ne

sont-ils pas capables de ces sentiments exacerbés allant quelquefois jusqu'à la morsure, à l'attaque incompréhensible, à la tuerie ?

Ah, parlant de tuerie — mais ça, nul ne pouvait l'ignorer — ça continuait, les détournements d'avion à destination de nulle part. Des appareils militaires, exclusivement. Les types et les prototypes les plus récents, les plus redoutables, que l'on suréquipait d'engins de repérage et d'armes offensives et de bombes à n'en plus finir. Sans que la situation changeât d'une virgule ! Les avions civils étant épargnés, au moins provisoirement, on voyageait toujours par la voie des airs ; ceux, en particulier, que leurs *intérêts* appelaient à franchir l'Atlantique. Les touristes, eux, hésitaient davantage et les compagnies aériennes connaissaient un marasme sans précédent. Seule conséquence bénéfique : une légère réduction des besoins mondiaux en pétrole...

Là-haut, à la Jouvenette, tout ça ne nous atteignait que de très loin, par bouffées atténuées. J'avais mon bouquin qui prenait forme et pompait la majeure partie de mon énergie. J'avais Monika et cet amour miraculeux : le premier vrai. Le temps passait comme un rêve et c'est ainsi que la Terre tourna de l'été à l'automne et que sur les pentes, hêtres, chênes, érables commencèrent à jaunir au sein du vert tenace des pins, des mélèzes et des genévriers...

Nous étions heureux, là-haut, en marge du monde...

Puis vint la soucoupe volante...



Il y avait — imparfait de narration : il y a probablement toujours — un petit promontoire rond et plat, à l'est de la Jouvenette. D'une circonférence de cinquante mètres environ, il aurait soutenu jadis une tour de guet permettant de surveiller toute la vallée, et ses pierres auraient servi, ensuite, à construire la Jouvenette et ses « dépendances ». Peut-être n'était-ce qu'une légende, mais la plate-forme restait, de toute manière, et c'est là qu'elle atterrit.

En plein jour.

Mais « atterrir » n'était pas le mot. Je ne la vis pas *atterrir*. Pour reprendre les mots perçus par la tour de contrôle du *Kennedy Airport*, lors de la disparition du Boeing 747 — la seule fois où l'équipage d'un avion escamoté avait eu le temps de communiquer ses impressions avant que l'appareil ne s'effaçât des écrans-radar — « elle n'était pas là, et puis, la seconde suivante, elle y était ». Un peu comme si, invisible, elle fût devenue visible, tout à coup. Auparavant, il y avait eu ce grondement, presque imperceptible au début mais qui, venant de partout et de nulle part, recréait autour de moi cette « aura » de vibrations maléfiques dont le crescendo avait précédé le premier réveil des moutons, dans la bergerie... Mon cœur s'emballait et je grinçais des dents, sans m'en rendre compte. Une terreur irraisonnée, crépusculaire, s'emparait de moi, bien qu'il fît grand jour, et c'est ainsi que m'arrachant au

clavier de mon Underwood, je fonçai comme un fou hors de la Jouvenette et que j'assistai à cette « matérialisation », au plein sens du terme.

Parce que c'était exactement ça... Rien sur la plate-forme sise à l'est de la maison... et soudain, quelque chose ! Je n'avais pas vu l'engin se poser, je ne l'avais pas entendu, je ne savais pas de quelle nature étaient ces vibrations, mais il était là. Sans que je l'aie vu *se déplacer*. Et toujours selon les mots du pilote de ce Boeing 747, c'était « la soucoupe classique, avec des hublots circulaires et une sorte de dôme transparent » à travers lequel on voyait « comme un poste de pilotage... à moins que ce ne soit parce que c'était précisément ce qu'on s'attendait à voir... » Il y avait même une rayure jaune périphérique que le pilote n'avait pas eu le temps de remarquer ou de signaler, avant de disparaître. Bref, elle était là, tellement à sa place sur ce promontoire circulaire que l'on ne pouvait pas ne pas se demander s'il n'avait pas été fait ou tout au moins aménagé pour cet usage...

Tellement conforme, aussi, à l'image « classique » de la « soucoupe volante » que l'on ne pouvait pas ne pas se demander si tous ces récits concordants, tous ces croquis effectués à partir de là et curieusement proches de graffiti préhistoriques relevés dans des grottes, un peu partout dans le monde, ne correspondaient pas, finalement, à quelque réalité tangible !

Réalité que j'étais bien forcé d'admettre puisque je l'avais là, devant moi...

Je restai un long moment immobile, face à cette

réalité. Comme dit, je n'étais pas « dépaysé ». Ouvrages et films de science-fiction aidant, l'image que je voyais était par trop « familière ». N'est-ce pas là, du reste, le plus beau compliment que l'on puisse faire à cette « littérature de l'avenir » ? Le jour où les fameux « petits hommes verts », sous quelque forme que ce soit, débarqueront sur la Terre, nous serons beaucoup moins pris au dépourvu, grâce à elle...

Je n'étais pas « surpris », non plus. Depuis que j'occupais la Jouvenette, pas mal de menus événements m'y avaient préparé, à cette rencontre extraordinaire... même s'ils n'avaient, à première vue, aucun rapport avec les soucoupes et ce qui se passait partout dans le monde.

Enfin, je n'étais pas effrayé, pas vraiment, une fois passé l'ébranlement viscéral né de ces vibrations ultra ou infrasoniques ou que sais-je encore ? Je ne savais pas si je devais me réjouir ou regretter que Monika fût descendue, de bonne heure, au marché de Digne. Peut-être la situation allait-elle se révéler dangereuse, d'une minute à l'autre, mais j'étais assez inconscient pour déplorer, tout au fond de moi, de ne pouvoir partager cette expérience avec la femme de ma vie...

Finalement — futilement — je rentrai chercher le fusil de chasse que l'Arsène n'avait jamais voulu me reprendre, et c'est muni de cette arme dérisoire que je m'avançai, prudemment, jusqu'à la plate-forme.

Combien de temps il me fallut pour parcourir ces quelques dizaines de mètres, je l'ignore. Je

savais que c'était bien réel et pourtant, je n'arrivais pas à m'en persuader tout à fait. Cette avance, fusil au poing, ressemblait un peu trop à ce que j'avais vu, au cinéma, dans « La guerre des mondes » et dans « Le jour où la Terre s'arrêta » et d'autres films du même genre. La première-tentative-du-misérable-Terrien-d'établir-le-contact-avec-des-entités-supérieures-et-probablement-hostiles. D'accord, on a imaginé, depuis, des « rencontres du troisième type » moins radicalement périlleuses et peut-être même certains les ont-elles vécues ? Mais bien que foncièrement antiraciste, je n'étais pas exempt, malgré tout, de cette appréhension instinctive, en présence de *l'autre*...

Quand, de quelle manière l'O.V.N.I. allait-il s'ouvrir pour livrer passage à l'un de ses occupants ou — dans l'hypothèse la moins favorable — au « canon » de quelque engin plus ou moins « désintégrateur » sur les bords ? Je le craignais et simultanément, je le souhaitais. Tout vaudrait mieux que cette immobilité de mauvais augure. Un peu plus à chaque pas, à chaque seconde, je devais lutter contre moi-même, contre l'invasion progressive de la panique et l'envie de rebrousser chemin. Mais j'avançais toujours et ne ressentais rien de particulier. Aucun « picotement caractéristique », aucun début de paralysie, aucun symptôme d'aucune sorte. Puisque, faute de mieux, je ne pouvais guère me référer qu'aux expériences imaginaires des héros de science-fiction, je

n'éprouvais rien qui rappelât aucune des histoires que j'avais lues...

J'étais suffisamment près, maintenant, de l'engin toujours inerte pour le toucher du bout de mon fusil. Je tapotai le bord de la soucoupe, en prenant grand soin de tenir l'arme par sa crosse en bois. Isolante, non ? Une seule fois, légèrement. Puis plus fort et de nombreuses fois. Enfin, je m'enhardis jusqu'à y poser le doigt, puis la main.

Aucune chaleur intense, aucune décharge électrique, rien qu'une tiédeur d'honnête métal faiblement chauffé par le soleil ou le frottement de l'atmosphère, au cours de sa translation... J'en fis le tour. (Sa circonférence était tout juste inférieure à celle du promontoire.) Aucune trace d'ouverture dans ce métal implacablement lisse, mais ça aussi, c'était « classique ». Je m'accroupis pour tenter d'apercevoir le dessous de l'engin, mais il ne s'élevait pas à plus de quinze-vingt centimètres au-dessus du sol et je ne voyais pas grand-chose. Rien, dans tous les cas, qui ressemblât à des « tuyères » ou quelque chose d'aussi connu. Apparemment, il ne s'agissait pas d'un appareil « à réaction ». Il était un peu petit, de toute manière, pour transporter une quantité de carburant, quel qu'il soit, compatible avec des distances astronomiques calculées en années de lumière. Evidemment, il y avait ces histoires d'étages détachables et de conservation de la vitesse en l'absence de tout frottement dans le vide interstellaire, et naturellement, j'essayais de raisonner avec mon pauvre cerveau de profane et

selon les critères d'une technologie terrestre vraisemblablement dépassée...

La soucoupe se taisant toujours, malgré les coups que je flanquais dans sa coque et les cailloux que je balançais dans ses parties transparentes, sans jamais marquer ni fêler « verre » ou métal, je tentai d'escalader son flanc convexe afin de me hisser jusqu'à l'un de ses hublots, mais je n'y parvins pas. Autant essayer d'escalader un glacier... sans pitons d'alpiniste ! Il m'aurait fallu des ventouses...

Je revenais de la Jouvenette, avec une échelle, quand Monika, tirant son grand sac à roulettes, apparut sur la route, au bas de la pente. Je lui adressai de grands signes, désignant frénétiquement le promontoire ; elle découvrit la soucoupe et, lâchant tout, se mit à courir, trébuchant dans la pierraille.

— Qu'est-ce que c'est, Georges ? Qu'est-ce que c'est ?

— Ben, tu vois... Une soucoupe !

— Je croyais qu'elles n'existaient pas ?

— C'est ce qu'a prétendu le rapport Condon...

Je ne pus résister au plaisir d'ajouter :

— Le rapport donc con !

Mais ça ne fit pas rire Monika. Certaines subtilités de notre belle langue lui échappaient peut-être encore ? Ou bien était-elle plus impressionnée qu'elle ne désirait l'admettre ?

— Qu'est-ce que tu allais faire avec ton échelle ?

Je le lui dis. Elle haussa les épaules et la saisit par un bout.

— Allons-y !

J'empoignai l'autre extrémité de l'échelle.

— A condition que tu restes bien en arrière...

Maintenant qu'elle était là, je n'avais plus tellement envie de la voir « partager mon expérience »... et c'est avec une grande impression de futilité renouvelée, presque de ridicule, que j'appliquai les montants de bois rugueux contre le métal de la soucoupe. Il y avait une telle disproportion entre cet objet absurde, rudimentaire, taillé à coups de serpe, et la perfection lisse et mate de l'engin étranger...

— Tu... tu crois que ce ne sont pas des hommes qui ont fait ça ?

— Je l'ignore... mais ça me paraît encore plus probable que le contraire !

L'ouverture « se matérialisa » dans la coque de la soucoupe alors que je mettais le pied sur le premier barreau de l'échelle. J'emploie « se matérialiser », de nouveau, parce que je ne trouve pas d'expression plus exacte. Une porte, une trappe « s'ouvrent ». Cette ouverture-là « se matérialisait ». Ou se dématérialisait, au choix. Comme si la paroi s'effaçait. Disparaissait. Par un quelconque « processus moléculaire » ? Et du diable si j'avais la moindre idée de ce que j'entendais par là !

Enfin bref, cette ouverture *existait*, maintenant, et j'avais bonne mine, juché sur le premier barreau de mon échelle comme une poule pon-

deuse sur son perchoir... J'en redescendis lentement, pris Monika par la taille et me plantai, avec elle, devant l'ouverture. Toute peur, à ce stade, était bannie. S'ils avaient dû me détruire — nous détruire — ce serait déjà fait. Et l'apparition inopinée de cette issue ne constituait-elle pas une invite ?

Elle donnait accès à un compartiment de petites dimensions, y compris dans le sens de la hauteur — nous devions courber la tête et fléchir sur nos jambes pour y tenir tout entiers — dont la destination, par le simple jeu des analogies, m'apparut immédiatement :

— Un sas, Monika...

— Un quoi ?

— Un sas. Un compartiment étanche entre deux milieux différents. N'aie pas peur. Aucune autre « porte » ne va s'ouvrir avant que celle par laquelle nous venons d'entrer ne se soit refermée...

Elle se refermait, en effet. Derrière nous, il n'y avait plus qu'une paroi luisante et lisse, sans que l'on pût y discerner la moindre rainure, la plus petite solution de continuité, la plus infime différence de contexture. Sans que la lumière changeât d'intensité, non plus. Une lumière agréablement diffuse dont il était impossible de repérer la source.

Puis une autre « porte » s'ouvrit, devant nous, face à la première. Au-delà, s'amorçait un couloir étroit, dans lequel nous ne pouvions progresser à

deux de front, et dont le « sol » n'était pas plat mais concave, tel le fond d'une large gouttière. *Un peu comme s'il n'y circulait pas des êtres autonomes, mais comme s'il y roulait des boules*... et je pensai, furieusement, à l'un des avatars de ma « bestiole », lorsque je n'avais pu déterminer si elle était partie en tournant sur elle-même ou bien en se propulsant au ras du sol, par quelque procédé incompréhensible...

La seconde porte du sas se referma également derrière nous et de la même manière. En s'effaçant purement et simplement du décor. Je reniflai machinalement, plusieurs fois de suite, mais ne décelai aucune transition entre l'atmosphère extérieure et celle qui régnait à l'intérieur de la soucoupe. S'il existait des différences de pression ou de composition, elles devaient être extrêmement subtiles...

Le couloir tournait et montait et descendait selon un itinéraire capricieux, parfaitement absurde, entre des parois dépourvues de toute ouverture... mais étaient-elles aussi définitivement compactes qu'elles le paraissaient ? Ne pouvait-il également s'y matérialiser des ouvertures, à des endroits qu'il nous était impossible de repérer à l'œil nu ?

Il y avait une étrange disproportion, aussi, entre la distance que nous parcourions ou que nous avions l'impression de parcourir, pliés en deux, dans ces couloirs aux méandres insolites, irréductibles aux critères humains, et le diamètre réel de la soucoupe : une quinzaine de mètres, à

tout casser ! A moi, Möbius et sa bande ! Un beau problème de géométrie à trois dimensions... au moins ! De géométrie... dans l'espace...

Puis, alors que je commençais à me demander si l'on n'était pas en train de nous posséder jusqu'aux moelles, de nous emprisonner dans un piège topologique particulièrement élaboré, un labyrinthe hypnotique dont nous n'étions pas près de ressortir, le couloir aboutit à un cul-de-sac dont la vision fit gémir Monika, dans mon sillage.

— S'il faut qu'on refait tout le chemin dans l'autre sens...

— *Attends !*

La paroi, devant moi, subissait une transformation désormais familière... Elle perdait son opacité, laissant voir, au-delà, un local comparativement plus spacieux... On la franchit pratiquement sur les genoux... pour déboucher dans cette partie de la soucoupe que coiffait un dôme translucide...

Et qui, si notre logique s'appliquait encore, ne pouvait être que l'homologue extra-terrestre d'un de nos « postes de pilotage ».

Avec cette différence qu'il n'y avait rien dedans. Ni « sièges », ni appareils d'aucune sorte. Pas un bouton, pas un cadran, pas une console, rien que cette surface nue, harmonieusement incurvée, sous ce dôme d'une transparence telle qu'il semblait ne pas être là. Que nous avions l'impression d'être assis en plein air !

Car nous nous étions assis, côte à côte, au centre de la « pièce ». Vidés, terrassés par l'aspect

monstrueux de ce poste de commandement sans commandes !

A moins qu'il n'y eût, là encore, quelque chose à savoir, quelque pouvoir à posséder pour faire jaillir du néant sièges et commandes ?

Au bout d'un laps de temps impossible à déterminer, je me redressai sur les genoux, parvins à me relever, puis à me stabiliser en plaquant mes paumes contre ce « couvercle » translucide que je ne voyais pas, mais qui dégageait, au toucher, une impression de compacité, de solidité inébranlables.

Un cri s'étrangla dans ma gorge. Monika, toujours assise, haleta :

— Qu'est-ce que tu vois ?

Je ne répondis pas tout de suite pour la bonne raison que j'en étais incapable.

Finalement :

— Rien !

— Comment ça, rien ?

— Rien ! Je ne vois absolument rien !

Je n'osais pas lui dire, encore, ce que ce « rien » signifiait.

A travers ce dôme invisible de l'intérieur, mon regard, qui aurait dû plonger, dans la vallée du Galabre, vers l'Espinasse et le Roulis et découvrir la Jouvenette et les ruines du Pré d'Enchaix et la descente vers Lambert, n'apercevait même plus le ciel.

Rien. Une sorte de néant vaguement onduleux, comme ces frémissements d'air qui s'élèvent, par les journées torrides, de la terre brûlée...

Nous n'avions pas senti l'engin décoller, mais aucun doute n'était plus possible : nous avions quitté la planète. Nous flottions ou pour mieux dire, en l'absence de tout mouvement perceptible, nous étions suspendus au cœur de l'espace...

CHAPITRE IX

Mais ce n'était pas notre espace. Ce n'était pas notre ciel. En fait, ce n'était pas un « ciel », même pas un « espace » avec tout ce que ces mots suggèrent d'étendue dans les trois dimensions, mais un « milieu » sans volume et sans profondeur, hanté de courants ondulatoires anarchiques dont ces friselis d'air chaud n'étaient que la traduction visuelle.

Par association d'idées, je pensai tout à coup que les hublots circulaires aperçus de l'extérieur de la soucoupe ainsi que ce dôme translucide prouvaient au moins une chose : les occupants habituels de cet engin disposaient du sens de la *vue* ou de quelque chose qui s'en rapprochait beaucoup. Sinon, à quoi bon ces ouvertures sur le dehors ?

C'était rassurant, dans une certaine mesure, de leur découvrir au moins *un* point commun avec les hommes... Tout, ici, était tellement étranger, tellement différent, tellement autre... Tellement

conçu par des intelligences et pour des créatures qui n'étaient pas humaines...

Monika s'était redressée, elle aussi. Je l'avais reprise par la taille et nous scrutions, en silence, ce vide opaque et mouvant que parcouraient, de loin en loin, d'étranges iridescences, des chatoiements ténus comme des fils de la vierge qui naissaient du néant et s'y perdaient de nouveau, sans rien laisser en arrière...

Je fis part à Monika de ma déduction, au sujet du sens de la vue. Elle tenait le coup, mais elle avait bien besoin d'être rassurée. Les yeux immenses, un léger tremblement l'agitant des pieds à la tête, elle chuchota enfin :

— Tu as sûrement raison... Ils ont sûrement le sens de la vue... *Mais où sont-ils ?*

Sa question me frappa au cœur. Absorbé, jusque-là, par tant de perceptions et de constatations nouvelles, je n'avais pas songé à m'étonner, à m'alarmer de notre solitude.

Je refis mentalement l'inventaire de tout ce qui *manquait* dans ce local bizarre au dôme invisible. Pas de sièges. Pas de commandes. Pas d'appareils de contrôle. Pas de pilote... Non qu'un pilote bâti — par exemple — sur le modèle de la « bestiole » nous eût beaucoup plus rassurés. Mais pas de pilote du tout, était-ce plus souhaitable ?

J'abattis, soudain, mon poing dans ma paume.

— Qu'est-ce qui nous prouve que nous sommes ici dans le poste de pilotage ?

Monika ne parut pas très bien comprendre, a priori, l'intérêt de ma question.

— Mais... ce dôme transparent... sa position centrale, je suppose...

Je la saisis par les épaules, soudain très excité.

— Ainsi que la supposition faite, de l'extérieur, par le pilote du 747 ! En d'autres termes : une idée reçue ! Le poste de pilotage central et les cabines réparties dans les couloirs : autant d'idées reçues ! Des idées *humaines !* Qu'est-ce qui nous prouve que ce local n'est pas uniquement un poste d'observation... touristique, en quelque sorte... une espèce de belvédère d'agrément ouvert sur le cosmos... en même temps, peut-être, qu'un dortoir collectif... une « pièce à vivre » ?

Je dus reprendre mon souffle avant de conclure :

— Qu'est-ce qui nous prouve que les organes de commande ne sont pas ailleurs ? Dans des... compartiments munis de ces hublots que nous n'avons pas encore vus de l'intérieur !

Sur l'impulsion du moment, je repiquai vers l'endroit approximatif où la paroi s'était ouverte devant nous, dans l'autre sens.

J'y étais allé de si bon cœur que je faillis m'aplatir le nez contre le métal lisse. Mais rien ne bougea. Je n'avais toujours devant moi que la paroi luisante et nue. Implacablement solide.

Je jetai un coup d'œil à Monika, par-dessus mon épaule. Reculai de deux-trois mètres. Redémarrai vers l'emplacement de la « porte » comme si elle était déjà là, comme si j'étais sûr de passer, mentalement concentré sur ce *désir* de passer...

Et la porte, l'ouverture, se rematérialisa devant

moi. Je jetai un nouveau coup d'œil à ma compagne. Triomphant, celui-là. Apparemment, j'avais trouvé le bon sésame...

Je me glissai, derechef, dans le couloir tortueux, curviligne. M'y déplaçai sur les genoux, la tête courbée, en percutant les parois, de part et d'autre, à menus intervalles. Peine perdue. Elles rendaient partout le même son mat. Plein, semblait-il. Ces couloirs imbéciles ne pouvaient tout de même pas être taillés dans une masse compacte ! Avec des faux hublots, pour faire joli ! C'était un engin volant, bordel de merde ! Pas une énorme sculpture abstraite !

Oui, j'essayai aussi le coup de la concentration, du sésame-ouvre-toi, de place en place. Mais sans plus de succès. Quand je rejoignis Monika, sous le dôme invisible, j'avais l'impression confuse de m'être ridiculisé, une fois de plus, et j'étais en nage. Moralement et physiquement épuisé. Ecrasé, de nouveau, par cette impression effroyable et paralysante d'étrangeté totale...

Elle dut sentir ma détresse car elle leva la main pour caresser mon visage ruisselant. Ses yeux bleus étaient deux lacs de montagne. Profonds. Insondables. Deux échappées de ciel par un jour d'orage. Les seuls morceaux de ciel actuellement disponibles...

— Et si nous étions dans un engin téléguidé d'ailleurs ? Téléguidé, c'est bien comme ça qu'on dit ?

J'acquiesçai, brusquement en proie à une terrible angoisse... Compréhension brutale de l'in-

conscience qui m'avait aveuglé, jusque-là ? Ou prémonition de l'horreur absolue qui allait suivre ?

La main de Monika, sur ma joue, se faisait moins sûre. Son visage se déformait à mes yeux, devenait flou. Et simultanément, apparaissait, dans son regard, cette même épouvante qui m'emplissait l'âme...

Je regardai ma propre main. Elle aussi perdait ses contours. Mon corps, ma tête semblaient se liquéfier. Se diluer au même titre que je voyais tourner en gélatine, de seconde en seconde, les traits, la silhouette de Monika. Je tentai de la saisir, désespérément, de la presser contre ma poitrine, mais notre étreinte ne fut qu'un enlacement de pieuvres mêlant leurs tentacules. Tout, autour de nous, se fondait, se confondait dans une ignoble déliquescence au sein de laquelle je gardais le sentiment d'exister, mais sans pouvoir déterminer ce que j'étais, ni sous quelle apparence... Etais-je, étions-nous devenus plasmoïdes, protoplasmes, ectoplasmes ? Masses amorphes sans consistance ou flaques de matière indifférenciée s'étendant, se répandant peu à peu en tous sens ? Où, dans quel état crépusculaire et sous quel aspect monstrueux subsistait encore cette entité double qui s'était appelée Georges et Monika ? Cette ultime rémanence de nos volontés conscientes ? Vers quelle géhenne, quel enfer improbable glissions-nous l'un et l'autre ?

J'allais m'engloutir, avec gratitude, dans un néant miséricordieux quand avec une soudaineté,

une brutalité inouïes, je me retrouvai au complet, dans ma peau recouvrée, dans ma chair compacte aux limites fermes et précises. Avec Monika intacte, elle aussi, debout près de moi, les yeux plus bleus, plus intenses que jamais...

En un éclair, me traversa, une fois encore, le souvenir d'anciennes lectures de romans d'anticipation, avec ce leitmotiv du « subespace » ou de « l'hyperespace » ou de la « brèche dans le continuum espace-temps ». Avec toutes ces descriptions rocambolesques, parfois effrayantes et parfois alléchantes, parfois supplice et parfois nirvana, du passage dans un univers parallèle ou d'une « dimension » dans une autre...

Cet univers dans lequel nous venions de repasser, en tout cas, était bel et bien le nôtre ! Je l'identifiai d'instinct, à la couleur de son ciel.

Une infime fraction de seconde avant d'y apercevoir, fabuleusement proches de nous, trois avions dont je n'eus pas le loisir de discerner les caractéristiques. Trois avions qui fondaient sur nous, en formation serrée...

Une autre fraction de seconde et je compris qu'ils allaient nous télescoper, que la collision était inévitable...

Une troisième fraction de seconde et je compris, non moins instinctivement, que nous étions de retour dans cet univers parallèle... avec les trois appareils terriens encore un peu plus proches de nous.

Le temps de voir crépiter leurs mitrailleuses, leurs canons à tir rapide... dont les projectiles

ricochaient, à courte distance de la soucoupe, sur je ne sais quels écrans protecteurs...

Cette partie de la scène ne dura, elle aussi, pas plus d'une fraction de seconde...

Puis les trois avions explosèrent, se désintégrèrent dans un cataclysme d'apocalypse dont le vacarme ne parvint pas jusqu'à nous.

Je m'entendis gémir :

— Nooooon !

En comprenant que c'était ça qui était arrivé aux satellites et au Boeing 747 avec tous ses passagers et aux appareils militaires avec leurs équipages... Un anéantissement total et instantané. Le seul aspect consolant étant la rapidité fulgurante de la catastrophe. Excepté peut-être dans le cas du Boeing, ils n'avaient même pas eu le temps d'avoir peur...

Subitement empoigné par une rage futile, meurtrière, je me mis à vociférer :

— Montrez-vous, tas de salauds ! Tas d'ordures ! Ayez au moins le courage de...

Et puis le trou noir... Je repris connaissance, au bout d'un temps indéterminable, couché sur un sol rugueux qui ne pouvait exister nulle part à bord de cette horreur volante ! Monika gisait près de moi, les traits tirés, les cheveux en désordre, pâle et inanimée. Ils nous avaient redéposés à l'endroit exact où ils nous avaient pris. Au milieu du promontoire circulaire dominant la vallée. Nous pouvions aussi bien n'avoir jamais bougé. Seule différence : il n'y avait plus de soucoupe,

autour de nous, plus de dôme translucide au-dessus de nos têtes.

Plus rien que la montagne paisible et ce con d'oiseau jaseur qui débitait, comme un abruti, ses « Toutoutout ! » imperturbables...

***

Monika retomba sur terre, au sens propre comme au sens figuré, alors que je la ramenais, dans mes bras, jusqu'à la Jouvenette. Heureux de la presser contre ma poitrine, après les affres que nous venions de traverser ensemble, et de constater avec quelle aisance je la portais ainsi, sur ce terrain inégal. Une facilité qui en disait long sur les transformations opérées, dans mon organisme d'ancien citadin, par ces mois de vie simple dans une atmosphère impolluée...

Elle acheva de reprendre conscience alors que nous étions à mi-chemin de la maison, et se débattit si fort, en se réveillant, que je m'effondrai avec elle, dans la pierraille. En me débrouillant pour lui épargner le plus gros du choc.

— N'aie pas peur, chérie. Nous sommes de retour sur la planète Terre !

Elle me jeta un coup d'œil égaré, puis se mit à rire nerveusement. Convulsivement.

— Georges... C'est vrai ? Ils nous ont ramenés sur Terre ?

— Puisque je te le dis...

Elle se releva, j'en fis autant, et la première initiative que l'on prit, en réintégrant la Jouve-

nette, fut d'allumer la radio. Mais il fallut attendre jusqu'au soir pour apprendre que trois avions militaires soviétiques avaient disparu, le jour même, au-dessus de la Sibérie, avec armes et équipages. Monika s'étrangla :

— Au-dessus de la *Sibérie !*

Et je haussai les épaules.

— Ce n'est pas le fait important, chérie... L'important, c'est que nous ayons la confirmation que nous n'avons pas rêvé. Que nous n'avons pas été les victimes d'une hallucination particulièrement réussie... mais que nous avons bel et bien *assisté* à la destruction de ces trois appareils !

— Mais comment, Georges ? Que s'est-il passé au juste ?

Je coupai l'émission et marchai jusqu'à la porte, emplissant mes poumons de l'air frais aux senteurs balsamiques.

— Ce qui s'est passé, tu le sais aussi bien que moi... La question, c'est de savoir *comment* ça s'est passé, et surtout pourquoi. Un double pourquoi. Pourquoi détruisent-ils des appareils terriens sans se manifester d'aucune autre manière ? Sans poser d'ultimatum ou bien exiger je ne sais quoi en échange d'autre chose... et peut-être encore plus inexplicable : pourquoi *nous ?*

Je me retournai vers l'intérieur de la grande salle commune où Monika s'était mise à préparer, sans entrain, un dîner rustique. Devoir retomber dans la routine quotidienne, après ce que nous venions de vivre... Je relançai, songeur :

— Pourquoi nous qui ne disposons d'aucun poids, d'aucun pouvoir officiels ?

Puis enchaînai, faisant la demande et la réponse :

— Il est vrai qu'une prise de contact officielle... avec qui ? Les Américains ? Les Russes ? Les Chinois ? Comment prendre contact avec les uns sans éveiller la rage et la suspicion des autres ? Voire provoquer une guerre aussi stupide que toutes celles qui ont eu lieu déjà ! La division de cette planète en morceaux arbitraires nommés « nations » ne facilite sûrement pas les choses...

Monika rappela :

— L'O.N.U. ? Il y a eu cette invitation collective du Conseil de Sécurité...

Je ricanai :

— C'est-à-dire le concentré, sous un petit volume, de tous les conflits extérieurs... Chaque délégué voudrait en référer, aussitôt, à son gouvernement, et ce serait reparti... comme en quatorze !

Je me servis un verre de la piquette que nous buvions à table, un de ces petits vins de terroir à faible degré d'alcool et goût de caillou gorgé de soleil qui, très frais, désaltérait infiniment mieux qu'un cru millésimé, ne coûtait presque rien et ne faisait pas de mal.

— Bon ! Laissons de côté le « pourquoi nous » ? Admettons qu'ils aient pris deux Terriens au hasard, pour ce premier contact... drôle de contact, d'ailleurs, puisque, en fait, nous n'avons vu *personne !* Leur esprit est sans doute

aussi différent du nôtre que leur comportement et l'organisation intérieure de leur soucoupe, Monika... autrement, ils sauraient que nous n'avons pas une chance de convaincre le reste du monde !

Elle s'était arrêtée, indécise, nos deux couverts dans les mains.

— Mais enfin, nous avons *vécu* ces choses...

Je haussai les épaules.

— Exact ! Donc, pour nous, elles existent. Je crois que c'est Robbe-Grillet qui a écrit quelque part : « Une explication, quelle qu'elle soit, ne peut être qu'en trop face à la *présence* des choses. » C'est tout le problème de la littérature, Monika. Imagine que tu tournes un film. Tu as besoin d'un certain objet, dans une scène, il te suffit de le planter dans le décor. Il est là, point final ! Essaie de décrire la scène, dans un roman. Tu dois nommer l'objet et s'il est insolite, l'attention du lecteur se braquera dessus, aussitôt, même si c'est exactement le contraire de ce que tu désires... alors qu'à l'image, donc à plus forte raison dans la réalité, la présence de l'objet comporte en soi sa propre justification !

Le sujet, en tant que romancier, me tenait à cœur, mais je pouvais voir que Monika ne me suivait pas tout à fait. Revenant de l'abstraction à ce qui nous était arrivé, je résumai :

— Ils sont venus. Nous l'avons vu. Nous l'avons vécu ! Pour nous, c'est aussi concret que la présence de nos deux couverts, là, sur la table... Mais que va-t-il se produire si nous essayons d'en

convaincre nos contemporains ? Ils se divisent en trois grandes catégories, nos contemporains ! Ceux qui nient absolument tout ce qu'ils n'ont pas vécu eux-mêmes. Ceux qui gobent tout, y compris les plus grossiers canulars élaborés à des fins strictement publicitaires. Et puis, entre les deux, la cohorte des hésitants, des indifférents, des tièdes de tout poil... Tu te sens prête à quitter notre oasis de paix et de solitude pour affronter l'incrédulité blessante des uns, la crédulité imbécile des autres, et tout le cocktail des attitudes intermédiaires ? Les contacts inévitables avec les autorités, les journalistes, les spécialistes de ceci-cela et du détecteur de mensonge et des interrogatoires sous hypnose et je ne sais quoi encore... La grande misère de ceux qui ont vécu quelque chose d'inhabituel... quelque chose que les autres n'ont pas vécu...

Je quittai mon banc pour me mettre à marcher de long en large.

— Et supposons que nous parvenions à convaincre... Qu'est-ce qui va les intéresser, tous autant qu'ils sont ? Sinon le *comment* dont je parlais tout à l'heure ! Comment aller détruire des avions au-dessus de la Sibérie et rentrer chez soi sans se fatiguer, à temps pour préparer la soupe ! On est foutus de se retrouver au secret, sous prétexte de « défense nationale »... et peut-être même pas en France ! Je vois très bien une petite guerre de services d'espionnage, autour de nous... à moins que nous ne finissions dans des cellules capitonnées... avec tous les dingues et les mystifi-

cateurs qui se branchent journellement sur l'histoire des « soucoupes violentes »... rien que pour se faire de la pub !

Je revins m'asseoir alors qu'elle posait son plat sur la table.

— Bref, tu es pour rester tranquille ?

— Provisoirement.

— Tu ne crois pas que nous *devons* informer les hommes de ce que nous avons vu ? Par exemple, ils peuvent espérer encore récupérer vivants les équipages, alors que nous savons le contraire. Est-ce qu'en ne parlant pas...

— Si tu ajoutes, à tout le reste, un problème de conscience...

Je pris la main de Monika, par-dessus la table.

— Disons que je suis pour réfléchir, et longuement, avant que nous ne nous lancions tête baissée dans un merdier de cette ampleur... qui peut nous coûter notre liberté... notre raison... voire notre peau !

Après un soupir :

— Qui sait, d'ailleurs, si quelque nouveau contact ne va pas, très bientôt, nous apporter de nouveaux éléments qui nous permettront de...

— A moins que nous n'ayons pas été « contactés » du tout... Je veux dire : que tout ça soit arrivé par hasard... notre présence à bord de la soucoupe et le reste ?

Le repas terminé, on s'assit devant la maison, main dans la main, pour admirer les étoiles et jouir de la douceur du soir... Je lui fis l'amour, cette nuit-là, avec une ardeur presque désespérée,

un peu comme si j'avais eu, de nouveau, le sentiment prémonitoire de quelque catastrophe imminente... Sentiment qui me poursuivit jusque dans le plaisir et au-delà, tandis qu'elle s'endormait au creux de mon épaule et que je restais là, au cœur de la nuit, parfaitement incapable de trouver le sommeil...

J'avais peur.

Peur, en essayant de proclamer la vérité, de perdre tout ce que j'avais, tout ce que nous avions, ici, à la Jouvenette, l'amour et le bonheur et la paix, le miracle de notre rencontre...

Risquer d'anéantir ce somptueux, mais toujours fragile édifice, et pour apporter quoi ? A qui ?

Aux hommes ?

Que possédions-nous qui pût leur être utile ? La certitude que les « soucoupes violentes » étaient beaucoup plus qu'une hypothèse de travail ? La preuve absolue et définitive de leur existence ? Ne l'avaient-ils pas déjà... par le truchement de leurs manifestations répétées ? Que savions-nous qui pût permettre de combattre les soucoupes et de sauver des vies ?

Je ne pensais pas, non plus, que tout ça fût arrivé par hasard, et que cette prise de contact dût rester unique. Monika n'avait-elle pas été la première à nier le hasard ? Ce n'était pas le hasard qui l'avait guidée jusqu'à moi. Ce n'était sûrement pas le hasard qui avait fait atterrir cette « soucoupe » sur le promontoire de la Jouvenette.

En suivant, quelques mois auparavant, la route

qui m'avait amené, « par hasard », jusqu'à cette vallée perdue, je m'étais engagé, tout entier, dans un processus complexe dont je ne pouvais percevoir, encore, les finalités ultimes.

Mais qui, m'ayant apporté Monika, ne pouvait, en aucune façon, se révéler maléfique.

CHAPITRE X

Chose curieuse alors que l'épisode de l'aigle et de la bestiole parachutiste avait été observé d'une hauteur voisine, je n'avais pas pensé un instant qu'il pouvait, qu'il devait s'être passé la même chose au sujet de l'atterrissage et du décollage renouvelé de la soucoupe. Je n'y pensai même pas tout de suite lorsque, le lendemain matin, apparurent les silhouettes ô combien terrestres du chef Mauconduit et de son gendarme.

Ils grimpèrent jusqu'à la Jouvenette, assez lourdement chargés, le gendarme d'un sac à dos et le chef d'un long tube noir flanqué d'une sorte de support pliant muni de trois pieds à roulette.

Je questionnai tandis que les deux hommes déposaient leur barda devant la porte :

— Salut, messieurs ! Qu'est-ce que c'est que ce bidule, chef ? Un bazooka ? Vous partez pour les grandes manœuvres ?

Il ne souriait pas en nous regardant alternativement, ma compagne et moi. Ils ne souriaient ni l'un ni l'autre avec cet air de regarder ailleurs sans

en perdre une miette que prennent généralement les hommes quand une fille comme Monika est allongée au soleil, dans sa chaise longue, en mini-deux-pièces. Ils se trimbalaient, tous les deux, leur air le plus « officiel ».

Le chef attaqua aussitôt après nous avoir rendu saluts et politesses :

— Il est arrivé quelque chose, sur votre hauteur, dans la journée d'hier ?

J'avais identifié le « bazooka », à ce stade : un écran de projection portatif, roulé dans son enveloppe noire. Et je soupçonnais fortement ce que contenait le sac à dos du gendarme.

— Vous me l'annoncez, chef, ou vous me le demandez ?

— A vous d'en décider, Georges, et de me répondre en conséquence !

Le gendarme n'attendait plus qu'un signe de son commandant de brigade pour déballer son matériel. J'admis en haussant les épaules :

— Il se passe toujours des tas de choses, sur notre hauteur, chef. Dois-je comprendre que vous en avez *filmé* quelques-unes ?

Il n'avait pas envie de prolonger le petit jeu du chat et de la souris. Pas tellement envie non plus de me prendre en défaut : je crois que je lui étais vraiment sympathique. Il admit à son tour :

— Au téléobjectif. De là-haut...

En montrant un point situé quelque part sur les Chanes basses. Fort bien placé, en effet, pour filmer le promontoire, au téléobjectif. Hochant la tête, je fis entrer tout le monde dans la salle

commune. Comme il y régnait une température beaucoup moins torride qu'à l'extérieur, au soleil de midi, Monika enfila un vieux pull-over à mailles lâches qui faisait encore mieux ressortir la splendeur de ses cuisses brunes. Le jeune gendarme avait chaud aux oreilles pendant qu'elle disposait sur la table verres et bouteille fraîche...

Sortant une cassette de sa poche, Mauconduit me suggéra d'en passer le début. C'était un enregistrement — un autre — du « chœur des moutons invisibles ». Le chef précisa :

— Recueilli la nuit même de l'arrivée de madame... Vous m'aviez intrigué, ce jour-là, Georges... La nuit suivante, nous sommes remontés et nous avons pris la garde, avec un magnétophone... dans le bosquet, là-bas, à flanc de pente... C'est ainsi que j'ai su, définitivement, que vous ne racontiez pas d'histoires !

La fin de l'enregistrement était différente. Il s'arrêtait net, à un moment donné, au lieu de s'estomper graduellement, et Mauconduit me confirma que c'était bel et bien le chœur qui s'était arrêté ainsi, et non l'enregistrement. J'opinai du bonnet en stoppant la bobine. Le commandant de brigade enchaîna, de plus en plus embarrassé à mesure qu'il parlait :

— A partir de là, j'ai... établi des tours de garde... Ecoute nocturne, près de la bergerie... mais il ne s'est plus jamais rien produit de ce côté-là... Observation, surveillance et... tournage éventuel, pendant la journée... Toutes nos précautions étaient prises... J'aurais prochainement

donné l'ordre d'abandonner la partie si finalement, hier...

Il se pencha en avant pour achever, les yeux dans mes yeux :

— ... Si finalement, hier, nos efforts et notre patience n'avaient été récompensés !

Je contrai, sur un ton de plaisanterie :

— Est-ce bien légal de s'immiscer ainsi dans la vie privée des honnêtes gens ? Vous et vos hommes avez dû nous apercevoir plus d'une fois à poil... madame et moi ! J'espère que vous vous êtes abstenus de filmer la scène, en huit ou en seize !

Mauconduit avait rougi. Mais il ne perdit pas son sang-froid.

— Savez-vous que la pratique du nudisme est interdite, même chez soi, en tout lieu susceptible d'être découvert depuis la voie publique ? Nous aurions tort de nous chercher mutuellement querelle pour des motifs aussi futiles, Georges...

J'approuvai :

— Aussi n'est-ce pas mon intention... ni la vôtre, je suppose ? Cartes sur table, chef ! Abattez vos atouts, nous discuterons ensuite. Vous n'avez pas transbahuté ce matériel pour des prunes ?

C'était du beau travail, dans l'ensemble. Et ils avaient réalisé une double performance en réussissant à faire développer leur film au cours de la nuit.

— Le premier atterrissage n'y figure pas, comme vous pouvez le voir... Une apparition

plutôt qu'un atterrissage... Trop soudaine pour avoir été filmée !

A part ça, tout le reste y était. La soucoupe sur son promontoire. Mon approche circonspecte, curieusement « écrasée », immobilisée par le téléobjectif. Mes tentatives idiotes. Ma décarrade inspirée. Mon retour avec l'échelle et l'arrivée de Monika. Notre disparition à l'intérieur de l'engin...

Puis le premier décollage... Disparition plutôt que décollage... D'abord la soucoupe, très présente... et sans autre transition, plus rien que le promontoire ! La prise de vue stoppait, quelques instants plus tard, sur une secousse qui marquait la surprise de l'opérateur... On aurait été surpris pour moins que ça !

Le chef fit également stopper la projection. Juste le temps d'expliquer, avec une fierté évidente :

— Mes gars sont bien dressés... De vrais gendarmes dignes de ce nom, toujours prompts à recueillir des données précises... Malgré leur stupéfaction, ils ont noté le moment *exact* de la disparition de la soucoupe, et le moment *exact* de sa réapparition... Entre l'un et l'autre, se sont écoulées, très précisément, quatorze minutes.

Quatorze minutes pour aller jusqu'en Sibérie, pendant que nous explorions, laborieusement, l'intérieur de la soucoupe ; détruire, là-bas, trois avions fantastiquement armés et revenir nous déposer à domicile...

Je réalisai soudain, très excité :

— Mais alors, vous avez vu et filmé les... les extra-terrestres, quand ils nous ont redébarqués de leur engin !

L'expression du commandant de brigade était ambiguë.

— Vous allez voir... La seconde partie du film, d'ailleurs très brève, commence juste après la réapparition de la soucoupe... trop soudaine, une fois de plus, pour avoir été filmée.

— Il aurait fallu laisser tourner la caméra...

— Pendant un laps de temps impossible à prévoir ? Non, je ne crois pas que l'on puisse reprocher à mon opérateur de ne pas l'avoir fait !

La projection redémarra... Promontoire coiffé de la soucoupe... Aucun mouvement perceptible, en dehors des frémissements menus de la caméra... Puis, avec la même soudaineté, plus rien que le promontoire et deux corps inanimés, au centre du cercle presque parfait : Monika et moi, redéposés *par en dessous,* hors de toute observation possible... Le chef commenta :

— Ils m'en référaient, par walkie-talkie, lorsque vous avez repris connaissance...

Consciencieux, ils nous avaient suivis jusqu'à notre retour à la Jouvenette, chute et embardées comprises.

— Depuis lors, j'ai attendu que vous veniez me raconter tout ça, Georges... comme c'était votre devoir de citoyen. Il ne manque, pour compléter ces images extraordinaires, que le récit de ce qui vous est arrivé, à bord de la soucoupe, durant ces quatorze minutes...

Au terme d'une courte pause :

— Alors, Georges ?

Je cherchai le regard de Monika. Elle paraissait indécise et désarçonnée, mais ne fit pas un geste, ne dit pas un mot aptes à me dicter ma conduite. Si j'affirmais que nous ne nous souvenions de rien, que nous avions tout oublié de ce qui s'était passé entre les deux apparitions-disparitions de la soucoupe, je savais que Monika ne me contredirait pas. Mais pour légitime qu'elle fût, sur le plan de l'intérêt public, j'avoue que cette intrusion des gendarmes dans mes affaires personnelles m'agaçait prodigieusement, et peut-être encore davantage ces images irréfutables qu'ils venaient de me balancer en pleine figure. Je crois que ce qui me décida, sur le moment, à vider mon sac ne fut rien d'autre que le désir enfantin de stupéfier le commandant de brigade plus qu'il ne l'était déjà, plus qu'il ne m'avait étonné moi-même !

Mais avais-je encore vraiment le choix, de toute manière ?

J'éprouvai un plaisir intense au spectacle de leur incrédulité, de leur stupéfaction insondable... Monika se taisait et se contentait de m'approuver chaque fois que je lui demandais de le faire... Mais n'approuvait-elle que les détails de mon récit, ou bien également la décision que j'avais prise ? N'avait-elle pas, elle-même, exprimé quelques doutes, la veille, quant à la légitimité de notre silence éventuel ?

Nous avions branché le magnétophone, mais naturellement, il fallait que nous descendions à

Digne signer des dépositions écrites et des procès-verbaux et je ne sais trop quoi. Une fois qu'on a mis le doigt dans l'engrenage...

On cassa une croûte, à la fortune du pot. Puis, au début de l'après-midi, sur le chemin de l'Estafette restée en contrebas, je me retournai pour contempler, avec une étrange nostalgie, les bâtiments hétéroclites et encore inemployés, pour la plupart, de la Jouvenette. Le pigeonnier, tour carrée construite sur le roc, à dix-douze mètres de la maison. La maison elle-même, toute en longueur, avec un étage au-dessus de la soue et un vaste grenier récupérable. Et l'ancienne bergerie avec le four à pain effondré, à un bout, et la pièce où l'on tuait le cochon, à l'autre. Bientôt, je ne vis plus que les toits coiffés de tuiles romanes et bientôt, plus rien...

Ce n'était pas la première fois que je me retournais ainsi pour regarder la Jouvenette, mais cette fois, nous étions deux à le faire, et j'avais l'impression que Monika partageait ma nostalgie, mon appréhension, mon angoisse irraisonnées...

Un peu comme si cette descente parmi les hommes, en compagnie de deux gendarmes amicaux, mais tout de même dépositaires de l'autorité publique, dût être pour nous la descente aux enfers et marquer la fin d'une période particulièrement heureuse de notre vie...

Un peu comme si nous avions su, d'avance, que ce temps était révolu, et que nous ne reverrions jamais plus, ensemble, les toits de la Jouvenette...

***

Tout commença, à Digne, par un incident stupide dont la signification ne m'apparut pas, et pour cause, au moment où il se produisit.

Je n'avais pas revu Lombard depuis longtemps. J'avais presque oublié les lettres que j'avais écrites, la pétition que j'avais fait signer — avec l'aide de Monika — pour que les autorisations de convertir son fameux club de tir aux pigeons d'argile en tir aux pigeons vivants lui fussent refusées. Il sortait de bien déjeuner, avec des copains, du restaurant où j'avais emmené l'Arsène, pas mal de mois auparavant. Il me traita de connard, et de jocrisse, et de jobastre, et d'autres noms d'oiseaux — c'était de circonstance et j'avais l'habitude — en exhortant, tel un chef de chorale, ses amis de la société de tir, aussi beurrés que lui, à faire de même.

Je n'avais pas l'intention de leur répondre. J'avais bien d'autres soucis en tête ! Mais ayant pigé, au sein du vacarme, que leurs pigeons resteraient d'argile, j'eus le tort d'exprimer ma satisfaction, ce qui les plongea dans une mâle rage.

— Qu'est-ce qu'il a fallu que tu viennes nous faire chier, avec ta sensiblerie à la con ?

— T'es végétarien, peut-être ?

— Tu te prives de bâfrer de la viande de boucherie, comme tout le monde ?

— Et les bêtes de boucherie, c'est pas une atrocité, peut-être, la façon qu'elles sont traitées ?

J'essayais de garder mon calme. Je répondis qu'on n'excusait pas une atrocité par une autre et que des tas de gens bien s'en occupaient, des animaux de boucherie, et que leur connerie de tir aux pigeons réels, c'était du sadisme pur et simple... J'entendis encore :

— Tu pouvais pas y rester, dans ton Paris pourri ?

— Au lieu de venir faire le con chez nous, à nous polluer le paysage !

— Ces mecs qui se prennent pour des écolos...

— Le retour à la terre et tout le bordel !

— Parlant de bordel, puisque t'es là, tu peux pas rester là-haut à baiser ta pute, plutôt que d'emmerder les gens du coin qui...

Je ne lui laissai pas le temps d'achever sa réplique, au Lombard. Mais il trouva encore le moyen de me faire mal au poing, l'ordure.

Quand je lui cassai les dents !

J'étais en danger de lynchage, les chevaliers de la gâchette hurlant au procès pour coups et blessures ou parlant de prendre les fusils quand les gendarmes jetèrent leur poids dans la bagarre. Ils rétablirent l'ordre en quelques coups de sifflet et autant de bourrades, le chef allant jusqu'à jeter au visage de Lombard qu'il était, lui-même, un chaud partisan de la protection animale et que son propre nom figurait, d'ailleurs, parmi ceux des signataires de la fameuse pétition !

Enfin, les valeureux tireurs éméchés se disper-

sèrent et l'on pénétra, sous les yeux goguenards d'une assistance mi-rurale, mi-citadine, dans les locaux de la gendarmerie. Visiblement, mon geste avait plu à ma compagne. Sa forte main brune se crispait sur mon bras et ses yeux me disaient des choses...

La rédaction de nos témoignages et de divers papiers indispensables occupa une bonne partie de l'après-midi, pendant que le commandant de brigade s'efforçait, dans le bureau voisin, de « référer à qui de droit », selon la formule consacrée. Je l'entendis, plusieurs fois, élever la voix pour marteler des trucs dans le genre :

— Un film ! Oui, mon colonel ! Un film. Des images concrètes, indiscutables...

Ou encore :

— Les deux personnes qui ont vécu l'événement sont là, mon général. Là dans le bureau de la brigade. Deux personnes parfaitement sensées que l'on voit clairement, sur notre film, monter à bord de la « soucoupe »...

Puis, après un certain nombre de coups de fil, le processus s'inversa. Il n'appelait plus, on le rappelait. Il avait à peine le temps de raccrocher que ça carillonnait de plus belle, dans son bureau. Et l'escalade hiérarchique continuait, semblait-il. Je perçus des mots tels que « Monsieur le Ministre », puis « Monsieur le Président » — non, je ne crois pas, tout de même — et pour finir, ce sigle et cette « raison sociale » auréolés à la fois de prestige et de dérision : D.S.T., Défense de la Sécurité du Territoire...

Là-dessus, Mauconduit nous rejoignit enfin, harassé, bon à tordre.

— La salive qu'il faut dépenser pour être pris au sérieux... mais ça y est : ils vont vous prendre en charge !

— Qui ça, ils ? La D.S.T. ?

— Oh ? Vous avez entendu ? Exact. Et d'ici à leur arrivée, j'ai l'ordre de vous garder *incommunicado,* vous et votre... vous et madame !

— Bref, de nous garder à vue, comme de vulgaires malfaiteurs ?

— Ah, ne le prenez pas comme ça, Georges...

— Comment voulez-vous que je le prenne ? Et comment vont-ils nous prendre, eux ? Cette « prise en charge » par la D.S.T., ça consiste en quoi, au juste ?

Mauconduit ôta son képi, dont la bande de cuir intérieure avait marqué d'un trait rouge son front ruisselant.

— Je crois avoir compris que vous appréhendiez surtout de tomber dans les pattes des journalistes et autres mass media... C'est également le souci de la D.S.T. ! Que vous n'y tombiez pas, veux-je dire...

Dans un haussement d'épaules :

— Leur attitude est celle de gens qui n'y croient qu'à moitié, mais qui ne veulent rien laisser au hasard. C'est évidemment notre caution... celle de la gendarmerie... qui a emporté le morceau. Ils savent que nous sommes sérieux et farouchement attachés aux *faits*... et naturellement, il y a ce film...

Non sans un soupir de lassitude :

— S'il se révèle que nous sommes tous des fumistes, nous avec notre film et vous avec vos histoires, nous en finirons, vous en finirez très vite avec eux. Mais dans le cas contraire, il se peut que vous soyez, actuellement, les seuls êtres humains, sur Terre, à détenir le plus fabuleux secret de tous les temps !

Je haussai les épaules, à mon tour.

— Vous savez que c'est la seconde solution qui est la bonne, chef... mais que diable va-t-on pouvoir leur révéler, je vous le demande, sinon des impressions, des sensations éprouvées par un tandem de profanes, et sans aucune valeur technique !

Mauconduit secouait la tête, persuasif.

— Ils ont des spécialistes, vous savez... Ils vous mettront en rapport avec des techniciens... des analystes... des savants qui sauront tirer de vos récits des informations, des données que vous n'avez même pas conscience de détenir...

J'avais « mes couleuvres » le long de la moelle épinière.

— Sauf votre respect, chef... tu parles d'un programme ! Deux citrons dans la grande machine à tirer du jus, c'est bien comme ça que vous voyez les choses ?

Il s'était un peu piégé lui-même et prit une expression contrite.

— Ce n'est pas comme ça que j'exprimerais...

– Le jus ?

— La situation ! Et puis, n'est-ce pas... c'est un devoir civique !

Ouais. J'avais déjà entendu ça quelque part...

On partagea tous, vers huit heures, un menu froid commandé au restaurant d'à côté. Je sais qu'il était à peu près huit heures, car le chef avait une vieille télé, dans son bureau, et que Léon Zitrone emplissait l'écran de son autorité distinguée.

Rien n'allait plus mal ni mieux que de coutume, excepté que les Russes faisaient un ramdam du tonnerre de Dieu, autour de cet escamotage sibérien et, semblant virer leur cuti, une fois de plus, reparlaient d'une origine terrestre possible de ces « soucoupes violentes »... Mauconduit triompha :

— Vous voyez ? Il se peut même que vos révélations, communiquées aux chefs de gouvernement, puissent empêcher une guerre !

Bien sûr, bien sûr, mais cette image des citrons dans le presse-citron n'avait toujours rien de réjouissant... même pour une aussi bonne cause !

Plus tard, je demandai au chef Mauconduit l'autorisation de m'isoler avec Monika dans son bureau, derrière une porte close. Il hésita, mais je ne lui laissai pas le temps d'ouvrir la bouche.

— C'est peut-être la dernière fois, avant longtemps, que nous aurons l'occasion de le faire !

Nous isoler, voulais-je dire, mais dès que nous fûmes seuls, Monika retrouva ou feignit de retrouver sa tournure d'esprit elliptique pour me demander à quoi je pensais, en disant cela.

Qu'est-ce que nous n'aurions pas l'occasion, peut-être, de faire avant longtemps ?

On le fit donc. (Fi donc !) Sur le canapé du chef. Après avoir retourné le portrait officiel du Président de la République. Et avec l'impression, délicieuse entre toutes, de faire un pied de nez à l'autorité.

Le pied, quoi !

Plus tard, Monika voulut boire un verre d'eau. J'allai le lui chercher. J'avais l'impression très nette que nos porte-képis avaient deviné ce que nous venions de faire et je m'en foutais comme de ma première contravention. J'en tirais, même, une satisfaction supplémentaire...

Le chef m'arrêta, au passage.

— Sans rancune, Georges ?

— Sans rancune, chef ! Vous faites votre boulot... comme ça !

Pouce en l'air. Et je le pensais.

Mon verre d'eau fraîche à la main, je frappai doucement à la porte que Monika, pendant mon absence, avait rebouclée de l'intérieur. Puis je frappai plus fort. Puis je l'appelai.

Finalement, épaule contre épaule, le commandant de brigade et moi, on enfonça la porte.

Il n'y avait plus personne dans le bureau dont la fenêtre ouverte béait sur la nuit bruissante du chant des grillons.

Ce n'était pas évident, ce saut du premier étage, mais je connaissais Monika. Elle était capable de performances sportives que bien des hommes n'auraient pas égalées.

Au milieu du canapé sur lequel nous avions fait l'amour, reposait ce message, elliptique, lui aussi, bien dans sa manière :

« Pourrais pas supporter. Pardonne. Je t'aime.
Mon. »

Les recherches s'organisèrent très vite.

J'attendais, prostré, ne sachant si je devais souhaiter qu'ils la retrouvent et me la ramènent, fût-ce contre son gré, « entre deux gendarmes », ou conformément à sa volonté d'oiseau libre effrayé par la cage, qu'elle échappe à toutes les poursuites...

Quand les gens de la D.S.T. arrivèrent, on n'avait toujours pas retrouvé Monika.

Et quelque chose me disait qu'on ne la retrouverait pas de sitôt. Ce n'était pas dans son personnage de se laisser emprisonner si elle n'était pas consentante.

TROISIÈME PARTIE

MONIKA

Ma
passa
pas d
échan
dans
comm
et la
La
Soit c
de qu
plusie
vers
dans
« robi
Monik
tout c
d'une
point
J'étais
sûr. E
agi co

CHAPITRE XI

Ma cohabitation avec les gars de la D.S.T. se passa plutôt mal, surtout au début. Ce n'étaient pas des plus mauvais chevaux que n'importe quel échantillonnage de quidams piqués au hasard dans une foule, mais ils avaient, à mes yeux, commis le péché inexpiable en provoquant la fuite et la disparition de Monika.

Laquelle, bien entendu, n'avait pas été reprise. Soit qu'elle eût immédiatement trouvé l'occasion de quitter le secteur, en auto-stop. Soit, ainsi que plusieurs l'avaient supposé, qu'elle fût repartie vers la montagne et reposât désormais enfouie dans les broussailles, au fond de quelque « robine ». Intuitivement, je n'y croyais pas. Monika victime d'un tel accident, je l'aurais su tout de suite. Définitivement sortie de ma vie, d'une manière ou d'une autre, je l'aurais senti au point de perdre, moi-même, le goût de la vie. J'étais sûr qu'elle reviendrait, ou je voulais en être sûr. Etant ce qu'elle était, je la comprenais d'avoir agi comme elle l'avait fait. Peut-être y eût-elle

renoncé si elle avait su, d'avance, que notre liberté surveillée, notre « assignation à résidence », pour employer leur jargon, se ferait à la Jouvenette ?

Je n'aurais pu dire, moi-même, comment ça s'était passé. Monika disparue, je voulais être quelque part où elle pourrait toujours me retrouver tout de suite et le seul endroit vraisemblable, c'était la Jouvenette. Pour moi, cette colline où nous avions vécu ensemble demeurait le point focal, le pôle d'attraction qui tôt ou tard l'attirerait de nouveau, et je leur avais dit, carrément, que s'ils voulaient m'emmener ailleurs, ce serait drogué, assommé et ficelé, ou bien mort ! Il y avait eu d'autres coups de fil, des consultations aux plus hauts niveaux et puis, finalement, un des agents de la D.S.T., un petit gros du nom de Parmentier, que ses collègues appelaient « Patate », était revenu en déclarant que c'était pas plus con qu'autre chose et que dans certaines conditions, ils avaient l'imprimatur du Saint-Père ! Je m'abstins de demander quelles étaient ces conditions. J'avais obtenu ce que je voulais. Je n'en désirais pas davantage...

En fait, j'ai souvent pensé, par la suite, que je m'étais laissé gentiment posséder par cette bande de rigolos ! Qu'ils avaient prévu ma réaction, et que la décision était *déjà* prise. Mais qu'ils m'avaient fait croire que seule, mon énergie surhumaine avait été cause de leur emménagement à la Jouvenette. Psychologiquement, c'était très fort. J'étais content de moi, je me prenais pour *Superman,* c'était bon pour ce que j'avais et

donnant donnant, je leur devrais au moins quelque chose...

A part ça, la Jouvenette, même sans son ancienne tour de guet, était l'un des endroits au monde les plus isolés et les plus faciles à surveiller et à défendre. Accessoirement, c'était aussi l'endroit où *l'événement* s'était déroulé, la veille...

Bien entendu, ils commencèrent par procéder à des « contrôles de radioactivité résiduelle éventuelle » et à des « prélèvements de carottes », dans le sol du promontoire, qui furent envoyées je ne sais où pour « examens spectrographiques » et « tests gravimétriques » et tout le saint-frusquin. Je ne pense pas qu'il en soit jamais rien sorti. Le mode de propulsion de la soucoupe défiait toutes les technologies humaines...

Nous avions une copie du film tourné par les gendarmes et nous la regardions fréquemment, ensemble. Nous, c'est-à-dire moi et mes gardiens permanents, dont « Patate », ainsi que les « spécialistes » de passage. Ces projections étaient généralement le prélude à quelque nouvelle « conversation », lisez « interrogatoire »... N'étant pas psychologue professionnel, je ne comprenais pas toujours les questions qui m'étaient posées, et dont une fois sur deux, je ne pouvais concevoir le rapport avec notre problème, mais les spécialistes sont les spécialistes et où irions-nous si les *vulgum pecus,* (en latin : les vulgaires pékins), se sentaient autorisés à douter de leurs compétences ? Personnellement, je ne me lassais pas de ces projections qui me restituaient

des images tangibles de la dernière journée vécue avec Monika, à la Jouvenette. Pour ce qui était de la soucoupe, je ne me privais de leur dire, fréquemment, quel usage ils pouvaient en faire...

Le film lui-même avait été « analysé », vous pensez ! Par toutes les méthodes connues, plus quelques autres. Sans qu'un abruti quelconque pût y déceler le moindre trucage, et pour cause ! Bien que fonctionnaires assermentés, Mauconduit et ses gendarmes avaient été salement cuisinés, eux aussi. Chacun son tour, en quelque sorte. Et priés de prêter un nouveau serment : celui de la boucler à double tour, jusqu'à ce qu'on leur donnât le feu vert, ce qui ne risquait pas de se produire avant un bon bout de temps, si jamais !

Je ne coupai pas à l'épreuve du « détecteur de mensonge ». Sans injection de penthotal ou je ne sais quelle autre saloperie. Puis avec... moi qui ai horreur des piqûres. Il y avait un charroi discret, mais quasi constant de bonshommes et de matériel, entre la Jouvenette et « les services ». On ne m'épargna pas non plus les séances de « régression hypnotique » et pour ça aussi, semblait-il, le fait que je sois « demeuré dans mon cadre » n'était pas sans importance. Je commençais à me demander si le plus demeuré, dans mon cadre, était bien celui qu'ils pensaient !

Enfin, après tous ces tests et toutes ces expériences aux frais des contribuables, tout le monde parut pleinement convaincu de l'authenticité du film et de mon histoire. De toutes mes histoires, car j'avais fini par leur raconter, aussi, tout le

reste. Les moutons, la bestiole, le spectre de Givaudan, les esprits frappeurs et la suite. Pour les moutons, il existait un enregistrement partiel — celui des gendarmes — et plusieurs personnes — Lombard et sa bande — avaient été témoins d'une manifestation précédente. Ces mêmes témoins avaient également quelque chose à dire, en ce qui concernait « la bestiole » et son rôle supposé dans leur accident. Sans oublier le berger qui avait assisté à l'épisode de l'aigle royal et, dans le cas du spectre de Givaudan, notre Arsène national qui avait bel et bien *vu*, en ma compagnie, l'ancien propriétaire de la Jouvenette ! Tout ça commençait à faire beaucoup de monde et naturellement, ce qui devait arriver arriva. Les journalistes se branchèrent sur le coup...

Par un assez joli tour de passe-passe, agents et spécialistes présents en permanence ou de passage à la Jouvenette devinrent instantanément des « occultistes », la « bestiole », un vampire — à nous, comte Dracula — et l'affaire, une « banale histoire » de *poltergeists* et de maison hantée. De quoi passionner l'opinion pendant quelque temps, terroriser les personnes impressionnables et fournir, aux journaux à sensation, des manchettes idem, aux esprits forts, aux sceptiques, quelques bonnes occasions de rigolade... Mais de soucoupe, point ! Du beau travail de camouflage. Moi-même, je ne tenais pas à voir tous ces types s'éterniser sur ma colline...

Un soir — l'hiver approchait, mais les arrière-saisons, dans ce pays, sont splendides — j'étais

assis avec Parmentier, dit « Patate », dans le soleil déclinant, et contemplais, non sans dégoût, la véritable kermesse de reporters de seconde zone qui campaient, littéralement, sur le terre-plein, polluant le décor de leur présence, de leurs papiers gras et de leurs canettes vides. J'avais fini par sympathiser, avec Patate. Au fond, c'était un type pas mal, à la tête solidement plantée sur les épaules...

— James Bond, les gadgets, les pépées... c'est pas notre blot ! Notre boulot non plus, d'ailleurs... Tout ça, c'est le cinoche romantique auquel on croit un peu, quand on est jeune et con... mais au fond, qu'est-ce qu'on est ? Des flics. Des fonctionnaires... Qui se débrouillent pas trop mal, quand même, puisque tous ces jobards guettent toujours les fantômes et pas les soucoupes !

J'acquiesçai, morose :

— Ouais. Un petit miracle ! C'est important qu'ils continuent d'ignorer la soucoupe ?

Patate haussa les épaules.

— Question de crédibilité... Je peux te le dire, maintenant, mais ça bardait brutal, entre Ricains et Rouskis, dans la coulisse... Y avait de l'intox au travail... dont on recherche actuellement l'origine... pour les pousser à se foutre sur la gueule... Si on avait laissé ta soucoupe tomber dans le domaine public, toute l'histoire serait très vite partie en couille alors que là, le côté top-secret et tout... T'as peut-être pas remarqué que certains

des mecs qui te cuisinaient se trimbalaient des accents à bouffer en tartine ?

— Si, mais je n'avais jamais pensé...

— T'es trop modeste ! Tout ton dossier a été transmis aux Ricains et aux Russes. Faut te faire une raison, t'es dans le collimateur... Aussi bien de Moscou que de Washington ! Tu serais vachement surpris d'entendre les noms et les fonctions de quelques-uns des gus qui sont venus t'interviewer... et combien y avait de gorilles et de barbouzes au mètre carré, dans la verte nature, pendant qu'ils t'écoutaient !

Je fronçai les sourcils.

— D'où vient que tu me fasses ces confidences ? C'est pas top-secret, ça aussi ?

— Tu penses bien que je parle pas sans autorisation ! Et je te le dis pour que tu tiennes le coup, matelot ! Je commence à bien te connaître et toi qu'as envie de sortir un best-seller, tu pourrais te laisser tenter par la pub. Mais fais pas ça, fils, ou pas encore...

Je le regardai droit dans les yeux.

— Tu veux que je te dise, Patate ? Tu raisonnes comme une patate ! Et tous tes psychologues et spécialistes à la con, c'est du kif ! Moins tout ça durera, plus vite j'aurai ma chance de revoir ma nénette !

Non sans amertume :

— Mais tant qu'il y aura un parterre de connards au lieu de marguerites ou de campanules devant la maison...

Il releva :

— T'es drôlement mordu, pas vrai ?

— Tu ne peux pas comprendre. Tu ne connais pas Monika !

La claque qu'il m'administra sur la cuisse me parut chargée d'amitié sincère. Je me hâtai de bifurquer, pour ne pas m'attendrir :

— Est-ce qu'ils ont déjà pu tirer, de tout le jus qu'ils m'ont extrait, des conclusions utiles sur un plan technique ?

Il secoua la tête.

— Je ne suis pas dans le secret des dieux, mais j'en doute... Un « jus », comme tu dis, qui condamne à raisonner en termes d'espaces à plus de trois dimensions et d'univers parallèles... De la science-fiction, quoi !

Cafardeux, je repointai l'index vers le grouillement anarchique des joyeux désœuvrés implantés sur mes terres.

— Et si vous faisiez preuve d'un peu d'autorité pour renvoyer tous ces emmerdeurs à leurs chiens écrasés ?

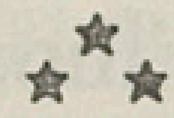
Il s'esclaffa :

— C'est précisément ce que nous ne pouvons pas faire, vieux ! Nous sommes des occultistes, tu te souviens ? Des personnes privées... privées de tout statut officiel, en particulier... spécialisées dans les fantômes à draps de lit blanchis par Ariel et les tables tournantes... Un coup pour oui...

Et je ricanai en écho :

— Deux coups pour non ! Je veux pas la mort du pécheur, mais je voudrais... je voudrais qu'il y ait une nouvelle nuit des moutons, avec pluie de

cailloux, apparition d'ectoplasme, tout le bidule, pendant qu'ils pioncent dans leurs tentes et leurs sacs à viande... Je te jure qu'on assisterait à un de ces marathons...



Je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Je pensais à Monika. J'éprouvais, jusqu'au fond de l'âme, un désir brûlant de sa présence. Je n'étais pas seul. La salle commune de la Jouvenette était pleine de respirations endormies, quatre ou cinq, je ne savais pas au juste, mais aucune n'était celle de Monika. J'aurais tout donné pour qu'elle soit là, pour que les événements dont cette maison maudite avait été le cadre n'aient jamais eu lieu et simultanément, j'en bénissais les murs d'avoir su héberger, durant des mois, ce paradis qui faisait aujourd'hui mon enfer. Ne me l'avait-on accordé que pour me le reprendre ? Je n'avais pas la philosophie du prophète Job et de ses collègues bibliques ! J'en aurais demandé raison à Dieu en personne, si j'avais pu le rencontrer face à face...

Je m'aperçus, soudain, que mon cœur cognait à tout rompre, dans ma poitrine oppressée, et que répartis à travers la pièce, les dormeurs s'agitaient dans leur sommeil. L'un d'eux gémissait à voix haute. James Bond ou pas, ces gaillards étaient tout de même censés ne pas être des femmelettes effrayées par leurs cauchemars... Or, à la façon dont gémissait celui-là, on eût dit un gosse rêvant bruyamment sa peur des ténèbres...

Je me levai, gagnai la fenêtre. Tout, à première vue, paraissait normal, mais contre mes côtes, le martèlement s'accentuait encore. Il semblait invraisemblable qu'un cœur humain pût battre à cette cadence, avec cette énergie, sans jaillir hors de sa cage. Puis une silhouette se dressa près de moi. Parmentier, pistolet au poing. L'autre main crispée sur la poitrine. Je murmurai :

— Toi aussi ?

Il grimaça un sourire.

— Le palpitant qui s'emballe... C'est ça qui t'a réveillé ?

— Je ne dormais pas...

— *Ecoute !*

La tête inclinée vers l'épaule, il essayait de faire la différence entre le martèlement de son cœur, dans ses oreilles, et ces chocs lourds, ces chocs sourds en provenance de l'extérieur. Je chuchotai :

— Non, non, tu ne rêves pas. C'est bien le prélude à la charge invisible des moutons du père Givaudan !

— Sacré nom de Dieu de bon Dieu !

En trois coups de gueule, il acheva de réveiller les autres.

— Prenez vos flingues ! Vos torches ! Allons-y !

Quelques instants plus tard, tout le monde débouchait à l'air libre, en trébuchant et se bousculant. Je précisai :

— Par ici !

Les premiers campeurs commençaient à sortir également des tentes. Un vaste mouvement

convergent s'amorça, à destination de l'ancienne bergerie où régnait le grand jeu, maintenant, le concert que je connaissais par cœur des lamentations et des vagissements et de la rage du bélier, entre deux ruées aveugles...

Je n'éprouvais plus aucune peur en présence de ce phénomène que je vivais pour la troisième fois. Rien, en fait, ne pouvait être plus absurde que toutes ces torches braquées vers *l'emplacement* d'une porte disparue, béant sur le vide, mais qui n'en craquait pas moins sous les charges d'un bélier invisible... Il y eut un premier flash, puis de nombreux autres. Les journalistes les moins affolés prenaient des photos, mais de quoi ? Mieux inspirés étaient ceux qui faisaient tourner leurs magnétophones portatifs. Il leur resterait au moins quelque chose...

Perversement, je n'avertis personne... Et quand la porte fracassée livra passage au troupeau en fureur, ce fut plus fort que moi, j'éclatai d'un rire de dingue en les voyant tous plonger de droite et de gauche et prendre la fuite devant la menace inexistante... hurlements vrais et bêlements « fantômes » emplissant la nuit de leurs clameurs conjuguées.

Patate avait perdu son pistolet, dans la secousse. Je le lui montrai, du faisceau de ma torche, tandis qu'il se remettait sur pied.

— Je ne vous avais pas dit, à tous, que c'était quelque chose ?

Il s'épongea le front, d'une main tremblante, avant de ramasser son arme.

— Ça, pour quelque chose...

Le retour du silence ramena celui des fuyards... Ils revinrent lentement, prudemment, en regardant bien où ils mettaient les pieds. Beaucoup s'étaient tordu la cheville et boitaient plus ou moins bas. Presque tous avaient fait une ou deux chutes douloureuses et pas un d'entre eux n'avait probablement envie de revenir en arrière, mais il y avait les autres et la perspective de leurs moqueries futures, en cas de « dégonfle » et d'ailleurs, tous avaient laissé, derrière eux, quelques effets personnels épars sur le terrain...

Ils jouaient les glaneuses quand se déclencha la pluie de cailloux.

Pas exactement une pluie, au départ... Plutôt le contraire d'une pluie : un geyser de cailloux, un jaillissement vers le ciel de pierres qui montaient à l'oblique ou à la verticale, comme les gouttes d'un puissant jet d'eau, et retombaient de même dans un bruit de grêle et les cris de douleur, les jurons des victimes touchées par ces retours à la terre !

Et le phénomène ne cessait pas. S'étendait, se reproduisait de proche en proche. Arrachant au sol, semblait-il, des pierres de plus en plus grosses et les projetant de plus en plus haut avant de les abandonner, derechef, à la pesanteur...

Parmentier haleta :

— Tous dans la baraque ou on va se faire lapider comme des femmes adultères au temps du Christ !

Quelques journalistes et photographes tentèrent de nous suivre dans la salle commune, mais

les gars qui m'accompagnaient devaient avoir reçu des ordres, car ils les repoussèrent en beuglant :

— On vous a pas demandé de venir !

— Vous troublez nos travaux par votre présence !

— Allez vous planquer dans les autres bâtiments !

D'accord, j'avais manqué de charité, moi aussi, quand je les avais laissés fuir devant les moutons sans essayer de leur dire qu'il n'y avait pas de danger, mais là, je trouvais qu'ils allaient un peu fort, mes gorilles ! Si quelques-uns de ces pauvres diables se prenaient un parpaing en travers du crâne et restaient sur le carreau... D'autant qu'ils n'iraient certainement pas se réfugier dans la bergerie et que le seul autre bâtiment disponible, le pigeonnier, était à dix ou quinze mètres..

Je me surpris à penser, de toutes mes forces, pendant que les gars affolés cavalaient en gueulant sous l'avalanche :

— Mais que ça s'arrête, bon Dieu !

Et six secondes ne s'étaient pas écoulées qu'un des hommes de Patate signalait, de la fenêtre

— Ça y est, c'est fini ! Les cailloux, je parle.

Je cherchai la chaise la plus proche. Jambes fauchées. Frappé, ébloui par cette évidence :

J'avais voulu les moutons. J'avais voulu les cailloux. (A la fin de ma conversation avec Patate la veille.) En l'air, bien sûr : le cas de le dire. Comme on balance ces trucs-là, sans y croire..

Les moutons étaient venus.

Coïncidence ?

Les cailloux étaient venus.

Coïncidence ?

Et je venais de souhaiter l'arrêt des chutes de pierres.

Et les chutes de pierres s'étaient arrêtées.

Encore une coïncidence ?

Mon univers vacillait. Patate avait parlé de « science-fiction », la veille. Moi aussi, j'avais lu pas mal de science-fiction. Des histoires insensées où l'un des personnages créait, sans le vouloir, des situations insolites. Juste en y pensant. Et d'autres histoires où les vœux, les souhaits exprimés se réalisaient, comme dans les contes de fées qui n'étaient, finalement, que des histoires de science-fiction où la magie tenait la place des technologies avancées ! La citrouille changée en carrosse et le crapaud en prince charmant. Abracadabra. Que la lumière soit et la lumière fut. Etais-je devenu, par la grâce de je ne savais quel enchantement, quelle mutation, l'un de ces personnages ? Etait-ce ma présence à la Jouvenette qui avait amené, créé autour d'elle tous ces prodiges ? Les moutons, les cailloux, la « bestiole », l'ectoplasme de Givaudan...

La soucoupe ?

J'avais besoin de savoir.

Les moutons, les cailloux étaient venus.

A mon appel ?

Les cailloux s'étaient arrêtés de même.

J'avais besoin de savoir.

Je renouvelai, très fort, le troisième *souhait* que

j'avais fait la veille, pour effrayer les intrus installés chez moi.

Je *souhaitai* voir reparaître le spectre de Givaudan, mon ancien propriétaire.

Et puis j'attendis, concentré sur cette image aperçue déjà, une fois, avec l'Arsène.

Absurde, absurde... *Impossible.*

Mais il fallait que je sache !

CHAPITRE XII

— Georges, viens voir !

Il avait à peine terminé, Parmentier-Patate, que j'étais debout à son côté, près de la fenêtre.

— Qui est-ce ?

Je balayai du regard le plateau jonché de toiles de tente et de sacs de couchage et même d'appareils de photo abandonnés dans la caillasse. Le fait que toiles aplaties, étalées, sacs à viande rejetés à la diable, tapis de sol et le reste fussent littéralement enterrés sous les pierres témoignait de l'intensité du dernier phénomène. La pluie de cailloux avait cessé depuis plusieurs minutes, mais pas un journaliste n'était en vue. Je les imaginai tous entassés dans le pigeonnier à trembler comme feuilles d'automne et ça ne me fit même pas rire. Ramenant mon attention sur cette silhouette voûtée, claudicante, qui traversait le terre-plein, je dis comme avait dit l'Arsène, cette autre nuit-là :

— C'est lui !

Et Patate, piquant ma réplique :

— Qui ça, lui ?

— Le vieux Givaudan. Je t'ai expliqué...

— Mais tu ne peux pas voir son visage !

L'impression de revivre, à l'envers, un événement cyclique, une scène à répétition. Sinon qu'à présent, j'étais à la relance :

— Pas besoin ! C'est bien lui ! Sa démarche bancale ! Sa jambe ressoudée de travers ! C'est lui, pas d'erreur possible...

Je m'entendis ajouter, d'un ton naturel :

— Il ne va pas tarder à se racler la gorge... Comme à la fin de la guerre des moutons...

Je l'avais à peine dit que c'était fait :

— Rrrrrmph ! Harrrrrumph !

Les copains de Parmentier-Patate et Parmentier lui-même me regardaient d'un air étrange. Ils avaient dégainé l'artillerie et, toujours avec cette sensation tenace, tenaillante, de déjà-vécu :

— Vous n'allez pas tirer sur un mort !

Trois ou quatre voix ricanèrent, en même temps :

— Un mort... qu'est-ce qu'il risque ?

— Qu'est-ce que tu veux que ça lui foute ?

Pistolet pointé entre les barreaux de la grille, Patate cria :

— Qui êtes-vous ? Répondez ou je tire !

Je savais, sans y regarder, que la silhouette était maintenant trop proche de la porte. Hors d'atteinte. Puis le battant se mit à vibrer sous les coups attendus. *Pas le genre toc-toc-toc discret d'un visiteur de hasard, mais le martèlement péremptoire*

d'un homme qui était chez lui, qui avait été chez lui, dans cette maison, et qui entendait bien y rentrer !

Quelqu'un vociféra :

— Qui est là ? Parlez, nom de Dieu !

Puis Patate organisa, dans un souffle :

— Toi, tu ouvres. Sec. Le verrou est pas bouclé. Et tu te planques derrière la lourde. Les autres, flingues braqués...

Je m'esclaffai doucement. Je savais ce qu'ils allaient trouver, derrière cette porte.

Rien. Il n'y aurait plus rien, quand ils ouvriraient, dans le rectangle ouvert sur la nuit d'automne.

Au signal donné, le gars ouvrit la porte. S'aplatit derrière le battant.

Cette fois, je fus seul à crier.

Il était là. Le père Givaudan. Je ne l'avais jamais vu, de son vivant, et ne pouvais vraiment le *reconnaître,* mais je savais que c'était lui. D'ailleurs, immobile et planté de guingois sur le seuil de la Jouvenette, il graillonna tout à coup :

— Rrrrrmph ! Harrrrrumph !

Mais bizarrement, monstrueusement, le mouvement de la tête et le gonflement des joues de vieux cuir et la secousse imprimée par la quinte avaient *précédé* la manifestation sonore, comme dans un film mal synchronisé.

Patate râla, pour lui-même :

— Un hologramme ? Un putain d'hologramme ?

Avec une nuance interrogative. Il ne savait pas. Il supposait. Il *espérait...*

Puis les nerfs d'un de ses collègues craquèrent, d'un seul coup, et la première balle tirée entraîna les autres. Durant quelques secondes, ce fut une véritable fusillade qui fracassa la paix intérieure de la Jouvenette.

— Cessez le feu, bordel de m...

Parmentier ne termina pas sa réplique.

Car loin d'accuser les impacts et de s'abattre comme l'eût fait un être de chair ou de rester imperturbé comme l'eût fait un « hologramme » ou de s'escamoter purement et simplement comme l'eût fait un « fantôme », la silhouette de Givaudan subissait une transformation rapide.

En un clin d'œil, elle parut se rétracter, diminuer de taille et de volume. Contours, couleurs disparurent, la silhouette se rétrécissant, en une sorte d'implosion silencieuse, jusqu'à n'être plus, le temps d'un éclair, qu'une boule d'un brun verdâtre qui fila vers la droite, sortit de notre champ visuel ***sans que l'on pût voir si elle roulait ou se déplaçait à ras du sol, par quelque moyen de propulsion incompréhensible...***

Je chuchotai, halluciné :

— *La « bestiole » !*

Et plongeai, comme un fou, hors de la salle commune, mais naturellement, il n'y avait plus rien à voir, que la nuit et le terre-plein jonché, et les gars de la presse qui ressortaient, lentement, du pigeonnier, et Patate et ses collègues qui jouaient les sœurs Anne, en tous sens, figés dans leurs attitudes professionnelles avec leurs capacités inopérantes et leurs armes inutiles...

***

L'hiver était là, et j'allais me retrouver seul à la Jouvenette.

Ils avaient tous fini par se lasser, les journalistes et les autres. Ou leurs patrons respectifs en avaient eu marre de les payer à ne rien faire, en l'attente de phénomènes-bidons, d'hallucinations collectives qui de toute manière, ne se reproduisaient même plus ! D'ailleurs, l'abaissement progressif de la température n'encourageait personne à s'attarder sur mon territoire...

Le rapt des trois avions soviétiques, au-dessus de la Sibérie, ayant été, d'autre part, le dernier de la longue série d'attentats perpétrés contre des appareils terriens, il y avait déjà belle lurette que plus aucun « spécialiste » ne venait me cuisiner à domicile. Qui se soucie encore d'un citron pressé jusqu'à la dernière goutte ?

Sur les hauteurs, soufflait un mistral à décorner le bélier invisible du père Givaudan, le plafond bas promettait de la neige et nous étions assis face à face, Patate et moi, devant une bouteille de piquette. Il avait tenu à rester un jour ou deux de plus que les autres. Les amitiés vont et viennent, mais je crois que la sienne était réellement profonde. Dans son genre, lui aussi avait cherché, toute sa vie, quelque chose qu'il n'avait jamais pu trouver...

— Santé, Georges ! Et ce n'est peut-être qu'un au revoir, mon frère ?

— Peut-être..

Harnaché de pied en cap, il était prêt à partir.

— Si tu as besoin d'un coup de main, ou s'il y a quelque chose que tu aimerais dire à un copain, fais-moi signe... Je connais des tas de gens, tu sais... et je serai toujours content de te revoir...

— Moi aussi... Patate ! A propos, c'est quoi, ton prénom ?

— Patrick. Mais Patate fait l'affaire. J'ai l'habitude. Et puis, tu peux pas te tromper, si jamais tu m'écris : P. Parmentier. C'est la même initiale...

Je remplis les verres pour un ultime cul sec.

— Je t'écrirai, Pat... tôt ou tard. Ou je te passerai un coup de bigophone...

— Et si jamais tu remontes à Paris... Je vis seul. Et je suis bientôt à la retraite...

Debout, emmitouflé, il traînait encore.

— Dire que tous nos cons de temporains vont se grouiller d'oublier tout ça, comme ils oublient tout le reste, avec le temps et la dégringolade quotidienne de l'actualité...

— C'est la vie, Pat !

— La vie, la vie... Elle passe, la vie, et on n'a jamais le temps de creuser quoi que ce soit, les amitiés ou les mystères... On reste à la surface et on finit par mourir idiots ! Quand je pense qu'on saura jamais pourquoi ces putains de « soucoupes violentes » nous sont tombées dessus, comme ça... et qu'elles ont cessé, du jour au lendemain... sans plus de raison apparente... J'aurais bien aimé connaître la raison. Pas toi, Georges ?

— J'aurais beaucoup aimé...

— Si jamais t'avais une idée... ou que ta

soucoupe personnelle revienne se balader sur ton promontoire...

— C'est juré !

— A titre officieux, naturellement.

— Naturellement !

— Bon, c'est pas tout ça...

Après un dernier silence embarrassé :

— O. K., faut que j'y aille. Bye, Georges !

— Bye, Pat ! Et merci...

— De quoi ?

On échangea un ultime adieu, des deux bras, juste avant qu'il ne disparaisse sur la route de Lambert. J'avais éprouvé, l'espace d'un éclair, la tentation dingue de m'habiller en vitesse, de boucler la Jouvenette pour la saison froide et de rentrer avec lui, à Paris. J'avais le pressentiment que ma solitude retrouvée ne pourrait m'apporter rien de bon, mais en aurais-je possédé la certitude absolue que ma décision finale n'eût pas été différente. De nouveau, j'avais besoin de *savoir*...

Seul pour la première fois depuis bien des semaines, je tournai longuement dans la vaste salle commune avant d'oser ébaucher ce que j'avais en tête.

Lentement, je dressai la table pour deux personnes, avec nos assiettes et nos couverts et nos ustensiles préférés, et je sortis du frigo une bouteille de champagne. J'arrangeai les coussins et les tapis devant la cheminée avant de jeter l'allumette sur les journaux et le petit bois préparés dans l'âtre. Quand les bûches commencèrent à crépiter, sur les chenets, je revins à la table où

j'allumai les bougies. Puis j'éteignis l'électricité. Le décor était prêt. Il n'y manquait plus que Monika.

Le feu ronflait lorsque j'entendis frapper à la porte. Et pas le martèlement impérieux du père Givaudan, mais le toc-toc léger que j'avais attendu.

J'ouvris en disant :

— Pourquoi frapper ? Tu es chez...

Mais restai sans voix parce que debout sur le seuil de la porte, Monika était nue. Je bégayai comme un imbécile, en lui prenant la main :

— Entre vite ! Tu dois être gelée...

Et ce rire clair dont mon oreille avait conservé la musique emplit de nouveau, délicieusement, la triste salle commune illuminée de sa présence.

Tandis que je refermais la porte derrière elle et qu'elle reprenait, d'un long mouvement fluide, sa place parmi tapis et coussins empilés devant l'âtre.

— Tu m'excuseras... Je n'ai pas pris le temps de m'habiller...

Je tentai de garder un ton léger, en dépit de ma gorge atrocement serrée. Elle était là, comme je l'avais désiré, et jamais elle n'avait été plus lointaine. Je débouchai le champagne et remplis deux verres, histoire de noyer, dans l'accomplissement de ces gestes simples, mon angoisse et mon désespoir. Puis je m'assis en face d'elle, dans la lueur dansante des flammes, et levai mon verre à la rencontre du sien.

— A qui dois-je porter ce toast, chérie ? A

Monika, la seule femme que j'aie jamais aimée... ou bien à je ne sais quelle inaccessible princesse des étoiles ?

Il y avait, dans son sourire, une étrange nostalgie.

— Tu as voulu me revoir et je suis revenue, Georges... Que puis-je te révéler que tu ne saches déjà ?

Par jeu plus que par nécessité, je pense, ou peut-être parce qu'elle avait acquis, sur Terre, le goût de certains conforts physiques, elle avait drapé ses longues jambes dans une couverture moelleuse et ses seins arrogants, sa taille incroyablement fine, ses larges épaules de bronze que le reflet des flammes, dans sa chevelure, habillait d'or et de cuivre, composaient, avec les lacs bleus de son regard, un tableau dont la splendeur n'était pas de ce monde... Au point que je me prenais à douter que cette merveilleuse créature eût jamais été Monika... Monika, mon aimée... Monika, mon amante...

— Ce sont tes pouvoirs extra et supraterrestres qui sont responsables des prodiges de la Jouvenette, n'est-ce pas ?

— Oui.

Nette et catégorique, la réponse me désarçonna.

— Alors, ils avaient raison, quand ils parlaient de phénomènes hallucinatoires !

— Non.

Elle parut chercher ses mots, puis y renonça, d'un haussement d'épaules.

— Ferme les yeux. Il sera tellement plus rapide que je communique en direct avec ton cerveau, pour te présenter un des habitants de *notre* monde...

J'obéis, et l'image de la « bestiole » se matérialisa dans mon esprit, plus précise que je n'avais jamais pu l'apercevoir. Un être quasi sphérique, d'une couleur indéfinissable, extensible en tous sens et capable de créer ou de reproduire, d'extraire de sa propre substance, à mesure de ses besoins, tout organe d'appréhension et de transformation du monde extérieur.

— Rien de surnaturel, au sens où vous l'entendez, dans la... restitution fidèle de la « nuit des moutons », avec ses voix et ses bruits au complet, chéri... En fait, il s'agissait, déjà, d'un *enregistrement !*

L'image de la « bestiole » emplissait de nouveau ma tête, mais elle avait changé de forme. Elle n'était plus sphérique, mais cylindrique, un peu comme un tambour, et elle avait doublé ou triplé de volume. Avec une membrane vibratile, à l'une de ses extrémités. D'où jaillissait le bruitage composite qui avait accompagné, cette fameuse nuit, la débandade des moutons. L'analogie avec le « diaphragme » d'un haut-parleur était évidente.

Monika lisait dans mon esprit à livre ouvert. Elle renchérit avec enthousiasme :

— C'est exactement ça ! Un haut-parleur bionique, associé à ce que vous appelleriez une chaîne hi-fi... également bionique !

— Tu veux dire que cette... grosse caisse vivante est capable d'enregistrer et de reproduire, sous cette apparence... tous les sons qu'elle entend ?

Une soudaine tristesse voila l'enthousiasme et le regard bleu de ma « princesse des étoiles ».

— Pourquoi cette note de mépris... presque de dégoût... envers ce qui ne te ressemble pas, Georges ? Tout ceci n'a rien de miraculeux, une fois de plus. Pour prendre un exemple élémentaire, dans ton propre biotope, vos perroquets, vos maynates... et vos imitateurs de music-hall font-ils autre chose ? Ils absorbent par le sens de l'ouïe, et restituent plus ou moins fidèlement, par leur appareil vocal, les éléments sonores imprimés dans leur mémoire... Le principe est le même... à une autre échelle.

Je dis avec un peu d'amertume :

— Ta supériorité sur moi est évidemment écrasante, chérie...

— Et les mâles de ta race supportent mal que leurs femelles puissent leur être supérieures, dans quelque domaine que ce soit, n'est-ce pas, Georges ?

Je grimaçai un sourire.

— Touché ! Je voulais simplement te dire : ne te crois pas obligée de simplifier tes exemples à ce point-là. Je ne suis tout de même pas débile !

Elle sourit en retour.

— Pardonne-moi. Je ne sais pas encore exactement...

— Où en sont les pauvres créatures qui peuplent mon « biotope » !

— Touchée !

Elle allongea ses deux mains, d'un geste naturel et d'une grâce infinie, vers la chaleur du feu.

— Tu as accepté sans difficulté la... métamorphose de la boule en organe de résonance, pour les besoins de la reproduction sonore. Elle va t'aider à concevoir et accepter sa transformation en... silhouette de vieil homme !

Je refermai les yeux, car il m'était impossible de me concentrer avec le spectacle de son corps parfait, de ses seins tendus dans la lueur capricieuse des flammes.

Et j'assistai, mentalement, à l'enflure, à l'étirement, à la modification en tous sens de l'être sphérique. Jusqu'à ce que l'ensemble de ces déformations monstrueuses reproduisît, en quelques minutes, « l'ectoplasme » du vieux Givaudan, tel que je l'avais vu à deux reprises.

— Là encore, c'est un enregistrement — visuel, celui-là — gravé dans des cellules mémorielles spécialisées, qui a permis cette reproduction fidèle... Toujours rien de miraculeux, comme tu vois !

— Le miracle, c'est que partant d'une sphère d'un diamètre aussi restreint...

— Atomes et molécules dont nous sommes tous composés renferment infiniment plus de « vide » que de « plein », chéri... Qui peut agir sur sa structure moléculaire peut modifier à l'infini son volume et sa forme !

C'était vertigineux, mais expliqué de cette façon, ça devenait tellement naturel... Les idées tournaient dans ma tête, sans parvenir à se fixer nulle part...

— Mais le motif de tout ça ? De cet accident provoqué par la « bestiole » ?

L'expression de Monika se fit plus ambiguë.

— Te chasser, d'abord, en multipliant les manifestations effrayantes... jugées effrayantes par les humains ! Et puis, une fois ta présence acceptée, chasser au moins tous les autres... Nous ne pouvions permettre l'invasion de ce plateau isolé qui pour nous, était un repaire...

Je sursautai :

— Un repaire ? Vous étiez... vous êtes nombreux, dans le coin ?

Là, c'est moi qui l'avais brièvement perdue au virage. Mais avec les moyens d'exploration directe de mon cerveau dont elle disposait, sa perplexité ne pouvait être que de courte durée. Je la sentis, littéralement, se balader dans mes neurones. Puis elle dit en souriant :

— Grand Dieu ! L'imprécision de vos langages humains... Je voulais parler d'un repère... d'une balise !

— Je vois.

Façon de parler, là encore ! Je voyais quelques petites choses, mais autour de ces choses qui s'éclairaient peu à peu, le tableau d'ensemble restait noir. Il fallait absolument que je me discipline, que je ramène ordre et silence dans mon chaos intérieur.

— Il y a tant de questions que je voudrais te poser, Monika... tant de réponses que je voudrais obtenir... tant d'espoirs que j'aimerais...

Son sourire était d'une tendresse, et d'une tristesse infinies... Mesurait-elle, en cet instant précis, la distance qui nous séparait ? Ce n'était peut-être qu'un effet de mon imagination, mais il me semblait discerner, autour d'elle, comme une zone de lumière, une *aura* qui, elle non plus, n'était pas de ce monde, et c'était ça, justement, qui me rendait à moitié fou, la perception, entre elle et moi, de cette différence, de cette *distance* que je devinais infranchissable...

Mais l'était-elle ? Pourquoi cette émotion dans la voix de Monika tandis qu'elle enchaînait doucement :

— Je vais essayer de t'aider, Georges... Tu ne pourras jamais concevoir, *intégrer* une vision, même très partielle de notre monde si tu n'admets pas, d'emblée, cette notion fondamentale... Votre civilisation terrienne est avant tout technique et industrielle... La nôtre est essentiellement *bionique.*

Je m'entendis chuchoter humblement :

— Oublie ma protestation d'il y a quelques minutes... A côté de toi, à côté des tiens, *nous sommes* des êtres débiles... Explique-moi ce que c'est, Monika... donne-moi *ta* définition de la bionique...

CHAPITRE XIII

Je n'étais plus sur la Terre... Je ne savais même plus si Monika me parlait ou si, pour gagner du temps, elle implantait directement certaines notions difficiles dans mon cerveau ouvert devant elle comme un livre aux pages presque blanches...

Bionique. Composé à partir de bio(logie) et (d'électro)nique, le mot était un néologisme, mais la science désignée par ce vocable était, pour nous Terriens, à la fois très jeune et fantastiquement ancienne. Ceux que nous appelions, précisément, « les Anciens », avaient cherché à parfaire leur savoir en observant et en essayant d'imiter les mécanismes de la Nature... qu'ils ne nommaient pas encore « mécanismes ». L'aventure d'Icare n'était qu'un mythe, parmi bien d'autres, symbolisant cet état d'esprit. L'imitation du vol des oiseaux ne pouvait pas davantage nous permettre de voler que celle des dispositifs naturels d'avancer beaucoup dans la voie du progrès *matériel.*

Ainsi, nous avions abandonné, peu à peu, cette volonté de perfectionnement simultané de la

connaissance et de l'être, de l'opération et de l'opérateur chère aux alchimistes. Nous avions divisé la connaissance — la gnose des anciens — en branches de recherche purement matérielle. Nous avions séparé, puis finalement chassé « l'esprit » de la matière...

Aujourd'hui, la bionique ressuscitée, en même temps que rebaptisée, se définissait, chez nous, comme une discipline visant à utiliser en électronique les dispositifs imités du monde vivant, en particulier de la structure et du fonctionnement du cerveau. Mais cette conception cybernétique était encore effroyablement réductionniste. Rares étaient toujours ceux qui, après Teilhard de Chardin et avec les nouveaux gnostiques de Princeton, Jean Charon, Rémy Chauvin, Costa de Beauregard et j'en passe, commençaient à réintégrer l'esprit dans la matière...

Pour Monika et les siens, la « bionique » avait toujours été la science souveraine. Ils n'avaient jamais séparé l'esprit de la matière, ils avaient toujours su que « l'esprit », la « lumière nouménne » de notre bon vieux Newton, était présent dans cette « unité porteuse du psychisme universel » indifféremment nommée éon, holon ou... électron. Chez eux, il n'y avait jamais eu discontinuité entre l'esprit et la matière...

— Nous avons aussi nos réalisations techniques indispensables, par exemple, pour nous permettre d'explorer l'univers... Tu as visité l'une de nos « soucoupes »... sans y trouver aucun « mécanisme », aucun « organe de commande »

pour la bonne raison qu'elle n'en comportait aucun !

J'entrevis, brièvement, des « portes » s'ouvrir dans ces « couloirs » torturés, tortueux, si fantastiquement étrangers aux normes humaines ; d'autres boules semblables à « la bestiole », sous sa forme la plus concentrée ; des accumulations complexes d'éléments « bioniques », vivants ou « semi-vivants », dont mon cerveau ne pouvait concevoir la nature. Je devinai :

— C'est toi qui as dirigé la « soucoupe », durant tout notre voyage !

Elle admit, à regret :

— Oui.

A regret, je pense, parce que prévoyant ma réaction, ma question inévitable :

— Mais pourquoi, Monika ? Pourquoi cette destruction des trois appareils soviétiques ? Pourquoi toutes celles qui les ont précédées ? Sans menace à la clef. Sans ultimatum. Sans chantage... Sans aucune prise de contact ! Alors ? C'était juste comme ça, pour rien ? Pour le plaisir de détruire ?

Elle secouait la tête et son sourire avait pris une nuance mélancolique et presque douloureuse.

— Toutes les suppositions, les hommes les ont faites... excepté la bonne ! La seule que leur orgueil ne pouvait concevoir... *Nous ne pouvions pas prendre contact avec eux pour la bonne raison que nous ne savions même pas qu'ils existaient et a fortiori que nous les détruisions !*

— Mais ça ne tient pas debout ! Comment auriez-vous pu nous détruire sans...

Elle trancha d'une voix douce :

— Tu vas comprendre... Imagine une très vieille race parvenue à un degré d'évolution qui fait d'elle une civilisation d'esthètes et de dilettantes uniquement préoccupés de cultiver toujours davantage leur « esprit »... et partant, d'augmenter un peu plus chaque jour la maîtrise qu'ils exercent sur la « matière »... une race pour qui le concept même de « travail » a depuis longtemps disparu puisque, à ses yeux — à *nos* yeux — l'étude et la recherche et la culture de soi sont les premiers plaisirs...

« Même une telle race a besoin de « distractions » et c'est pour ça qu'elle a créé toute une catégorie d'engins qu'elle lance à travers l'espace afin de les poursuivre et de les détruire... »

Je ne pus m'empêcher d'exploser :

— Mais c'est idiot !

— C'est l'équivalent de votre « tir aux pigeons d'argile », ces espèces de « soucoupes » que vous lancez et détruisez, par jeu... avec cette différence que nos « pigeons d'argile interstellaires » sont variés à l'infini, possèdent des formes très diverses et des moyens automatiques de défense et de contre-attaque... Les retrouver et les détruire implique une suite d'opérations mentales complexes que l'état de vos techniques terriennes ne me permettrait pas de faire comprendre, même à vos plus grands « savants »...

« Il faut — en simplifiant les choses à l'extrême

— localiser les engins, surgir d'un espace parallèle, les ramener dans cet espace et les détruire... Les « chasseurs » sont protégés, bien entendu, par des champs de force répulseurs d'origine bionique, eux aussi... mais frapper la cible sous-entend la nécessité de se découvrir une fraction de seconde et le risque d'autodestruction est *réel*... sinon, où serait le plaisir de la chasse ? »

Je songeai, brièvement, à ces millions de chasseurs du dimanche canardant tout ce qui bouge, dès le jour de « l'ouverture » ! Où était, pour eux, le risque, donc le plaisir... sinon peut-être dans un certain sadisme atavique ? Une survivance, hors toute nécessité, du bon vieil homme des cavernes... Je vis, au sourire de Monika, qu'elle avait « reçu » ma pensée et qu'elle l'approuvait. Elle poursuivit :

— Propulsées à travers *les* espaces et normalement attirées par les champs gravitationnels, nos « soucoupes d'argile », grâce à leurs dispositifs-réflexes « ultra-sophistiqués », comme vous diriez sur Terre, rebondissent et cascadent, indéfiniment, de planète en planète et de galaxie en galaxie... Depuis que nous en lançons et qu'elles nous échappent, il y en a un peu partout dans l'univers... mais il semble que le voisinage de la Terre ait toujours constitué, pour elles, une zone d'attraction privilégiée, un « piège dimensionnel » particulièrement efficace...

Moi, je n'y étais plus, sur Terre. Je voguais, avec Monika, dans les espaces interstellaires, ivre d'amour pour elle et d'images fantastiques et de

mots merveilleux, sub-espace, hyperespace, univers parallèles, trous noirs et naines blanches, quasars, pulsars, années-lumière et supernova...

— Je me le suis souvent demandé, Georges... J'ai beaucoup étudié ce que l'on appelle, chez vous, le « phénomène soucoupes volantes » et j'ai constaté qu'en dehors des rationalistes grincheux que certains de vos savants ont baptisé les « messieurs en noir », la majorité des hommes *veut croire* aux soucoupes volantes ! Nos engins fonctionnant à l'énergie « bionique », donc tirée du vivant, je pense qu'ils sont influencés, attirés par tous ces désirs convergents... *expression d'un désir plus profond des hommes de ne pas être seuls dans le vaste univers !*

Le concept, une fois de plus, était vertigineux. Je tentai de le préciser, pour moi-même :

— Tous ces engins volants aperçus par les hommes depuis l'antiquité... décrits par chaque époque avec les mots et les idées disponibles... n'auraient donc été rien de plus que vos « soucoupes d'argile »... c'est-à-dire des jouets, des « cibles » perfectionnées, mais aveugles et sourdes, attirées par nos désirs *d'autre chose...* notre horreur de la solitude... S'approchant de nous presque à nous *toucher* et rejaillissant par l'action-réflexe automatique de leurs champs répulseurs...

— C'est à peu près ça... Un beau jour, nous avons découvert cette planète capteuse de soucoupes, Georges, et quelques-uns d'entre nous se sont offert un « tableau de chasse » sans précédent... Puis, la variété des modèles étant infinie, je le

répète, nous nous sommes attaqués à vos « satellites » sans savoir encore qu'ils ne venaient pas de chez nous ! Sans rien comprendre à ces « cibles » qui ne réagissaient en aucune manière... et dans lesquelles nous ne pouvions détecter aucune composante *bionique !*

« Puis sont venus les « attentats » contre vos « avions », avec la surprise d'y retrouver, et des composantes biologiques détectables, et des moyens de défense puissants. Ces cibles-là non plus, nous ne les connaissions pas, mais nous étions toujours persuadés qu'elles émanaient de *notre* planète... »

Là, je ne marchais plus. Mon esprit ne pouvait accepter cette idée... Je réussis à bafouiller :

— Mais vous ne... vous n'avez jamais soupçonné que vous veniez d'entrer en contact avec les représentants d'une autre race évoluée ? Et que vous étiez en train de les détruire ? Vous auriez dû, pour le moins, intercepter certains de nos signaux... de nos... communications radiophoniques !

— Toutes nos communications, à nous, sont bioniques, Georges... Nous n'avons jamais éprouvé la nécessité d'utiliser ces ondes que vous appelez « hertziennes ». Nous ne les recevons pas, sinon sous forme d'interférences auxquelles nous n'avons jamais attaché la moindre signification !

Le fameux problème de l'incommunicabilité... à l'échelle cosmique !

— Mais vous avez fini par comprendre la vérité ? Rien que ta présence, sur Terre, en est la

preuve ! Pourtant, vous avez continué à détruire nos appareils militaires... avec leurs équipages ! Toi-même, sous mes propres yeux...

La tristesse était de retour, dans les lacs bleus de son regard. Mais là encore, j'avais péché par manque de logique et sa réponse fut :

— Certains d'entre nous ont énormément goûté ce passage du « tir aux pigeons d'argile » à celui des « pigeons vivants », Georges !

J'encaissai le choc au creux de l'estomac. Tandis qu'elle enchaînait d'une voix un peu lasse :

— Moi, je voulais simplement te montrer la réalité, par degrés... J'avais l'intention de rejeter les trois appareils, intacts, dans leur espace... La violence de leur contre-attaque a failli me surprendre et j'ai riposté, d'instinct. Je le regrette, mais...

Le regrettait-elle vraiment ?

Avait-elle, en fait, des raisons de le regretter ?

Chiffrable en années de lumière, la distance qui séparait nos mondes ne se doublait-elle pas d'une autre distance — chiffrable en siècles ou en millénaires — qui séparait nos degrés d'évolution ?

Difficile à concevoir, sans doute, mais étions-nous, « à leurs yeux », plus que nos « pigeons vivants » n'étaient aux nôtres ?

J'objectai stupidement :

— Comme tu as pu le voir... tout le monde n'approuve pas, chez nous, le massacre d'oiseaux inoffensifs ! Moi et Mauconduit et pas mal d'autres, nous avons fait échouer, finalement, ce

projet de conversion du club de tir aux « pigeons d'argile » en club de tir aux « pigeons réels »...

— A ce propos, il me reste une dernière histoire à te raconter, Georges...

Les mots « dernière histoire » me firent très mal, car ils impliquaient son proche départ alors que je voulais continuer d'espérer... contre toute espérance !

— J'ai été volontaire, avec mon... équipage, pour descendre voir sur la planète ce que valait cette race qui l'habitait... J'ai choisi cette vallée comme base et j'y ai fait le vide, *rétroactivement*... car nous pouvons voyager dans le temps aussi bien que dans l'espace...

J'oscillais au bord d'un gouffre. Je me souvenais que la vallée du Galabre avait effectivement compté, jadis, plus de deux cents habitants, et qu'il en restait une dizaine, et que j'étais seul au sommet de ma colline... Oui, décidément, nous étions aussi éloignés de ces navigateurs spatio-temporels que l'étaient de nous nos pigeons vivants... sinon nos pigeons d'argile !

— J'avais... atteint certaines conclusions lorsque tu es apparu, Georges... J'ai cru sentir autre chose, chez toi... une sorte d'affinité, de contact avec les êtres et les choses de la nature. Je me suis « branchée » télépathiquement sur ton cerveau... C'est ainsi que j'ai discerné, très vite, la sincérité de ta fureur vis-à-vis de ce projet de tir aux pigeons réels... et c'est ainsi que j'ai accepté ta présence. Pardonne-moi, mais... tu me paraissais un excellent sujet d'étude !

Je lui en aurais pardonné bien d'autres... pour demeurer, à tout jamais, son unique « sujet d'étude ». Elle continua gentiment :

— Tout ce qui s'est passé sur cette colline était destiné, soit à en chasser tout autre que toi, soit à t'imposer certaines épreuves, afin d'étudier ton comportement... L'histoire de l'aigle royal en était une... L'impulsion d'enlever cette... créature lui avait été dictée, et j'ai pu discerner chez toi, à cette occasion, outre le désir de sauver la « victime », celui de ne pas tuer ni même blesser l'oiseau... Il faudrait que tous ceux de ta race aient, autant que toi, le respect de la vie !

Je secouais la tête, de droite et de gauche, sans trop savoir pourquoi. J'avais la gorge atrocement serrée. Je refusais ce qui allait suivre. J'aurais voulu éterniser cette minute...

— Tu avais passé cette épreuve avec un plein succès, mais tu as manqué la suivante... en reculant avec horreur devant l'étrangeté, « l'altérité » de la créature que tu avais sauvée...

Je me souvenais de ce recul, de cette horreur instinctive, irraisonnée, et de la vague de détresse incompréhensible qui avait accompagné la fuite de la créature. Je la comprenais mieux, aujourd'hui. Une première chance m'avait été offerte de communiquer avec une créature extra-terrestre et je n'avais pas su la saisir...

A son tour, Monika secouait la tête. Plus nerveusement, me sembla-t-il, plus fébrilement qu'elle ne l'avait jamais fait auparavant.

— Mais dans l'ensemble, ton bilan était positif, Georges... *Heureusement pour ceux de ta race !*

Je sursautai :

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je veux dire que ceux de ma race ont envisagé, très sérieusement, de nettoyer cette planète de tous ceux de la tienne... qu'ils considèrent comme horriblement primitifs dans leur course au suicide vers un progrès exclusivement matériel, donc sans issue...

La déclaration de Monika, une fois encore, m'arracha ce cri :

— Mais quel que soit notre destin, pourquoi, Monika, pourquoi ? Nous ne sommes pas une menace pour vous !

Elle coupa tristement :

— Vous êtes une nuisance, Georges ! Par ces désirs convergents dont nous avons déjà parlé, vous monopolisez, dans votre atmosphère, une bonne partie de nos « soucoupes d'argile »... et vous nous gâchez le plaisir de la chasse !

Après une courte pause :

— C'est ta révolte contre les tueurs de pigeons qui vous a sauvés tous, Georges ! Ceux de ma race ont un sens hypertrophié de ce que vous appelez « l'honneur » ou quelque chose d'approchant. Devant ton... respect d'une race inférieure, il leur était *impossible* de se montrer moins bien que toi !

J'ajoutai mentalement : de ne pas respecter, eux aussi, une race inférieure ! Détruits par mégarde, dans l'exercice d'un sport extra-terrestre, sans que les « assassins » aient soupçonné

même, au début, qu'ils nous détruisaient ! Menacés d'extermination parce qu'on les gênait dans la pratique de leur sport favori ! Epargnés, à cause de quelques pigeons, comme par le promeneur qui s'abstient, finalement, d'écraser la fourmilière... Quelle leçon d'humilité pour une race qui s'était toujours crue toute-puissante !

— Mais tu ne pourras pas le leur dire, Georges... Ni que c'est toi qui les as sauvés ! Tu finirais dans un asile...

Elle s'était levée, et se tournait vers la porte. Je me redressai d'un bond, le cœur en débandade.

— Monika ! Tu ne peux pas t'en aller maintenant ! Je ne pourrai plus vivre sans toi. Tu es... tu es la seule femme que j'aie jamais aimée !

Jamais ses yeux n'avaient été aussi doux, profonds comme des lacs de montagne.

— Tu n'as donc pas encore compris, Georges... que je n'étais pas une femme ?

— Naturellement, que je l'ai compris ! Tu n'es pas une Terrienne, mais...

— Georges ! Tu n'as pas compris pourquoi je m'étais enfuie de la gendarmerie... parce que je ne pouvais, en aucun cas, m'exposer aux tests et aux examens physiques...

— ... Qui auraient révélé certaines différences ? Oui, je comprends tout ça, mais...

Elle s'était immobilisée, très droite, merveilleuse statue de chair dorée, dans le rougeoiement du feu de bûches. Elle intercepta ma pensée, au vol, et jamais sa voix n'avait été plus douce, plus nostalgique.

— C'est ça, Georges... Une statue... Une *sculpture bionique* modelée par ma volonté sur le modèle de tes rêves... Tu sais déjà que nous possédons un pouvoir de transformation infini... et nous avons également celui de nous « bloquer » pour un temps, dans une forme déterminée...

Je fermai les yeux. Les rouvris. Elle était toujours là. Tellement présente. Tellement *réelle*.

Sa voix me parvint une fois encore. Du fond d'un gouffre.

— Adieu, Georges...

Et comme, sous le choc de la fusillade, la silhouette du vieux Givaudan s'était rétractée, l'autre nuit, en une sorte d'implosion silencieuse, le corps magnifique dressé dans la lueur des flammes s'effondra, s'affaissa jusqu'à n'être plus qu'une boule compacte, d'un brun verdâtre, qui fila vers la porte, émit un pseudopode dont l'extrémité préhensile manœuvra la poignée...

Je me ruai hors de la maison, regardai la « bestiole » s'approcher du promontoire, sans pouvoir déterminer si elle roulait ou si elle se déplaçait à ras du sol, par quelque moyen de propulsion incompréhensible... Je m'entendis hurler :

— Monikaaaaaaaa !

Et reçus, en retour, une vague de tendresse et de nostalgie indicible. L'instant d'après, la soucoupe se matérialisait sur le promontoire et l'être qui avait été Monika disparaissait à l'intérieur du sas.

Je voulus courir vers le promontoire et

m'écroulai dans la pierraille et quand je redressai la tête, il n'y avait plus rien sur le promontoire...

Je me relevai, chancelant et meurtri jusqu'au tréfonds de l'âme.

J'avais aimé un être qui n'avait pas existé. Qui n'avait jamais été qu'une illusion. Une merveilleuse *statue bionique.* Créée pour le temps et les besoins de quelle inconcevable enquête ?

Je scrutai désespérément le ciel nocturne, mais il n'y avait rien là-haut. Pour moi, il n'y aurait plus jamais rien dans le ciel nocturne...

Je rentrai chez moi, où le feu mourait dans l'âtre. Seul avec ce ciel par-dessus mon toit. Ce ciel vide...

Je savais que je commençais mon enfer et que jamais solitude ne serait comparable à celle que j'allais vivre...

FIN


R.F. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

915.	*L'ombre dans la vallée*	J.-L. Le May
916.	*La peste sauvage*	Peter Randa
917.	*Triplix*	Jacques Hoven
918.	*Le règne du serpent*	Frank Dartal
919.	*Le talef d'Alkoria*	Dan Dastier
920.	*L'homme alphoméga*	Gabriel Jan
921.	*Projet Phœnix*	Piet Legay
922.	*Plus belle sera l'aurore*	Jan de Fast
923.	*Les bagnards d'Alboral*	Peter Randa
924.	*Le virus mystérieux*	K.-H. Scheer
925.	*Les singes d'Ulgor*	M.-A. Rayjean
926.	*Enjeu : le Monde*	Christopher Stork
927.	*La cité où le soleil n'entrait jamais*	Jan de Fast
928.	*D'un lieu lointain nommé Soltrois*	Gilles Thomas
929.	*Marée noire sur Altéa*	Paul Béra
930.	*Les roues de feu*	K.-H. Scheer
931.	*Les Ilotes d'en bas*	Peter Randa
932.	*Trafic stellaire*	Pierre Barbet
933.	*37 minutes pour survivre*	P.-J. Hérault
934.	*Le viaduc perdu*	J.-L. Le May
935.	*Facteur vie*	G. Morris
936.	*Sous le signe de la Grande Ourse*	K.-H. Scheer
937	*Branle-bas d'invasion*	Peter Randa
938.	*Dormir ? Rêver peut-être.*	Christopher Stork
939	*Aux quatre vents de l'univers*	Frank Dartal
940.	*Les cités d'Apocalypse*	Jean Mazarin
941	*Hiéroush, la planète promise*	Jimmy Guieu
942.	*Le mutant d'Hiroshima*	K.-H. Scheer
943.	*Naïa de Zomkaa*	Dan Dastier
944.	*Un passe-temps*	Kurt Steiner
945	*Les îles de la Lune*	Michel Jeury
946.	*La flamme des cités perdues*	Robert Clauzel
947	*N'Ooma*	Daniel Piret
948.	*Offensive Minotaure*	K.-H. Scheer
949	*La jungle de pierre*	Gilles Thomas
950.	*Les sphères attaquent*	André Caroff

951. *Oasis de l'espace* Pierre Barbet
952. *Homme, sweet homme..* J.-Ch. Bergman
953. *Les lois de l'Orga* Adam St-Moore
954. *Safari pour un virus* J.-L. Le May
955. *Et les hommes voulurent mourir* Dan Dastier
956. *Bactéries 3000* André Caroff
957. *Venu de l'infini* Peter Randa
958. *Le verbe et la pensée* J.-L. Le May
959. *... Ou que la vie renaisse !* G. Morris
960. *Achetez Dieu !* Christopher Stork
961. *Le Maître des Cerveaux* Piet Legay
962. *Rod, combattant du futur* André Caroff
963. *Une autre éternité* Dan Dastier
964. *Les quatre vents de l'éternité* Richard-Bessière
965. *Les manipulateurs* Paul Béra
966. *Opération Okal* K.-H. Scheer et C. Darlton
967. *L'ultimatum des treize jours* Jan de Fast
968. *Robinson du Cosmos* Jacques Hoven
969. *Tétras* Georges Murcie
970. *Virgules téléguidées* Pierre Suragne
971. *Moi, le feu* Maurice Limat
972. *Planète des Anges* Gabriel Jan
973. *Escale à Hango* Peter Randa
974. *Rod, menace sur Oxima* André Caroff
975. *Transfert Psi !* Piet Legay
976. *L'alizé Pargélide* J.-L. Le May
977. *La Terre est une légende* Frank Dartal
978. *Greffe-moi l'amour !* Jean Mazarin
979. *Techniques de survie* G. Morris
980. *Les jours de la montagne bleue* A. Saint-Moore
981. *La horde infâme* Paul Béra
982. *La clé du Mandala* Jimmy Guieu
983. *Strontium 90* Daniel Piret
984. *Dingue de planète* Gabriel Jan
985. *Les sphères de Penta* Dan Dastier
986. *Terra-Park* Christopher Stork
987. *3087* Adam Saint-Moore
988. *Untel, sa vie, son œuvre* G. Morris
989 *Heyoka Wakan* J -L. Le May

990.	*Demandez le programme !*	Yann Menez
991.	*Horlemonde*	Gilles Thomas
992.	*Les écumeurs du silence*	Michel Jeury
993.	*Apocalypse snow*	J.-Ch. Bergman
994.	*Périple galactique*	Pierre Barbet
995.	*Contre-offensive Copernicus*	K.-H. Scheer
996.	*Les intemporels*	Dan Dastier
997.	*La compagnie des glaces*	G.-J Arnaud
998.	*Chez Temporel*	Louis Thirion
999.	*Dérapages*	Pierre Suragne
1000.	*Le zénith... et après ?*	Maurice Limat
1001.	*L'usage de l'ascenseur est interdit aux enfants de moins de quatorze ans non accompagnés*	Christopher Stork
1002.	*Les Malvivants*	G. Morris
1003.	*Le sombre éclat*	Michel Jeury
1004.	*Groupe « Géo »*	M.-A. Rayjean
1005.	*Chak de Palar*	P.-J Hérault
1006.	*Civilisations galactiques « Providence »*	Frank Dartal
1007.	*Vive les surhommes !*	Jean Mazarin
1008.	*L'homme aux deux visages*	K.-H. Scheer et C. Darlton
1009.	*Nous irons à Kalponéa*	Paul Béra
1010.	*Ballade pour un glandu*	Yann Menez
1011.	*Le défi génétique*	Piet Legay
1012.	*La vie en doses*	G. Morris
1013.	*La porte des serpents*	Gilles Thomas
1014.	*La mémoire de l'archipel*	A. Saint-Moore
1015.	*Deux souris pour un Concorde*	J.-L. Le May
1016.	*Centre d'Intendance Godapol*	K.-H. Scheer
1017	*Stade zéro*	Dan Dastier
1018.	*La dernière bataille de l'espace*	Jan de Fast
1019.	*Survivance*	Budy Matieson
1020.	*Rêves en synthèse*	Gabriel Jan
1021	*Les vivants, les morts et les autres*	G. Morris
1022.	*Programmation impossible*	K.-H. Scheer
1023.	*Les dieux oubliés*	K.-H. Scheer et C. Darlton
1024.	*Il y a un temps fou.*	Christopher Stork
1025.	*L'ultime test*	P. Legay
1026.	*Rod, patrouille de l'espace*	André Caroff

1027	*Le maréchal rebelle*	Pierre Barbet
1028.	*Q.I.*	Paul Béra
1029	*Intendance martienne Alpha VI*	K.-H. Scheer
1030.	*Vecteur Dieu*	G. Morris
1031	*Le proscrit de Delta*	Maurice Limat
1032	*Quand la Machine fait « Boum » !*	R. Bessière

VIENT DE PARAÎTRE

Michel Jeury — *Le seigneur de l'Histoire*

A PARAÎTRE

P -J Hérault — *La fresque*

Achevé d'imprimer le 20 octobre 1980
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

N° d'impression : 1824.
Dépôt légal : 4e trimestre 1980
Imprimé en France

PUBLICATION MENSUELLE

UELLE

ANTICIPATION

G. MORRIS

SOUCOUPES VIOLENTES

Jusque-là, on les disait «volantes».

Et voilà que sans provocation de notre part, elles attaquent nos avions, détruisent nos satellites...

Soucoupes nouveau style... Soucoupes *violentes !*


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 05662108 0

Doc. VLOO-YOUNG ARTISTS